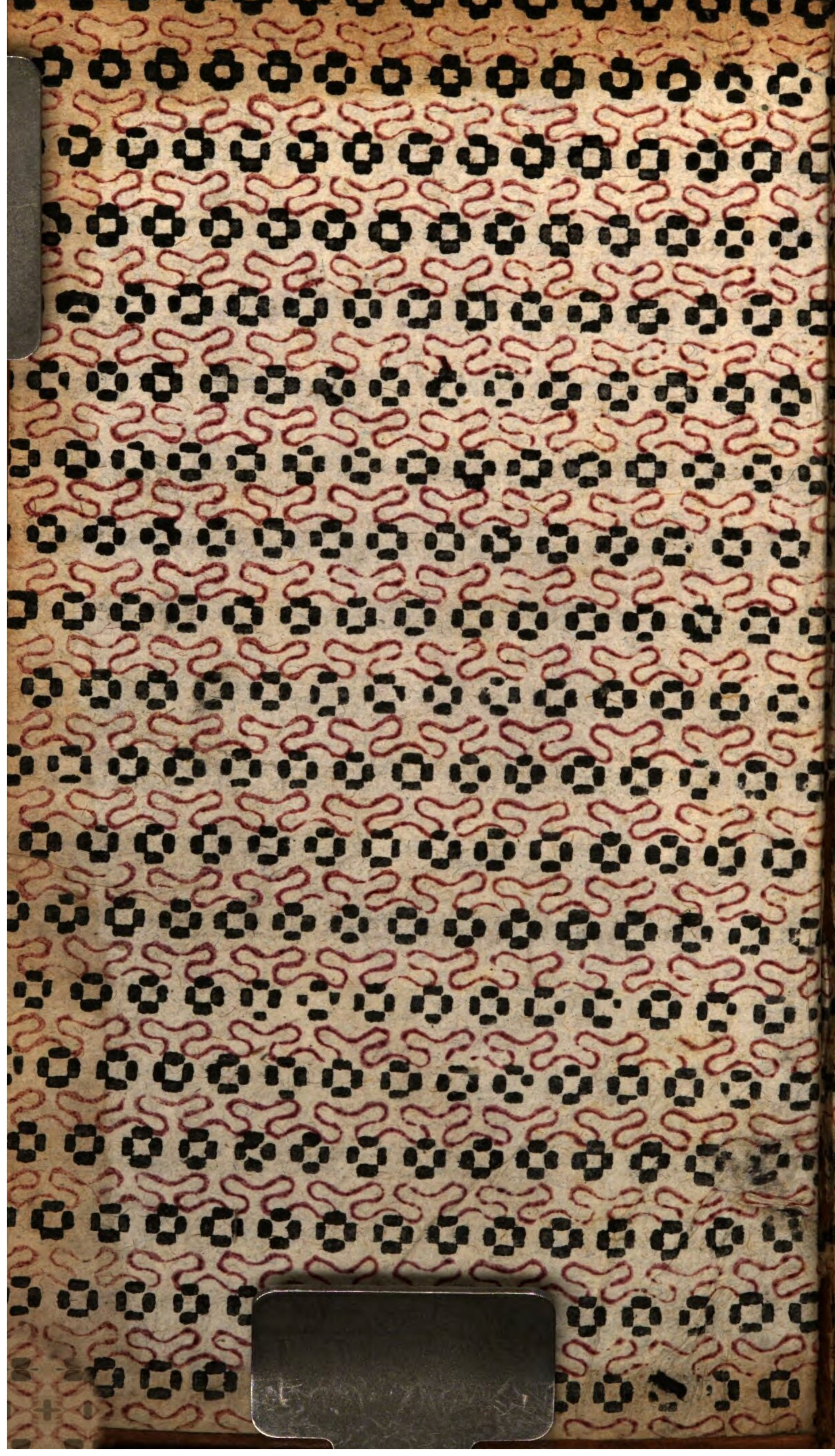






7
<36700065620019

<36700065620019

Bayer. Staatsbibliothek

B. L. franc. pag. 433.

Epist. 607

Op. 4773³

LETTER

TO THE

COMMISSIONER OF THE GENERAL LAND OFFICE

FROM

THE

SECRETARY OF THE

LAND OFFICE

IN

ANSWER TO A

RESOLUTION

PASSED

BY THE

HOUSE OF COMMONS

LETTRES

D U

COMTE DE MIRABEAU

A

UN DE SES AMIS

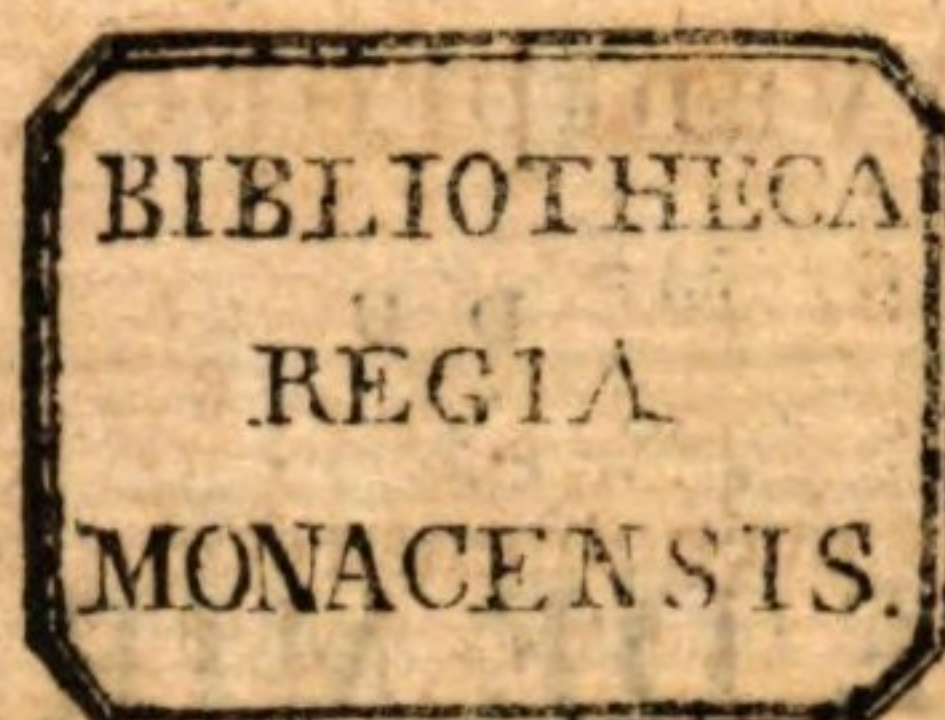
E N

ALLEMAGNE

ECRITES DURANT LES ANNÉES 1786, 1787,

1788, 1789 ET 1790.

M D C C X C I I.



BIBLIOTHECA

REGIA

MONACENSIS.

Avantpropos.

Quelques événemens récents ayant prou-
vé à l'Officier, à qui ces lettres ont
été écrites, jusqu' à quel point on soupçonne
la nature de ses liaisons avec le Comte de
Mirabeau ; il n'a vu d'autre parti à prendre,
pour détruire les insinuations calomnieuses
répandues à ce sujet, que de les publier ;
par qu' heureusement des circonstances con-
nues de plusieurs amis du Comte lui en don-
nent incontestablement le droit. Voilà la
principale des raisons personnelles qui l'y
engagent. Il est inutile de justifier cette
publication vis à vis du public, car il a droit
à ce qui reste d'intéressant d'un homme qui
l'a été infiniment pour lui. On a cru pouvoir
ranger hardiment ces lettres dans cette caté-
gorie, et se flatter par conséquent de lui ren-
dre service en les faisant imprimer. C'est
même en faveur de ce service, que l'Offi-
cier en question se croit autorisé à prier les

lecteurs, de vouloir bien un peu les considérer sous le point de vue qui lui est particulier; c'est à dire, comme les pièces d'un procès entre lui et ceux qui ont soupçonné la nature de ses liaisons avec cet homme célèbre. En conséquence, il doit lui être permis d'y joindre quelques explications en forme de *factum*, aux quelles il se flatte que les lecteurs daigneront faire quelque attention.

En premier lieu, tous ceux qui ont connu feu le Comte de Mirabeau, ne pourront douter de l'authenticité de ces lettres. Cependant celui à qui elles s'adressent en a les originaux entre les mains; il est prêt à les montrer à toutes les personnes qui y prendront intérêt. Outre cela il les remettra un jour dans quelque dépôt public, où en voudra les conserver, et où tous les curieux pourront les voir. On n'y a rien retranché d'essentiel, surtout rien de ce qui peut servir à caractériser l'Auteur de ces lettres et son ami, ou du moins leurs liaisons mutuelles. Excepté l'adoucissement d'un petit nombre d'expressions échappées à la vivacité naturelle du Comte, quel-

ques passages contre des personnes dont il croyoit avoir à se plaindre, et un petit nombre de choses, tout à fait indifférentes au public et au but de cette publication, on ne s'est pas permis le plus léger changement, ni la plus petite omission. La suite des dates et la liaison de tout l'ensemble de ces lettres attestent suffisamment la vérité de cette assertion.

On croit devoir diviser les lecteurs de cet écrit en deux classes : savoir en ceux qui croiront à l'amitié réelle et sincère du Comte et de celui à qui s'adressent ces lettres, et en ceux qui ne la regarderont que comme une liaison d'intérêt mutuel.

Quant aux premiers, on se flatte qu'il n'y en aura aucun qui puisse blâmer celui-ci d'avoir formé le nœud d'une telle amitié. Le Comte de Mirabeau avoit des défauts sans doute ; il avoit commis de grandes erreurs. Mais avec qui se liera-t-on, s'il faut pour cela attendre à trouver des hommes parfaits et sans reproche ? Le Comte rachetoit cela par de très grands talens et de très grandes qualités. On ne s'amusera point à faire ici

son éloge. Sa patrie lui a décerné les plus grands honneurs ; il a éminemment mérité d'elle et de l'humanité. Quelle gloire plus grande un homme peut-il acquérir ? Quelle plus belle justification peut-il exister pour ses amis ? Si, d'un autre côté, l'on vouloit répondre à toutes les inculpations de ceux qui l'abhorrent, ce seroit une entreprise insensée. Voici ce qu'on peut dire à des esprits équitables. Comme tous les hommes, le Comte avoit des défauts : comme une foule de très grands hommes, il avoit des passions violentes. Avec cela il se trouvoit, à l'égard de ses entours, dans des circonstances tout à fait particulières, dans lesquelles presque tous ceux qui le blâment n'auroient été que des aventuriers vulgaires et méprisables. C'est ce qu'il ne fut jamais. Mais aussi la force impérieuse de ces circonstances ne lui permit-elle pas non plus de suivre toujours les voyes de la stricte justice, équité, vérité, et même, si l'on veut, probité. Il est probable, qu'il ne tenteroit pas lui même de justifier toutes ses actions. Nous

l'entreprenons bien moins encore. Nous observerons seulement que la plupart des choses qu'on lui reproche ne sont pas assez constatées, au moins dans leurs circonstances, pour qu'on puisse seulement y répondre avec précision, bien moins encore asseoir sur elles un jugement raisonnable. Mais quoiqu'on debite à son sujet, les esprits impartiaux avou-
ront, que c'étoit un grand homme, un homme extraordinaire, d'un génie supérieur, capable des plus grandes conceptions, des plus grandes affaires, des plus grandes actions, et il sentiront apparemment que ses grandes qualités étoient à lui; ses erreurs, ses défauts, si l'on veut même ses vices, aux circonstances où il s'étoit continuellement trouvé depuis sa jeunesse jusqu'à sa maturité. Avec cela ceux qui l'ont connu avouront encore, que c'étoit l'homme du monde le plus séduisant, le plus capable de faire penser, croire, dire et faire aux autres tout ce qu'il vouloit.

Quel est l'être pensant qui auroit pu se refuser à entrer en liaison avec un homme de cette espèce? Il y a plus. Que celui qui

lira ces lettres dîse, s'il est possible de témoigner plus d'estime, plus d'attachement, plus d'amitié, plus de tendresse à un homme, que le Comte de Mirabeau en a exprimé, jusques six mois avant sa mort, à la personne à qui ces lettres s'adressent. Un mortel peut-il en caresser plus délicatement, plus affectueusement un autre? Quelle confiance, quel abandon ne lui témoigne-t-il pas en toute occasion? Il auroit fallu avoir un cœur de fer, pour ne pas répondre avec des sentimens pareils, à des sentimens si fortement prononcés de la part d'un homme comme le Comte. Que de gens, qui blâment cet Officier de s'être lié d'amitié avec lui, se feroient bien autrement laissé entraîner, si le Comte eut mis après eux le demi-quart des soins qu'il se donna pour conquérir son cœur!

Nous dédaignons de répondre à ceux qui nieront que le Comte ait eu une amitié sincère pour cet Officier; qui croiront qu'il n'a voulu que le flatter, l'amener à son but, l'employer comme un instrument utile, pour le laisser là, dès qu'il n'en auroit plus besoin.

Ce reproche avilissant pour le Comte n'a jamais été adopté par son ami. Ces lettres font bien voir que celui ci a su rendre à l'amitié, ce qui lui apportenoit; qu'il a cru les sentimens du Comte sincères, et qu'il y a toujours convenablement répondu dans cette supposition.

Mais comme il s'agit ici de la justification de cet Officier, il est nécessaire de répondre à ce que ces détracteurs du Comte et de son Ami pourroient alléguer en faveur de leur opinion.

On observera d'abord que l'amour propre ne perdrait rien au change de ces deux opinions. Il seroit peut-être plus doux pour celui ci d'avoir été flatté à ce point par le Comte, que d'en avoir été aimé et chéri comme le témoignent ces lettres. Quel homme seroit celui, devant lequel le hardi, l'impétueux, le fier Mirabeau se seroit abaissé jusqu'au rôle du flatteur le plus délicat, le plus attentif, pour tirer parti de ses talens! Avec la moitié moins de soins, s'il avoit voulu s'abaisser ainsi devant un Roi, il auroit fait

la plus haute fortune. Ainsi de ce côté là, en lui enviant les sentimens du Comte, ces Messieurs ne gagneront rien.

Ils diront cependant que le Comte a voulu d'abord l'employer comme un homme utile dans sa mission en Allemagne, capable de lui donner des renseignemens secrets. Cela est possible et ne feroit aucun tort ni au Comte, ni à cet Officier. La nature de la mission du Comte, qui étoit de sonder le terrain, et d'apprendre à connoître les personnes influentes dans le Nord de l'Allemagne, l'obligeoit à rechercher des gens de cette espèce. Pouvoit-il savoir du premier abord que cet Officier n'en étoit pas ? L'amitié ne se forme pas dans un moment, elle est l'effet d'une connoissance approfondie des caractères. Ainsi il se peut qu'avant que de connoître celui de cet Officier, le Comte ait cru pouvoir l'employer de cette manière ; il en avoit bien trouvé d'autres du même calibre dont il s'étoit utilement servi. C'est peut être dans cette vue que le Comte parle toujours dans le commencement de sa correspon-

dance d'un chiffre, qu'il veut lui donner. Il l'auroit accepté, pour recevoir des nouvelles curieuses du Comte, mais jamais pour lui en donner. Aussi ne se font-il jamais écrit une seule lettre en chiffre, le Comte ayant bientôt du voir, qu'une pareille précaution étoit parfaitement inutile, pour ce que cet Officier lui écriroit. Il en abandonna par conséquent l'idée, et ce fut peut-être là ce qui le porta à faire son Ami de celui, qu'il ne vouloit d'abord employer que comme un instrument utile.

Ils diront encore que le Comte a fait continuellement les promesses les plus grandes à son Ami, qu'il lui a toujours fait espérer les avantages futurs les plus éminens de ses liaisons avec lui, tant pour cet Officier même, que pour sa femme et ses enfans, dont il savoit bien que le sort et la fortune l'interessoient bien plus vivement que tout ce qui lui est personnel. Ils ajouteront qu'aucune de ces promesses ne s'est jamais réalisée. A cela on leur répondra : que l'amitié a fort bien pu inspirer au Comte ces

promesses, et lui faire espérer de pouvoir les réaliser un jour. Il est cependant possible que le Comte, accoutumé depuis si longtems à conduire les hommes à ses fins par de grandes espérances, parcequ'il ne pouvois toujours y substituer la réalité, se soit laissé entraîner par cette habitude à employer ce ressort vis à vis de son ami, avec lequel il lui étoit absolument inutile. On observera aussi qu'à mesure que le Comte a mieux appris à le connoître, les écarts de ce genre sont devenus plus rares dans ses lettres.

Enfin ils se fondront sur ce que la correspondance du Comte s'est fort ralentie, lorsqu'il s'est trouvé en passe de n'avoir plus besoin de son ami, et que même six mois avant sa mort il l'a totalement abandonné. On leur répondra encore que les énormes affaires, d'une importance si majeure, dont il a été chargé depuis 1789 ont dû resserrer le commerce de lettres de ces deux Amis, sans qu'il faille recourir pour expliquer cela au moindre refroidissement de sentiment. Quant aux causes, qui ont engagé le Comte à finir cette

correspondance longtems avant sa mort, nous les ignorons. Mais en admettant la pire de toutes, il ne s'enfuivra pas que le Comte n'ait pas ressenti réellement l'amitié qu'il témoignoit au personnage en question lorsqu'il lui écrivoit. Il en resultera seulement, que le Comte n'avoit pas un caractère, ni par conséquent une vertu et une amitié à l'abri de toutes les circonstances, et que celles-ci ayant aussi essentiellement changé pour lui, ont opéré enfin de l'altération dans ses sentimens à l'égard de son ami. Or si on veut regarder comme dignes de haine et de mépris tous ceux dont les principes ne sont pas d'une fermeté à l'épreuve de tous les événemens, on devra abhorrer toute l'espèce humaine, à l'exception peut-être d'une vingtaine d'individus repandus çà et là sur la surface de la terre.

Quant au personnage à qui ces lettres s'adressent, sa conduite est aisée à expliquer et à justifier, sous toutes les suppositions, et celle que nous venons de développer, ne l'affecte en aucune manière.

C'est un Officier de fortune, qui n'a d'autre patrimoine ou bien quelconque que ses talens. Il est époux et père, époux heureux et père fortuné. Les plaisirs de son existence, qu'il doit aux siens, lui imposent d'une façon impérieuse le devoir de tout faire pour leur bien-être. Ceux qui le connoissent savent bien, que c'est là le seul mobile de ses actions, et qu'il n'y a peine ni travaux si pénibles qu'il n'entreprenne avec joie dans cette vue. Indépendamment de tout sentiment du coeur, de tout espoir de fortune, le Comte lui offroit les moyens de satisfaire cette passion, de remplir ce devoir sacré. Que demandoit-il en revanche? Des ouvrages, contenant des extraits de livres qu'il lui fournissoit, et des raisonnemens sur les choses tirées de ces livres. Qu'y avoit-il là de secret, de défendu par les loix? A quelqu'homme de lettre, sachant l'Allemand que le Comte s'adressât, n'auroit-il pas pu en tirer le même travail? Il est vrai qu'il n'y en avoit peut-être pas un seul, en Allemagne, qui eut avec le Comte une aussi pleine conformité de principes jusques dans

leur dernières conséquences en fait d'administration et d'économie politique. Mais cette rencontre heureuse, qui devoit nécessairement produire une amitié et une estime mutuelle entre eux, ne change rien à la moralité du fait. D'ailleurs qu'exigeoit le Comte? L'attachement le plus invariable à la vérité, et à ce qui pouvoit avancer l'instruction et l'utilité générale.

Une des plus vives passions de l'Ami du Comte, c'est d'être utile à l'humanité. Il avoit déjà tâché de la satisfaire par plusieurs ouvrages, et surtout en développant quelques grandes vérités d'économie politique. Mais soit médiocrité de talens, soit défaut d'autorité, soit mal-adresse ou malheur, tout ce qu'il avoit écrit sur ce sujet avoit peu fait de sensation. Dans cette situation un écrivain célèbre l'encourage à les reproduire encore, à y en ajouter une foule de nouvelles, à les appuyer de faits connus, avoués, consignés dans mille ouvrages; il prétend les orner de la magie de son style, les appuyer de l'autorité de son nom, les publier dans la

langue la plus répandue de l'Europe. Périffe celui qui voudra reprocher ici au Comte de Mirabeau de n'avoir pas fait la Monarchie Prussienne. La mère conçoit le germe imperceptible par un acte instantané ; depuis ce moment elle fait tout pour lui, jusqu'à son entier développement. Cependant elle ne peut rien produire sans ce germe ; tout le monde dit, que le Père a fait l'enfant, qui même porte son nom et jamais celui de la mère.

Telle est l'histoire de la Monarchie Prussienne. Le germe en est né uniquement dans la tête du Comte ; il est le fruit tout pur de son génie. Il le jeta dans l'ame de son ami, qui sans cela n'auroit jamais songé, ni même dans le fond jamais été capable de produire un pareil ouvrage. Le Comte fit plus. Après que son Ami eut nourri, étendu, mis au monde ce germe, en vrai père il soigna son éducation, redressa quel membre sain mais disloqué, enleva quelques loupes, quelques taches déplaissantes, et lui donna une parure capable de le faire paroître avantageuse.

geusement dans le monde. On voit donc bien qu'il a de grands droits à cet ouvrage, quoiqu'il ne l'ait point fait, et qu'il a pu non sans raison s'en attribuer le mérite. Et puis de quoi seroit-il question vis à vis de ceux, qui oseroient insulter à sa mémoire, de ce que ne l'ayant point écrit il l'a publié sous son nom? De savoir s'il n'étoit pas capable de faire cet ouvrage lui même. Or on soutiendra toujours hardiment qu'il ne lui auroit fallu que du temps et la connoissance de la langue du pays, pour en composer un beaucoup meilleur. Mais emporté par ses affaires, ses vues, et un caractère bouillant, il se remit à cet Ami du soin d'exécuter son idée. Il lui en fournit les moyens, et lui offrit pour cela une juste rétribution, s'en remettant à lui de la fixer, comme il la jugeroit équitable. Dès ce moment cet Officier trouvoit dans les propositions du Comte les moyens de remplir ses desirs les plus chers, et de satisfaire aux devoirs les plus doux. Qu'étoit-il besoin d'autres promesses pour l'y engager?

Aussi peut-on affurer qu'elles n'ont jamais fait le moindre effet sur l'esprit de cet Officier, et qu'elles n'ont jamais eu la moindre influence sur les travaux qu'il a fait pour le Comte. Il les recevoit avec politesse et communément sans y répondre; elles le flattoient même, si l'on veut, comme des marques de l'estime que cet homme extraordinaire faisoit de lui, et du désir qu'il avoit de captiver son amitié. Du reste il n'y attachoit aucun prix. On verra qu'il n'a jamais pensé à les rappeler au Comte, ni à lui faire, soit la moindre plainte, soit même la moindre plaisanterie, sur ce qu'aucune d'elles, grande ou petite, ne se réalisoit jamais. Dès que le Comte lui payoit honnêtement son travail, il l'a toujours regardé comme absolument quitte envers lui. Jamais il n'a pris le moindre souci de l'usage qu'il en vouloit faire.

Ceux qui croient qu'il ait pu se laisser entraîner par les grandes promesses du Comte ne connoissent ni son caractère, ni sa situation. Doué de l'ambition naturelle et requise dans son état, sans laquelle on ne

l'embrasse jamais par choix, il n'a jamais connu d'autre moyen de la satisfaire, que de servir avec zèle; et n'a jamais éprouvé de regret que celui de n'être pas appelé à rendre des services utiles, grands et même difficiles, et à s'avancer par cette route. Quant à la situation, elle est telle, qu'à moins d'être insensé, on ne sauroit avoir nul désir inquiet d'en changer, surtout lorsqu'avec un peu d'expérience du monde, l'on fait, combien de fois il arrive que le mieux le plus apparent qu'on espère, détruit le bien réel dont on jouit.

Aussi de tous les projets que le Comte présentait si souvent à son imagination, il n'y en a jamais eu qu'un seul, qui ait arrêté un moment ses regards. C'étoit celui de faire sur l'Angleterre le même ouvrage que sur la Prusse, tel qu'on en trouve l'idée dans la Préface de la Monarchie Prussienne. Ce projet allioit effectivement tout ce qui pouvoit intéresser au monde l'esprit et le cœur de l'Ami du Comte. D'abord l'ouvrage en soi étoit superbe et d'une utilité immense;

le système réglementaire, les faux principes d'imposition, en un mot toutes nos erreurs en économie politique devoient être forcés dans leurs derniers retranchemens, et les vrais moyens de rendre un état heureux et florissant, savoir la liberté civile, religieuse et littéraire, celle du commerce et de l'industrie, développés dans toute leur splendeur. Ensuite le désir de voir l'Angleterre, cette grande source des lumières en Europe, et de faire quelques voyages intéressans et utiles, qu'il avoit toujours porté dans son sein, sans pouvoir jamais le satisfaire, auroit été rempli. Ce voyage devoit se faire avec un ami; et quel ami! L'un des hommes du monde les plus intéressans pour un être raisonnable: avec le Comte de Mirabeau. Non jamais son ami n'oubliera les conversations aussi délicieuses que profondément instructives qu'il a eu avec ce rare mortel, pendant le peu de mois qu'il a vécu avec lui! Pouvoit il ne pas être transporté de l'idée de passer un temps plus considérable dans sa société, et dans l'intimité délicieuse d'un voyage entrepris pour l'in-

struction? De plus, l'ouvrage qui devoit en
résulter, lui ouvroit la carrière d'un long tra-
vail, honnêtement lucratif, et tel exactement
qu'il le désire, pour fonder solidement le bon-
heur des siens. En outre il voyoit dans cette
entreprise le moyen de faire un homme su-
périeur de son fils aîné, qui devoit accom-
pagner ces amis, comme leur dessinateur et
leur secrétaire. Enfin il pouvoit se flatter
d'obtenir, comme d'autres, une permission de
voyager pendant une ou deux années; ce
qui auroit suffi pour rassembler les matériaux
de ce grand travail, et pour voir ce qu'il fal-
loit par ses propres yeux. Ainsi il ne voyoit
nullement dans ce projet la nécessité de quit-
ter le service d'un Souverain qu'il révère à si
juste titre, et qui rend heureux tous ceux de
ses sujets qui savent l'être. Y a - t - il un
homme au monde qui eût pu se refuser à sou-
rire un moment à un projet aussi délicieux de
tout point que celui - là? C'est à cela que
s'est borné toute l'attention que l'Ami du
Comte a donné à cette proposition, dont il ne
lui a jamais parlé que deux ou trois fois dans

tout le cours d'une correspondance de quatre années. Il n'a presque jamais répondu à toutes les autres propositions ou idées, si ce n'est pour y opposer des difficultés. Car à l'égard des travaux que le Comte exigeoit de son ami, celui ci n'agissoit et ne s'engageoit que sur des principes fixes, avoués par la justice et par l'honneur, et non sur des espérances chimériques. Nous en alleguerons deux preuves décisives pour ceux qui se connoissent en hommes et en procédés. La première c'est qu'il a toujours témoigné au Comte, qu'au moment où il recevroit un ordre supérieur de rompre toute liaison avec lui, il y obéiroit à l'instant, regardant toujours tous ses engagements avec lui comme subordonnés à ses devoirs envers son Souverain. On verra dans ces lettres combien le Comte se plaint amèrement de cette façon de penser, et elle prouve évidemment, que les espérances que lui présentait le Comte ne l'entraînoient point; car sans cela il auroit cru y trouver un ample dédommagement du sacrifice de son devoir. La seconde; c'est que

ni les promesses, ni les éloges du Comte n'ont tourné un seul moment la tête de son ami, et ne l'ont porté seulement à hauffer d'un écu le prix de son travail. Le Comte l'en a toujours laissé le maître, il a toujours été satisfait de ses fixations, et a trouvé que c'étoit la méthode la plus sûre et la plus économique de traiter avec lui. Cela est-il d'une tête légère qui se laisse entraîner par des promesses, et qui s'engoue pour des imaginations?

Mais en voilà assez sur les motifs qui ont porté l'ami du Comte à se lier avec lui. D'ailleurs rien de plus indifférent à l'objet en question. Car on pourroit être un visionnaire, sans être criminel. Tout ce dont il s'agit ici, c'est de savoir si cet ami s'est laissé engager par le Comte à faire quelque chose d'illicite. Or on verra dans ces lettres, que jamais celui-ci ne lui a rien proposé, dont il eût sujet de rougir. Au commencement le Comte a désiré que son ami lui donnât des notions statistiques sur le pays où il sert. Cela même auroit pu se faire sans crime; mais comme

on auroit pu donner un jour odieux à une pareille démarche, ce dernier s'y est constamment refusé. Tout le reste n'a roulé que sur des travaux philosophiques et littéraires.

Cet Ami a fait la Monarchie Prussienne. Un ministre a pu trouver que cet ouvrage choquoit son amour-propre. Un insensé a pu croire et dire, que Frédéric 2^d y étoit mal traité et vouloir prendre sa défense. Mais on le demande à tous les hommes justes et raisonnables, qu'y a-t-il dans tout cet ouvrage qu'un homme d'honneur doive désavouer, ou même dont un Allemand dans les circonstances de l'ami du Comte ne puisse se faire honneur? Il respire le plus vif amour pour le maintien de la constitution Germanique; il montre d'importance dont est à cet effet la splendeur et la puissance de la maison de Brandebourg; et les vrais moyens d'en accroître les forces dans leur base. En un mot, il n'y a certainement dans tout ce livre immense, pas une seule ligne, dont on puisse faire le moindre reproche à un Allemand protestant, sujet et serviteur d'un Prince

Prince attaché à la constitution Germanique, et même en particulier à la Maison Royale de Prusse comme Allié et proche parent.

Ensuite ce même Ami a fait pour le Comte un commentaire sur le projet du Code Prussien. Y a-t-il là rien de blâmable? Ce Code, ou projet de Code, n'étoit-il pas imprimé et par conséquent livré au public, comme au Juge naturel et au censeur de tout ce qui est imprimé? N'avoit on pas, qui plus est, invité tous les gens de lettres à en dire leur avis, pour en éclairer les auteurs, et les aider à le rendre plus parfait? Quant à un écrit sur l'impôt, où on relevoit les erreurs de Smith, et une lettre sur les ouvrages de Mr. de Guibert, il n'est pas besoin je pense de le justifier. Voilà cependant tout ce que cet Officier a jamais fait pour le Comte.

On a cru devoir expliquer ces choses, pour dévoiler l'injustice horrible que commettent ceux, qui font un crime à l'ami en question du Comte de ses liaisons avec lui. Ce qu'on allégué ici, doit le justifier pleinement aux yeux même de ceux, qui sont le plus attachés

aux principes vulgairement nommés aristocratiques, pour peu qu'ils soient équitables. Cependant il sent bien, qu'il n'y aura jamais que ceux qui aiment sincèrement l'humanité, qui pourront entrer pleinement dans ses sentimens et les approuver. Jamais ceux qui se réjouissent de la servitude sous laquelle l'homme gémit dans les neuf-dixièmes du globe ne lui pardonneront d'avoir été l'ami de celui qu'ils détestent. Mais s'il a su s'acquiescer quelque estime de la part des premiers, il ne lui manque rien pour l'honorer pleinement à ses propres yeux, que la plus violente haine des autres. Avec ces sentimens on juge bien qu'il est loin de la regarder comme un malheur, et qu'il n'a point voulu l'adoucir par cette publication, mais seulement en confondre les calomnies.

Lettres de l'année 1786.

Lettre I^{ère}.

Sans date précise, mais de Rheinsberg
environ le 12 Août 1786.

Plaignez moi, mon très cher Monsieur, de n'avoir pas encore trouvé un moment pour Vous écrire à mon aise, et de la seule manière dont il me soit possible de m'y résoudre. Si Vous étiez un homme à étiquette, à cordons, à formules, je Vous aurois fort aisément fabriqué quelques phrases bien gluantes, ou même un bulletin passablement insignifiant. Mais Vous êtes tout simplement un homme, et je voudrois Vous parler votre langage. Vous m'avez inspiré une estime si vraie, et une confiance si entière, que Vous ne pouvez plus être pour moi qu'un ami. Or penser tout haut par écrit est chose dangereuse, et dissimuler avec ceux qu'on aime est chose très pénible.

Vous ne doutez pas ; du moins je l'espère, et je crois ne vous avoir laissé aucun prétexte à l'erreur en ce genre ; que mes scrupules ne portent entièrement sur la poste, et non pas sur vous. On ne peut bien juger que par comparaison, et nous ne pouvons comparer les choses qui ne tombent pas sous nos sens, qu'en nous repliant sur nous mêmes, et en comparant les sentimens des autres avec les nôtres ; de là vient que le premier mouvement des honnêtes gens est de croire tout le monde honnête et celui des gens vicieux de croire tout le monde mal intentionné. Il n'y a que l'expérience et le grand usage du monde, des hommes, et des affaires, qui puissent nous ramener à une juste façon de penser à cet égard ; encore les différentes conjonctures dans lesquelles on se trouve apportent-elles sans cesse de grandes modifications. Mais toujours est-il, que la meilleure méthode pour juger les hommes, c'est de le faire d'après leur intérêt ;

comme la meilleure pour les persuader, c'est de leur faire voir l'intérêt qu'ils ont à faire ce qu'on leur propose. Or quel intérêt peuvent avoir des hommes qui ont pris l'affiche que nous avons prise, que de faire concorder parfaitement leurs principes et leur conduite; d'augmenter leurs lumières et l'influence de leurs lumières; d'aggrandir la sphère de leurs connoissances et de leurs rapports, mais uniquement dans le but philanthropique, qu'ils se font publiquement imposés. — Il est impossible, mon cher Maître, que nous nous mesions l'un de l'autre, et je vous aime et vous considère assez pour m'applaudir de vous avoir donné le premier des gages. Mais il nous faudra saisir la première occasion sûre pour nous faire passer l'un à l'autre la clef d'un idiome non vulgaire, dans lequel nous puissions nous entendre, sans compromettre ni les choses ni les personnes.

Vous n'oublierez pas mon très cher, que vous m'avez promis d'être mon indicateur pour tout ce qui paroît en littérature sévère en Allemagne, et qui mérite les égards des étrangers. J'espère que vous n'oublierez pas plus les pièces détachées que les ouvrages plus importants. Vous sentez que je n'ai pas de temps à perdre, et il en faut perdre beaucoup pour parcourir dans une langue qui ne nous est pas familière. Pour vous qui avez le tout et la science, qui connoissez tous mes sujets d'étude, et d'autant mieux qu'ils nous sont communs, en glanant vous moissonnez pour moi ; et soit votre amitié, soit votre philanthropie ne doivent pas regretter de me doter ainsi ; des riches doivent être généreux.

Vous savez comme nous tous les mouvemens relatifs à la Moldavie, à la Valachie, aux rapports de la Russie et de la Porte. Mais qu'en conclurre ? — Depuis bien des années, la politique générale est très incohérente, faute de porter

sur un système connu. Laquelle de ces deux alliances, celle de la Maison d'Autriche avec nous, ou la convention des deux cours impériales, doit elle être regardée comme subordonnée l'une à l'autre? La France est elle résolue de quitter son allure naturelle, je veux dire, le système continental, pour le système maritime; lequel, sage ou non, expliqueroit au moins les extrêmes menagemens dont on nous accuse pour la cour de Vienne. Faute de ces données, mon cher Maître, on ne peut guères qu'errer à l'aventure. Qu'en dites vous? Car je ne rougis pas de vous interroger même sur cela; quoique cela puisse vous paroître temps perdu. L'homme sage regarde tout projet, qu'il n'est pas à portée de réaliser, comme une folie peut être, mais même dans ce dernier cas, on peut caresser des chimères et s'en amuser, comme on fait des romans, sans espoir d'en devenir le Héros, et des relations de voyages, sans avoir la moindre envie

de s'embarquer et d'abandonner sa patrie.

Adieu, mon cher Monsieur, car on m'a beaucoup dérangé, et l'heure du Prince me presse. Je m'occupe fructueusement de notre grand projet; ne l'oubliez pas, rêvez y jour et nuit, notez tout dans cet objet, et n'appauvrissez pas pour de petites feuilles ce grand ouvrage. Mon respect à Madame — je caresse vos enfans.

Lettre 2.

Berlin 16 Août.

Avant, mon cher Monsieur, d'avoir reçu votre réponse, au petit nombre de lignes, que je vous ai griffonnées de Rheinsberg, je viens mettre à contribution votre amitié, et vous sommer de la parole que vous m'avez donnée de me féconder dans mes vues philanthropiques. Il est fort question chez un grand prince à la suite d'une lecture, de faire quelque

chose en faveur des Juifs. On desire l'y exciter par toutes sortes de moyens, et indépendamment d'une certaine ébauche que vous avez vue, indépendamment des deux volumes de notre bon et estimable Dohm, qui lui ont été mis entre les mains, j'ai rédigé de mon mieux un mémoire fait pour donner du courage à sa raison, et de l'énergie à son amour propre. Et comme je crois qu'on ne sauroit ferrer de trop près l'ennemi que l'on assiège (cet ennemi de toute vérité, c'est la prévention) j'ai résolu de faire mettre dans les journaux littéraires de France une notice sur Mendelsohn, dont on n'a point parlé depuis sa mort; et qui, bien digne de cet hommage, me fera encore une occasion naturelle de parler de la colonie juive de Berlin. J'ai sous les yeux le morceau que Nicolaï a inféré sur Mendelsohn dans sa bibliothèque universelle Allemande. C'est plutôt un hymne à l'amitié qu'une notice. J'aurai les morceaux de Engel et de plusieurs

autres. J'ai quelques anecdotes assez piquantes. Ce qui me manque, et ce que je ne puis tenir que de vous, c'est une notice de ses ouvrages, rapidement faite, avec vérité, sans enthousiasme, où le but soit marqué, l'exécution appréciée, et les différences, soit dans la manière, soit dans l'investigation, soit dans les principes, d'avec les autres philosophes clairement assignées, en sorte que ce court précis donne en resultat son système de philosophie, et la route par laquelle il paroît y être arrivé. Je dis que je ne puis tenir cela que de vous, mon cher Monsieur, et cela est rigoureusement vrai; car pour mon but il faut se hâter, et s'il me falloit parcourir tous les ouvrages de Mendelsohn, (c'est à dire étudier, car parcourir est impossible, à qui ne fait pas très parfaitement une langue); en faire une courte analyse, etc. etc. je perdrais un tems infini à faire mal; et d'un autre côté, je n'ai encore trouvé en Allemagne, soit dit entre

nous, que vous et Dohm, qui m'entendiez et que j'entendisse. La conformité de nos sentimens, de nos principes, et même de nos resultats, dans ce que nous avons mutuellement observé, est une chose très frappante, et dont je m'honore infiniment.

Rendez moi donc ce service, mon très cher Monsieur, ou plutôt essayez avec moi de le rendre à une nombreuse portion de l'humanité, qui peut enfin être élevée aux droits d'homme, et par cela même à ses qualités et à ses vertus, comme l'ont été quelques individus par la culture et le développement de la force intérieure, que leur a donné la nature, (qui n'est donc pas une marâtre envers cette race d'hommes), et peut être aussi par le ressort de la difficulté même, qui élance, lors qu'elle n'écrase pas.

Vous aurez d'autant plus de plaisir à être ici mon coopérateur, que si je me rappelle bien ce que vous m'avez dit, j'aurai une occasion naturelle de parler

du Duc de B** dont je voudrois publier à tout l'Univers la réputation autant qu'il l'a établi dans ma tête et dans mon cœur. Il me semble que je tiens de vous, qu'à Berlin il a été voir Mendelsohn. Je ne fais pas même, si ce n'est pas lui, qui m'a appris cette anecdote, que dans tous les cas je vous prie de vérifier.

Adieu mon très cher Monsieur, j'ai bien peu causé avec vous, depuis que je suis séparé de vous, et la faute en est aux circonstances qui, ne m'ont pas permis de respirer, et cela au point, que mon pauvre Dohm n'a pas encore une ligne de moi. Mais si je n'ai pas causé avec vous, en revanche j'ai causé de vous. Nous nous en sommes beaucoup entretenu à Rheinsberg, et peut-être d'une manière dont vous vous appercevrez un jour. A ce propos je viens d'y envoyer votre ouvrage sur l'influence de la poudre. Le Prince H** ne le connoissoit pas, et j'ai pris la liberté de lui dire, que

je ne croyois pas qu'il y eut à cela d'excuse, eût il déposé le ceste; parce qu'à mon gré l'ouvrage étoit au moins aussi philosophique que militaire. Bon jour, mon très cher, je caresse vos enfans, mon respect aux pieds de Madame, et aimez moi comme je vous aime.

Lettre 3.

Berlin 19 Août.

Vous deviez recevoir par ce même courier, mon cher Ami, une autre lettre de moi, qui vous auroit préparé au grand événement que vous aurez appris avant elle, graces aux précautions qui ont été prises. Le mot que je vous envoie aujourd'hui n'est que pour vous presser avec de nouvelles instances de me faire relativement à Mendelsohn le plaisir, que je vous ai demandé dans ma précédente. J'ai des raisons particulières de vous dire, que cela est très urgent, et comme je connois votre ame et vos prin-

cipes, je ne crains pas d'être importun.

Voilà donc Frédéric Guillaume qui régne, et l'un des plus grands caractères, qui ayent jamais occupé le trône, brisé avec l'un des plus beaux moules, que la nature ait jamais organisés! — Le jeudi nous a déjà offert un spectacle digne d'observation. Tout est morne; rien n'est triste. Tout est occupé; rien n'est affligé. Pas un visage qui n'annonce le délasement et l'espoir; pas un regret; pas un soupir; pas un éloge — et c'est donc là qu'aboutissent tant de batailles gagnées, tant de gloire; un règne de près d'un demi siècle, si rempli de tant de faits! Tout le monde en désiroit la fin, tout le monde s'en félicite. — On sanglotoit dans les rues, me disoit tout à l'heure mon amie, à la mort du Prince Charles, (elle étoit alors à Bruxelles) les gens qui faisoient le deuil fendoient en larmes. Et le Prince Charles n'avoit que des talens bien médiocres — Ah! c'est

donc encore le plus utile des marchés que d'être bon! — Le seul Général Moellendorf pleure, il étoit vraiment bouleversé au ferment. Il a harangué les officiers en fondant en larmes. „Vous avez perdu,“ leur a-t-il dit, „le plus grand des Rois, le premier des Héros; Et moi je perds mon maître, et si je l'ose dire, mon ami.“ — Son regard profondément triste, ses pleurs involontaires, son parler mâle et attendri, sa contenance d'un héros blessé, ont mouillé quelques yeux, même des ministres étrangers.

Cette cérémonie du ferment est imposante. Elle le feroit davantage, si le ferment, que répètent mot à mot les soldats, n'étoit pas si long. Cependant tout cet appareil militaire, ces groupes de soldats armés, qui depuis le matin inondent les rues, cette précipitation du ferment légionnaire, annoncent trop ouvertement selon moi la force militaire. Cela dit trop: *Je suis sur tout le Roi des Sol-*

*dots: je me confie à mon armée, parce que je ne suis pas trop sur d'avoir un Royaume. — Je suis persuadé que ces formes toutes militaires seront tempérées sous le nouveau règne. Il est impossible de s'être montré plus à son avantage que ne l'a fait le Roi tout hier. On dit tout haut que le Duc de B** est mandé, et tout le monde s'en réjouit. — Adieu, mon cher Monsieur, souvenez que voici ma 3^{ème} Lettre, que je n'ai pas un mot de vous, et que je vous aime de tout mon coeur.*

P. S. Voulez' vous bien me mander, ce que vous pensez de l'essai sur l'usage des mines dans la guerre des sièges, que l'on attribue au Capitaine von der Lahr, et si vous croyez que sa traduction en françois puisse être de quelque utilité; (Versuch über die Anwendung der Minen im Belagerungskriege); et aussi s'il y a quelque parti à tirer des journaux d'expériences de mines que le Roi de Prusse

a fait faire plusieurs années de suite.
Vale et me ama.

Lettre 4.

Berlin 27 Août.

Vous aurez reçu trois lettres de moi, mon cher Major, depuis celle dont vous m'accusez la reception dans votre lettre du 18 Août, et qui vous auroit du donner l'exemple de moins de cérémonie. Si j'ai quelques droits envers les êtres pensans, c'est celui de n'être pas traité en grand seigneur, que je ne suis point, et pas même en homme de convention, parceque je suis mieux que cela. Un mot d'amitié et de confiance me touche plus, que toutes les formules qu'exige la vanité et que prodigue la fausseté. Si je suis à temps pour le retour de votre Duc, ou plutôt si je connois quelqu'un de sûr qui voyage à B * * il vous portera le chiffre que je vous ai fait préparer, et auquel vous pouvez

donner la confiance la plus entière, car il est vrai qu'on surprend des chiffres bien faits, et furtont qu'on en achète, mais il n'est pas vrai qu'on les devine. Si les ministres n'envoyoient jamais à jour nommé des communications chiffrées, connues de la cour où ils résident; si toutes les fois qu'un chiffre a servi à l'une de ces communications, il étoit mis de côté; si l'on avoit au besoin une bonne provision de chiffres, si les cours ne donnoient jamais les mêmes à deux ministres; parce qu'enfin les hommes et les entours incorruptibles ne se multiplient pas à l'infini; je vous assure que Satan et la magie blanche seroient eux mêmes déçus.

Je vous remercie de l'addition que vous avez faite à la liste des livres politiques Allemands que je tiens de vous, et de tout ce que vous me dites d'honnête sur mes livres de finance. Celui de la caisse d'escompte est fort élémentaire, et comme il falloit être lu dans un moment

ment donné, outre la précipitation de l'exécution, il y a un peu de vernis étranger au sujet; et peu de généralisations, parceque je n'aurois pas été entendu, et j'aurois été chicané. J'avoue que je regarde le livre de la banque de St. Charles, qui a eu un succès littéraire beaucoup moindre, comme infiniment meilleur, plus profond, plus orthodoxe, et s'il m'est permis de le dire comme contenant la théorie des banques publiques. Il est difficile de croire que ce livre a été fait et imprimé en dix jours. C'est un tour de force peut-être; mais le péril étoit imminent, et d'autant plus, que j'étois convaincu, que le Ministre qui m'avoit demandé ce livre, n'auroit jamais le courage de permettre qu'on le publiât, si je lui laissois le temps d'avoir peur. Là du moins feront les principes. Mais je doute qu'il en résulte le bien local que j'avois lieu d'en attendre, et qui a été fort grand à la vérité; mais seulement pour un instant.

J'aurois tué l'agiotage si le gouvernement m'eut secondé ou seulement laissé achever. Au lieu de cela nous avons reçu de grands chocs, nous en recevrons encore, et l'on ne peut deviner, où s'arrêtera l'agiotage dans un pays tel que la France, où la cour peut se mettre à la tête, et où l'on n'a pas la liberté d'écrire. Les scandaleux spectacles que cette fureur a récemment donnés, ne sont point comme le croient les esprits superficiels, des événemens de commerce. C'est l'abus des jeux de hazard, et l'esprit de lotterie. Cet esprit funeste, venu d'Italie avec les impôts indirects de consommation ou de séduction, indépendamment du genre d'épuisement très fatal aux finances qui en est la suite, a corrompu les mœurs, a troublé la raison, a fait les malheurs du monde, et continuera à les faire, tant que la pluralité des souverains ignorera, que tous les désordres de la société diminuent leur autorité, leur puissance et leurs richesses;

tant qu'une sage, vertueuse et vigoureuse education n'apprendra pas aux peuples, que tout jeu de hazard est en soi même honteux, parcequ'il ne convient à l'honnête homme, ni de s'emparer au hazard du bien d'autrui, ni de mettre au hazard celui de sa famille.

Un jeu si pitoyable a cependant trouvé des apologistes. On a fait de gros livres pour prouver que la circulation qu'il faisoit naître, que les richesses qu'il répandoit, ajoutoient beaucoup à la puissance et à la splendeur des Etats. On n'a pas vu que des fonds mis au jeu ne produisent rien, pas même des jouissances; qu'en supposant le cas le plus avantageux, tout doit à la longue rester égal entre les joueurs qui perdront au moins leur temps, leur intelligence, et les avantages qu'ils eussent retiré d'un emploi plus profitable de leurs capitaux. On a mal à propos pris ces joueurs pour des négocians; ils n'ont au contraire pu jouer qu'en se retirant du véritable com-

merce. On n'a pas calculé quelles pertes il a dû resulter pour l'humanité entière de cette masse énorme de capitaux enlevés aux avances des travaux utiles et occupés pendant 60 ans à un jeu frivole et corrupteur. On n'a pas calculé la perte causée par le mauvais emploi de l'esprit de tant de bonnes têtes, qui ont épuisé leurs forces dans de futiles combinaisons, et ployé leur adresse à des ruses méprisables. Si ce jeu qui les a séduites n'avoit pas été introduit, elles auroient tourné leurs efforts vers des usages utiles de leurs capitaux, qui auroient augmenté ces capitaux même, en favorisant la production où facilitant le débit des fruits de la terre, dont l'augmentation et la distribution avantageuse ajoute réellement au bonheur, ou en d'autres termes à la masse des subsistances et des jouissances de l'espèce humaine.

Les Hollandois, ou les riches capitalistes des autres états de l'Europe n'ai-

ment point à laisser leurs richesses oisives. Sans l'appas du jeu de papier, ils auroient partout tenté des entreprises ou d'Agriculture, ou de commerce proprement ainsi nommé, qui eussent été profitables à tout le monde. Des marais eussent été desséchés, des ponts construits, des arts simplifiés, la navigation perfectionnée, des machines économiques introduites, des salaires repandus, de nouveaux débouchés offerts de toutes parts à toutes les denrées, et de nouveaux emplois à toutes les matières premières. En regardant la chose sous cet aspect, on verra que les gros jeux de hazard, ou les lotteries chères, qui réduisent à l'inutilité et à pis que l'inutilité de grands capitaux, sont encore plus redoutables que les établissemens du même genre, qui n'attaquent directement que le tems et le pain des petits gagistes de la société, et qui cependant sont bien dignes par là de l'horreur qu'ils commencent par inspirer généralement.

Que conclurre de tout ceci? Faut-il proscrire tout agiotage? Non: car l'agiotage est le levier indispensable des fonds publics, dont le poids écrase les nations obérées. Faut-il févir contre des conventions libres? Non certes, pas même quand ces conventions sont nuisibles aux contractans; car leur liberté est plus importante encore que leurs richesses. Mais d'abord il ne faut pas leur tendre des pièges; il ne faut pas établir de grandes compagnies, non plus que de petites à privilèges exclusifs. Il ne faut instituer aucune espèce de loterie: il ne faut pas faire de grands emprunts ni avoir de papiers de l'Etat circulans. Ensuite il faut instruire en tous lieux les enfans et les pères, leur apprendre que les propriétés, ces récompenses précieuses accordées par la providence au travail, doivent être conservées, améliorées, employées et non pas jouées. Il ne faut point de punition légale contre ceux qui néant moins s'aban-

donneroient à la passion du jeu; mais il faut conduire l'opinion publique à décerner contre eux la seule punition qui ne soit jamais bravée, celle du mépris universel.

C'est ici le lieu de vous dire que l'on assure, que l'arrêt de suppression du lotto à Berlin est signé; que toutes les bénédictions célestes se répandent sur un règne qui commence ainsi!

Vous aurez certainement les détails que vous désirez; la demande part par ce courrier. Vous aurez aussi le recueil de tous les ordres pour les grandes manœuvres exécutées soit avant soit après la guerre de sept ans. Je prendrai aujourd'hui encore toutes les informations, et ferai toutes les instances nécessaires pour la libre circulation de votre excellent ouvrage sur l'influence de la poudre.

Maintenant je reviens à mes moutons, c'est à dire à mes circoncis barbus. J'ai fait, dans la plus grande partie, la

lettre sur Mendelsohn. L'analyse des deux volumes de Dohm est en huit pages in folio de mon écriture, et je vous assure qu'il n'y a pas une bonne raison, pas même une objection d'oubliée, et qu'il y en a quelques unes d'ajoutées. Le morceau sur Mendelsohn est foible, parceque sa famille garde les anecdotes pour la biographie qu'elle a annoncée; et aussi parceque les Juifs craignent beaucoup en ce moment, et au point qu'ils se croient perdus, si l'on parle d'eux, soit en bien, soit en mal. Je ne puis pas leur dire nettement les raisons sans réplique, que j'ai, pour croire qu'ils se trompent. En conséquence ils me fournissent très peu. Il faut donc mon cher M***. que je me rejette sur votre analyse, pour rendre la première partie de ma lettre un peu curieuse. Consentez vous à y être nommé? Outre la chaîne philosophique de ses livres et de ses pensées, si vous savez quelque chose sur les moyens d'amélioration de

l'éducation juive qu'il a employés, vous me ferez plaisir d'en parler. Apprez aussi son mérite comme écrivain; car on dit bien ici: *il a le premier créé et perfectionné la langue et le génie de la langue Allemande*; mais cela est bien vague, et en général la prodigalité des épithètes que vomissent les allemands dans des flots d'encre, entre nous soit dit, me paroît beaucoup tenir du pléonasmе et du néologisme. Je suis honteux de vous presser encore une fois sur cela. Je fais bien que Vous êtes surchargé; je fais de plus qu'il est difficile de faire bien et vite; mais le cas est urgent, et l'oeuvre bien bonne.

D'Astorga est une bourde ridicule: l'entreprise du journal ne l'est guères moins. Je n'en ai ni le temps, ni la volonté. Mais je ramasse et je publierai fréquemment des *miscellanea* pour amalgamer un peu la France et l'Allemagne. Sous ce rapport je recevrai avec bien de la reconnaissance tout ce

que vous me ferez passer, bien sûr, que si cela est de vous, cela fera du bon; que si cela est d'un autre, vous y aurez veillé, et ne me ferez pas passer du remplissage. Mais mon cher je fais qu'il faut que le prêtre vive de l'autel, et je serois fâché et embarrassé, qu'en pareil cas vous ne me regardassiez pas comme votre banquier.

Je finis brusquement; car le courier m'étrangle. Adieu et aimez moi. J'espère que je Vous ai mis assez à l'aise sur les formules et les ratures.

Lettre 5.

Berlin 5 Septembre.

Eh bien! c'est à mon tour, mon cher Major à recevoir vos lettres toutes à la fois: celles du 30 Août et du 1 Septembre, avec le très joli morceau joint à cette dernière, me font parvenues ensemble, et auroient changé en cantique d'actions de grâces les imprécations dont

vous m'avez soupçonné, si j'eusse été assez injuste pour les préférer. Mais loin de là: j'aurois cru concevoir un espoir téméraire en m'attendant aussitôt au travail que j'avois pris la liberté de vous demander. Recevez donc mes remerciemens dans toute la pureté de ma reconnoissance et de ma surprise. Vous ne ferez pas nommé, puisque vous ne voulez pas l'être; vous ferez un peu de toilette, puisque vous voulez la faire; mais en vérité ce n'est qu'un léger coup de vergette. Le morceau est déjà en état d'être imprimé tel que vous me l'avez fait passer. Au reste vous verrez le tout manuscrit. Car pendant le voyage du Roi en Prusse, je compte faire une tournée à Leipzig, B * *. et peut-être à Dresde, pendant laquelle je passerai certainement deux ou trois fois vingt quatre heures avec vous. Mais j'avoue que si c'eut été ailleurs qu'à B * *, cela m'auroit fait un grand plaisir, ceci étant un voyage purement philosophique et ne

voulant par conséquent point perdre de tems en étiquettes et balivernes de cour. Marquez moi donc, mon bon Ami (et cela tout de suite, car le Roi part le 12. et je voudrois bien partir de même) si nous pourrions nous trouver à B * * ou ailleurs; si en un mot vous pourriez me consacrer un congé de huit jours. Dans tous les cas nous nous verrons, et ne nous quitterons pas sans la mandragore nécessaire pour déjouer les curieux.

J'avoue, mon très cher, que je fais quelque estime de mes considérations sur l'ordre de Cincinnatus. Il me semble qu'il y a dans cet écrit un bon sentiment philosophique et un bon mouvement oratoire. Il me semble que ce morceau du patriciat décoré est neuf; il me semble enfin que le sujet a été bien envisagé sous toutes ses faces. De tout ce que j'ai écrit, c'est ce dont je suis le moins mécontent. On en a fait deux traductions, en Amérique, une à Londres, ce qui n'est pas mal singulier, et l'on en fait

une en ce moment à Koenigsberg, ce qui est plus remarquable encore. Je Vous envoie à ce propos ma réponse au traducteur, non pour le mérite de la pièce en elle même; qui n'est rien du tout; mais pour celui de l'acte de Virginie qui y est contenu, et qui est vraiment admirable. Vous trouverez en même tems dans ma lettre ma réponse à votre ingénieuse idée, sur le service que rendent les canons, en forçant de débander bientôt les armées que de grands subsides ne soutiennent pas, ce qui est vrai en général et ne l'est pas dans le cas particulier. On a fait et trop d'honneur et trop de tort à Washington. (C'est là ce me semble le résultat le plus ordinaire de tous les jugemens humains). Il n'a pas la tête assez vaste pour avoir été aussi criminel que je le soupçonnois, et je regretterai toujours qu'il n'ait pas eu l'ame assez grande et le talent assez exalté, pour, au lieu de donner sa sanction à cette odieuse et ridi-

cule confrairie, n'avoir pas avec cette poignée de demi - Dieux, comme disent les poètes épiques, tenté d'affranchir l'Amerique méridionale, après avoir délivré la septentrionale, eut il dû la conquérir pour son compte, ce qu'il falloit, dans le cas où ces malheureuses bêtes de femme à figure humaine ayent besoin de nouveaux Incas pour redevenir hommes. Je n'oserois pas dire cela à tout le monde; j'ai déjà assez d'arrhes sur une reputation de folie fort bien établie; mais je n'ai pas peur que les grandes idées vous paroissent insensées. Ce sont les bornes plus ou moins reculées du possible qui constatent la différence entre les hommes.

Je suis fort aise que l'appareil d'une simple mongolfière, probablement très mal faite, vous ait fait sentir que mes idées n'étoient point exagérées; vous aurez compris aussi que toute grossière que paroisse cette ébauche des mongolfières auprès de la methode perfection-

née, c'est encore à la première qu'il faut recourir pour les expériences utiles, et que l'air rarefié est l'agent à choisir pour les aërostats considérés comme machines usuelles, comme leviers, comme pompes, comme échafaudages etc. etc. Rêvez dans des momens de loisir, dans des promenades à cheval, à l'application de cet instrument à la guerre; car celui qui aura le premier ses provisions d'idées faites, aura un grand avantage sur les autres. Quant à l'étendue philosophique de cette découverte, c'est une mer sans bords, où l'esprit humain fera pendant plusieurs siècles les découvertes les plus décisives et les plus influentes. Je l'ai toujours pensé et je ne m'en dédis pas.

Adieu, mon très cher Major, car le courier m'a apporté de l'ouvrage à effrayer, et je n'aime point à me laisser arriérer. Vous êtes bien bon de Vous informer de la situation de mon bonheur et de mon ame. Celle ci est trop elasti-

que pour n'avoir pas beaucoup de secousses; mais c'est de secousses que se composent les jouissances; et il se pourroit bien que celui qui a le plus souffert fut celui qui a le plus jouï. Quant à mon bonheur domestique, il est grand et passablement pur depuis que mon amie paroît avoir la certitude de recouvrer la santé. Mais ma position ici est assez pénible et difficile pour que je me hâte d'en changer. Cependant il me faut d'autres motifs que la peine, qui m'a toujours trouvé plus dur qu'elle, quand la conviction de l'utilité m'en a allégé le fardeau. Vale et me ama. A la première vue je Vous en dirai d'avantage.

P. S. Occupez Vous de me faire un petit tableau statistique du pays de B * * et une notice sur ce qu'il renferme de plus curieux, soit en institutions, soit en commerce, soit en industrie etc. etc. Ce travail Vous sera d'autant plus doux qu'il vous donnera plus d'une occasion de

de rendre justice à votre très habile et très respectable Prince. Je Vous parlerai une autre fois de la liberté de la presse; mais aujourd'hui j'étouffe, et Vous même, Beau Sire! n'avez pas répondu à toutes mes lettres.

Lettre 6.

Dresde 18 Septembre.

Ce n'est assurément pas de Dresde, mon cher Major, que je comptois répondre à votre lettre de 7 Septembre, mais l'événement a fort déjoué mes espérances. Le départ de Mr. de Vibraye, des affaires inattendues, l'incertitude de trouver à B * * votre Duc, que je n'y cherchois pas d'abord, et qu'actuellement j'aurois voulu y rencontrer, et qu'on assure devoir être allé recevoir une partie des hommages; en un mot une foule de petites combinaisons que je n'ai pu prévoir, mais qui m'ont infiniment contrarié, me prive de vous voir

pendant cette tournée, que je croyois devoir être toute philosophique, et qui l'a été on ne sauroit moins. En revanche et à moins de choses imprévues, dont vous seriez instruit aussitôt, je partirai le 4, jour du départ du Roi pour la Silésie, et j'irai passer à B * * tout le temps de son absence. Voilà mon projet favori, à moins d'impossibilité morale, *quod deus avertat*.

Voici encore un pays très passablement gouverné, et où cependant il y a bien peu d'hommes d'un mérite distingué. Ce m'est une nouvelle preuve, et j'en ai déjà beaucoup dans ce genre, qu'il faut plutôt de l'ordre et de la suite pour bien administrer, que de grands talens. Le Souverain de ces belles provinces est au reste un prince digne à beaucoup d'égards d'estime et de respect. Depuis 63, sa volonté de bien faire, sa prodigieuse économie, son infatigable travail, ses privations sans nombre, sa persévérance, son assiduité, ne se sont pas démenties

un seul instant. Il a payé toutes les dettes des Electeurs, il avance la liquidation de celles de l'Etat. Il suit son plan avec une inflexible exactitude. Lent, mais non pas irrésolu; difficile au travail, mais intelligent; peu de premiers aperçus, mais de l'aptitude à la méditation. Il n'a de foiblesse que la devotion; encore ne lui fait-elle point outrepasser ses droits, ni négliger aucun de ses devoirs. Un pas au delà, il feroit bigot, en deça il ne feroit pas devot. Au reste la cour est très séparée du cabinet, et le credit de cour de celui du cabinet. Il soutient ses serviteurs avec une rare fermeté. En un mot ce pays étoit perdu sans lui, et s'il a le bonheur de voir durer la paix, il le rendra très florissant. La population augmente à vue d'oeil. Le commerce qui pourroit être mieux, est bien. Le militaire y copie celui de Prusse, et a sur lui l'avantage d'être purement national. Le crédit est bon et même grand. Le papier d'état est au

pair ou à peu près. L'intérêt de l'argent est à 4 p^o. Le cabinet de Dresde est le seul de l'Europe qui ait adopté les vrais principes sur les monnoies. L'agriculture est respectée; les manufactures sont aidées. Les droits des Etats sont respectés. La justice est impartialement administrée. En un mot, et tout considéré, la Saxe est un des pays les plus heureux de l'Allemagne. Cela est bien remarquable; cela est admirable, après les horribles fléaux, qui ont successivement et quelquefois ensemble désolé ce beau pays, si mal situé.

Je Vous ai prié, mon cher Major, de me faire un précis de statistique et d'économie politique sur votre heureux pays, que m'en donnât exactement la situation naturelle, civile et politique. Je Vous demanderai ensuite un travail critique plus important. Il s'agira de me faire un extrait des mémoires et tables statistiques de Heinitz (intitulées; *Essai d'économie politique*) d'une petite

brochure intitulée; *Etat de la Saxe, par un ministre étranger*: de Busching, *Etat des finances de la Saxe*: de Schreber, *von Landtaxen*: de Schmider, *de la police de la Saxe*: de l'ouvrage de Mr. de Görsdorff: en un mot de ce que vous pourrez connoître de meilleur sur la Saxe, de manière à en composer un mémoire bien instructif sur ce beau pays. Mandez moi, si, sous le secret, vous vous chargerez de cela, qui m'est instamment demandé, et peut m'être très utile. Au reste toujours dans des vues physiocratiques, car je n'en ai et je n'en aurai jamais d'autres. Vous savez mon ami que mon prix fera le vôtre, et ce n'est même qu'à cette condition, que je consens à vous prendre du tems. Vale et me ama.

Ecrivez moi à Berlin où je ferai le 28.

Lettre 7.

3 Octobre. (de Berlin)

Je Vous envoie, mon très cher Major, à la hâte, et sans grandes explications, attendu que je ferai le 12 au plus tard à B**, tous les matériaux que j'ai quant à présent sur la Saxe, à fin que vous vous mettiez tout de suite à la composition du mémoire que je Vous ai demandé. Passez sous silence dans le premier moment les résultats statistiques. Car je vous enverrai, et bientôt, la précieuse copie du cadastre de 1783, qui vous donnera dans le plus grand détail la répartition de la richesse territoriale. Mais faites vos extraits relatifs aux finances, à l'industrie, à la législation, aux diettes etc. etc. et n'oubliez pas, que ce ne sont pas tellement des faits que je vous demande, que je ne veuille aussi vos idées sur ces relations et corrélations politiques et militaires de ce pays, soit dans le présent, soit dans les futurs contingens. Ce travail n'est qu'un

essai, et pour ainsi dire, le prolégomène d'un autre ouvrage, tout autrement important, et qui vous attachera davantage par les grands rapports et les grands motifs philanthropiques, que je vous dévoilerai à la première vue. Du courage donc, mon cher Maître, et de la méditation, car cela en vaut la peine, et votre temps ne sera perdu sous aucun rapport. Cet ouvrage qui intéresse ma fortune, mon amour propre, mes vues, et ce qui m'importe beaucoup davantage, qui touche de fort près la chose publique, prise dans le sens où l'espèce humaine n'est qu'une famille, et peut être rangée à des relations de ce genre en politique, comme en morale et en philosophie: Cet ouvrage, dis-je, qui me devient personnel à ce point, n'en fera pas moins mieux évalué fiscalement parlant, que je ne pourrois le faire. Mon coeur se charge de la retribution de reconnoissance, mon esprit de celle d'estime; je fixerai à d'autres celles de

la bourse, et vous n'en ferez pas mécontent.

Puisque vous avez des difficultés ou des scrupules sur B * * n'en parlons plus; ou plutôt n'en écrivons plus, nous en parlerons.

Ni trop ni trop peu de détails, mon cher Ami; ce tact appartient aux bons esprits; ainsi vous le trouverez au besoin, et vous en ferez servi beaucoup mieux que je ne pourrois vous guider. C'est un mémoire à fond que je veux sur ce pays; ce n'est pas une encyclopédie. Je vous demande donc le travail que vous feriez ou feriez faire demain, si vous étiez ministre, et que votre Souverain vous demandât de lui faire connoître complètement la Saxe. Je joins aux matériaux que je vous envoie, un mémoire qu'un jeune homme d'esprit, mais sans instruction aucune, m'a donné sur Leipzig. Il ne s'y trouve pas un mot de commerce, ni de législation, ni de police, et cependant on y voit quelques

lueurs de l'esprit d'observation. La plupart des hommes sont des escrimeurs paresseux, qui, faute de développer par beaucoup d'exercice leur force musculaire, ont la mesure très courte, et beaucoup plus que ne la leur avoit destiné la nature.

Je serai le 7 ou le 8 à Magdebourg, où je resterai les trois jours de revue. Je partirai en même tems que le Duc, et je serai le 12 ou 13 au matin au plus tard à B * *. Rêvez d'ici là, mon cher Ami, non seulement à tout ce qu'il vous faut de livres imprimés pour faire sur le pays où je suis, ce que je Vous ai demandé sur la Saxe, et cela dans un plus grand détail, avec une plus grande profondeur, soit politique, soit commerciale, soit militaire; méditez un plan, et nous mettrons à profit les jours où nous serons ensemble, du moins pour combiner notre travail. *Vale et me ama, carissime Amice.*

P. S. Dans votre mémoire de Saxe, référez vous en pour la manière de former l'armée, à ce qui sera dit sur la P. car outre que c'est une miniature auprès d'un grand tableau, on copie fidèlement sur tous les points l'armée Prussienne, que vous ferez aisément connoître presque par la seule translation de l'excellent morceau que vous avez inféré sur ce sujet dans le journal militaire. Ci joint la note de ce que je vous envoie par le chariot de poste d'aujourd'hui.

Lettre 8.

Après un court séjour à B * *.

Berlin ce 21 Octobre.

Tenez, mon cher Major, voici une liste de livres que je vous envoie. Vous voyez que je ne songe plus qu'à ma seconde armée; mais c'est que j'ai vu le génie du chef dans la première. Au reste les circonstances deviennent infiniment pressantes et importantes. L'hori-

zon se rembrunit beaucoup; il s'agit de conjurer l'orage.

Arrivé ici à 5 $\frac{1}{4}$ ce matin, après avoir passé trois nuits, j'étois à six heures aux manoeuvres, et j'ai pour me rafraichir trouvé un courier énorme. Jugez, mon Ami, si j'ai le temps de me consoler en bavardant avec vous: Non; mais toujours vous dirai-je, que les Dantzickois, qui s'imaginoient sans doute, que tous les Rois étoient des ogres, ont été enthousiasmés apparemment de ce que le Roi de Prusse n'avoit mangé aucun de leurs enfans. En conséquence le peuple a présenté requête aux magistrats pour devenir Prussien. Ils n'ont pu éluder cette demande inattendue, qu'en représentant, que Dantzick faisoit partie de la couronne de Pologne; ce qui n'a pas empêché les instances d'être si vives, si réitérées, si tumultuaires, qu'il est arrivé tout à la fois courier au Roi et courier au résident de Pologne etc. Je vous laisse le soin du commentaire.

Informez vous si l'ouvrage de Bruggemann sur la Poméranie peut vous être utile. Vous êtes plus près que moi de la topographie du Duché de Magdebourg et de celle de la principauté de Halberstadt par Lucanus. Voulez vous la description de la nouvelle marche Electorale? Notez à fur et à mesure. Bonjour, mon très cher. *Vale et me Ama.*

Lettre 9.

Berlin 31 Octobre.

J'ai reçu votre jolie lettre, mon bon ami, et je commence par vous prévenir que j'ai reçu les détails de Londres que j'attendois, et cela me donne de l'ouvrage: que je reçois avis que le Docteur Rogerson, favori de l'Impératrice de Russie, vient d'arriver, et cela me donne l'éveil. C'est demain le courier et cela ne m'endort pas. Ce fera donc pour une autre fois. Cependant ne hâtez rien, car on ne fait rien de bien avec de

la précipitation. Demandez surtout tous les livres possibles; car on n'est tenu que de savoir ce qui est imprimé; mais on est tenu de savoir tout ce qui est imprimé. Je vous ai envoyé la collection des ordonnances. Que je vous loue et vous plains d'avoir à faire une telle revue. Je compte pouvoir vous envoyer les décisions particulières de la régie. Elles expliqueront peut-être les 49,689,000 écus d'Empire que Mr. de Launay vient de prouver avoir fait entrer dans les coffres du Roi, par delà ses fixations, qui n'étoient pas de moins de cinq millions d'écus annuels: et il s'en vante! N'est ce pas le *Acheronta movebo* de Junon, que de livrer un peuple à de telles extorsions? Je vous envoie un des livres que vous me demandez (Preussische National - Blätter von Mangelsdorff). On ne connoit pas les deux autres; je prendrai des informations ultérieures. Je vous en envoie plusieurs autres que vous ne connoissez pas, et que l'on dit vrai-

ment hieroglyphiques. Mais je fais qu'il n'y a point d'hiéroglyphes où un homme tel que vous ne trouve quelque chose. Mon Ami; songez que c'est mon honneur, ma fortune, peut-être la vôtre, et le succès d'un très grand oeuvre tous les jours plus mûr et plus important que vous avez entre les mains; et je suis sûr que votre esprit, déjà si nerveux, prendra encore de la force au sein de l'amitié. Au reste vous ferez vos réflexions d'ici là, si je puis nommer vous savez qui, et ce que je puis négotier pour lui. *Vale et me ama.*

Je fais mes complimens et au Duc et à vous. Il se connoit en hommes, et vous êtes digne d'un tel chef. J'écris aujourd'hui à Walther pour votre Canzler, mais j'espère que vous vous ferez pourvu de votre côté.

Lettre 10.

Berlin 4 Novembre.

Je mets au chariot de poste pour vous, mon cher Major, *Kurzgefasste Stamm- und Rangliste aller Regimenten der Königlich-Preussischen Armee*; le Cadaastre de trois cercles des sept cercles de la Saxe; (Je ne fais pas pourquoi Diable les autres ne m'arrivent pas) et un mémoire attribué au Comte de Linars. Quant aux deux livres que vous me demandez, j'ai frappé à toutes les portes de Berlin, et même chez Tempelhoff; il ne les connoit pas, mais il les cherchera.

N'attendez pas Canzler, mon ami; vos résultats seront si nets, que si l'ouvrage paroïssoit à temps, nous en profiterions encore; s'il ne paroît pas à temps, nous en profiterons après coup; et si, comme il est possible, ce n'est qu'un vestibule, nous serions bien fâchés d'avoir attendu. En avant donc, et même envoyez moi les parties déjà faites,

toute fois après avoir vu le mémoire de Linars, que je n'ai pas même le temps de lire, tant je suis écrasé de commissions, de recherches, de critiques, d'ouvrages, le tout avec la perspective d'être obligé d'être en Janvier à Paris.

A propos d'ouvrage, mon cher ami, mon Mendelsohn a tout à fait changé de face; et moitié Mr. Reichard, moitié un critique plus honnête qui vient de m'affailler à Francfort, me forcent à une vigoureuse préface, qui va m'attirer un beau renfort d'ennemis. Cela m'est tout à fait égal, pourvu que j'aye raison: mais il faut avoir raison, et c'est à votre vigilante et fêvère amitié que je m'en rapporte; ainsi voilà ma conscience appuyée de tout son poids sur la vôtre: prenez garde à vous.

Travaillez, mon bon Ami; travaillez pour vous délasser. Ce n'est point une plaisanterie. Pour des têtes telles que les nôtres, il n'y a que la variété d'études qui délasse. Ces travaux qui
feront

seront suivi de deux autres, doivent plaire à votre esprit; car ils ouvrent une vaste carrière au développement de vos principes, de vos connoissances, de vos vues bienfaisantes etc. etc. Et quand vous verrez le cadre où ils entrent, j'ose croire que vous ne le trouverez pas indigne de vos tableaux; car enfin votre suffrage et les exagérations de votre amitié me donnent envie de dire à mon tour: *Jo anche son pittore*. Répondez moi sur cette question; peut-on nommer votre Ami à Versailles, et qu'y peut-on pour lui?

Je ne vous parlerai point d'affaires aujourd'hui, pour beaucoup de raisons: mais je ne vous en dirai qu'une seule; c'est qu'il ne s'en fait point, au moins de celles que le vulgaire peut démêler; et que les autres sont à peine en germe. Au reste la curiosité publique peut être plus aisément trompée que l'opinion publique. Ici le théâtre n'est pas assez vaste pour que le parterre ne discerne

pas ce qui se passe dans les coulisses. Il n'y a guères d'autre illusion possible, que de faire réellement le bien. — Bon jour mon Ami et aimez moi. Mettez au lieu de cette certaine somme de 42,689,000 écus; 42,718,000. Cela fait peur.

Lettre II.

Sans date, mais de Berlin du
7 ou 8 Novembre.

Mon cher Major je commence par un article que j'ai tout net oublié comme un sot dans ma dernière missive. Le Baron de Heyman, Maréchal de Camp à notre service, Inspecteur et ami de mes amis, qui est venu ici pour mettre ses hommages aux pieds du nouveau Roi, qui l'a très bien traité comme Prince de Prusse, prend douze exemplaires de vos Waldecks, et l'argent seroit dans mes mains, si je me fusse rappelé le prix, et que vous m'eussiez fait passer des prospectus comme vous me l'aviez promis.

Vous les lui ferez passer tout simplement sous l'adresse de Mr. le Duc d'Orléans, en me prévenant dans le temps. Mr. de Fresnel son aide de camp vous en demande un aussi; Vous voyez qu'en voilà 13 de placés dans une journée. Ce ne sont assurément pas les derniers que je Vous demanderai. Mais des prospectus. N'oubliez pas aussi de m'envoyer votre ouvrage sur la poudre et sur la guerre de trente ans. Car je suis obligé de donner mes exemplaires à Mr. de Heyman, qui n'a pas pu les trouver ici, et qui ne vous connoissoit que par les morceaux détachés que vous avez mis dans le journal militaire.

Je vous envoie par la poste, heureux encore si vous le recevez à temps, des lettres sur la Saxe, que Mr. de Alvensleben, ministre du Roi de Prusse dans ce pays là depuis onze ans, et qui le connoît très bien; (car il est homme actif et de sens) me recommande, comme *contenant beaucoup de bon et de vrai.*

J'espère, mon bon Ami, que la paresse ne vous prendra pas, et que si la lecture de cet ouvrage vous apprend quelque chose de nouveau, ou vous indique quelque vue, quelque réflexion qui vous soit échappée, vous larderez des additions à leur place, ou que vous me l'indiquerez, si par hasard votre ouvrage est parti.

Je vous envoie aussi copie de la préface de mon Mendelssohn, afin que vous me disiez si j'ai tort: et si j'ai raison, que vous me fournissiez quelques autorités. N'est ce pas, mon Ami, que j'use et abuse de Vous?

Mais voici qui est bien pis. Je retourne en Janvier à Paris, mon très cher, ou du moins j'y fais une excursion, et j'avoue que j'ai un désir très vif de porter à qui vous savez, du moins les deux mémoires dont vous vous êtes chargé. Dites, cela est il possible? Du moins en y joignant le temps que je ne pourrai pas ne point mettre à cet voyage. Mon

Ami, j'espère, j'ose espérer que cela fera possible, ou du moins que vous y ferez de votre mieux, sans précipitation pourtant et sans immaturité. Je trouve que vous me demandez bien peu de livres. Il est vrai que vous n'y êtes point encore; mais enfin consultez vos amis, les gens de lettres sur les sources; car il faut du temps pour les trouver et les faire passer. Sachez me répondre aussi sur ma grande question, relative à votre ami. Au reste, et à moins que je ne sois très pressé, je m'efforcerai de passer par B** en allant en France. Rien de nouveau ici, si non que le Comte d'Arnim a été nommé grand veneur et ministre d'Etat, avec voix et séance au grand Directoire.

Bon jour mon Ami; car je suis étouffé aujourd'hui. Aimez moi comme je vous aime.

J'oubliois de vous dire que je joins ici les quatre tableaux statistiques des possessions Prussiennes de la même main

que ceux de Saxe, que je vous ai fait passer. Ne me les égarez pas; car cela me déparcilleroit un exemplaire. Je salue Madame et embrasse tous les petits.

Lettre 12.

Berlin 11 Novembre.

J'ai reçu, mon très cher Major, Votre lettre hâtée et grondeuse, et je vous en remercie comme de tout ce qui me vient de vous. Certainement vos retards pour la Saxe sont plus que justifiés par le motif, et ils me font d'autant plus de plaisir, que vous aurez reçu à temps la dernière brochure dont on me dit du bien. Aujourd'hui je vous fais passer un nouveau cercle, et vous entendez bien qu'il est inutile de vous déclarer, que je ne veux pas que ni les ports de lettres ni ceux des ballots soient à votre charge, et que vous pourrez tirer sur moi ce que vous voudrez, et quand vous voudrez. Nous faisons un échange trop usuraire en

ma faveur, quand vous mettez au jeu vos vastes connoissances et vos rares talens contre de misérables louis.

Je vous ai annoncé dans ma dernière lettre, que je n'avois point encore reçu les prospectus, et que Mr. de Heymann retenoit douze exemplaires de votre ouvrage et Mr. de Fresnel un. J'ai vu depuis Bordeaux, mais pas à temps, car Heymann étoit parti. Je lui ai adressé aussitôt des prospectus; j'en fais passer au Duc de Lauzun, au Comte Louis de Narbonne, en un mot à mes amis et connoissances à uniforme. Mais mon Ami, j'ai trouvé votre libraire dans une grande indécision. Une lettre du Prince H* *, qui en souscrivant dit, *quoiqu'il soit impossible de dire sur ce sujet quelque chose de nouveau*: lui avoit tourné la tête. Je lui ai fait comprendre que cette lettre, qui étoit apparemment d'un Secrétaire, ne signifioit rien. Je l'ai assuré que grâces aux cartes de Ferrari, l'ouvrage, si l'exécution en étoit belle, ne seroit pas

contrefait. En un mot il a fini par me dire, que pourvu qu'il eut deux cens souscripteurs, il commenceroit. Je lui ai déclaré au reste, sur sa demande, que j'en compulsois pour vous et non pas pour lui. Mais je lui ai dit ce que je pense, que souscrit ou non, tous les militaires distingués acquerront ce livre. J'oubliois de vous dire, et vous deviez en être bien sûr, qu'une heure après mon arrivée, Bourdeaux avoit vos plans.

Reste maintenant à nous expliquer sur l'ouvrage, qui doit suivre celui sur la Saxe. Mon ami, je sens aussi bien que vous, que c'est un travail immense, pour un homme qui, comme vous, est incapable de donner de la piquette, à qui lui demande du Tokai; et je n'ai rien au monde à vous demander à cet égard, que tous les efforts de talens et de célérité, compatibles avec vos affaires et vos intérêts. Mais vous ne pouvez pas trouver mauvais, que je vous répète, que tout concourt à réchauffer mes desirs à

cet égard, de forte que je sacrifierois tout excepté vos affaires, et la bonté éminente de l'ouvrage, à ce qu'il fut promptement redigé. Voilà tout ce que j'ai voulu dire, car d'ailleurs mon amitié ne fera jamais tyrannique. Mais j'avoue que le terme de Pâques m'effraye un peu, et tellement que l'espoir seul de la non nécessité de se hâter beaucoup pour Bourdeaux, qui commence si tard, me rassure. Il m'a assuré que dans tous les cas possible son premier volume ne pouvoit pas paroître avant les prochaines foires du printems. Enfin, mon bon Ami, promettez moi que le terme de Pâques est le pis aller, et je me résignerai dans ma vive confiance de votre amitié. Pensez quelquefois, que rien ne me tient plus au coeur que la perfection, la complétion et la célérité de ce travail, et je me flatte que vous vous y mettrez plutôt et plus souvent, que Vous même ne voudrez. Au reste je vous répète que vous devez l'apprécier de manière

à vous dédommager de tout dérangement circonstanciel ou autre.

Rien de nouveau ici, que des agitations subalternes, et des choix bizarres. Un cordon à Anhalt, qui pour le foible mérite de bien remuer des troupes, ne méritoit pas peut-être cette prostitution d'honneur, et d'autant moins qu'en lui ôtant le gouvernement de la Prusse, on ne fait que condescendre aux supplications instantes et trois fois réitérées de cette Province. On annonce toujours un grand travail sur le militaire, et des projets bienfaisans, tels que la destruction des privilèges exclusifs. Mais, mais, mais - - - J'ai quelque indices cependant que les Rois de la terre commencent à savoir que les fots ne sont bons à rien.

Somme tout; si par hazard il sort une volonté du pays que j'ai apellé le *cahos tranquile*, *) la lumière se fera et d'une manière à étonner; mais j'ai con-

*) La France.

nu peu de, si, plus dangereux en ma vie.

Adieu mon très cher Major, je n'écris que deux petites pages, moi; mais elles tiennent plus de dix des vôtres. Je vous embrasse comme je vous aime et vous honore.

N'oubliez pas de m'envoyer ceux de vos livres que j'ai donné à Heymann.

Lettre 13.

Berlin 18 Novembre.

Mon très cher Major, j'ai reçu votre très aimable lettre, et je vous en remercie avec tendresse. Vous aurez deviné si vous y avez réfléchi, que j'ai eu mes raisons, pour répondre sérieusement à ces Messieurs. Je dis, ces, car outre les deux que vous savez, j'ai su trouver la place du noble auteur de l'apologie des lettres de cachet que vous trouverez dans le 34^{ème} N^{ro} du Journal de Schloezer, et où je suis inondé de

menfonges, d'outrages et d'injures. N'est il pas fingulier, que tout cela tombe à la fois, et que tant de ces vils ftipendiés de je ne fais quelle haine, fe précipitent à la fois fous mes pieds?

Je n'écrirai pas aujourd'hui pour vos livres; car l'incident le plus bizarre, le plus extraordinaire, et qui peut être le plus grave par fes fuites, me demande tout entier aujourd'hui, et fix *moi* fi je les connoiffois, de forte qu'à peine ai je le temps d'expédier ma befogne de devoir. Mais je puis vous dire qu'outre que Heymann s'est chargé de retirer des griffes de Keralio vos volumes, et d'autant plus que lui, Heymann, est tout à fait contre l'ordre plein —

Du 19.

Ceci étoit commencé pour partir le 18. Mais j'ai été tellement étranglé, que je n'ai pu ni faire partir, ni finir. Ainfi, mon Ami, ne me boudez pas, car pour me confoler, j'ai à repondre à Vos

lettres du 13 et du 19, et tout jugulé que je suis encore aujourd'hui, je me trouve heureux de toutes ces marques d'amitié.

Commençons par vous, je finirai par moi, c'est à dire par les affaires. J'écris en France aujourd'hui même 1° à un courtier de librairie. 2° à un homme de lettres. 3° à Heymann pour vous ouvrir les barrières de France et vous trouver 50 louis de votre édition, j'ose vous répondre du succès.

Je ferai passer le courier prochain, car il est impossible de tout faire, des prospectus de vos mémoires Waldeck en Angleterre, et je vous y garantis le placement de six exemplaires que Vous adresserez à Mr. *Waughan, Jefferies-square, St. Mary at London*, mais croyez moi mon ami, observez ce que votre Bordeaux auroit du faire, et faute de l'avoir fait, il a effarouché ses souscripteurs : c'est de ne demander l'argent que du volume qu'on reçoit ; car voyez vous

les brigandages typographiques ont tellement dégouté, que le seul mot *souscrire* fait peur. Or comme vous ne dispenserez vos 200 exemplaires qu'en mains sures, et qui peuvent répondre de ce dont elles se chargent, vous ne risquez rien en donnant cette marque de loyauté.

Schmitz avoit ordre de vous expédier par le courier de demain, les 17 louis que Vous demandez mon Ami, mais comme votre lettre de ce jour m'avise que vous avez tiré une lettre de change sur moi, je donne contre - ordre afin que cela ne se croise pas. Je vous repete cependant, et je vous prie que ce soit une fois pour toutes; que la réserve sur l'argent me paroît incompatible avec l'amitié; que la locution, *Ami jusqu'à la bourse*, la plus vraie peut-être de la langue humaine, me paroît la plus hideuse empreinte de notre perversité, et que vous devez, sous la dictée de votre délicatesse et de votre probité, puisqu'heu-

reusement vous ne connoissez pas les besoins, me regarder comme votre banquier.

Je conçois, mon Ami, à la seule vue du précieux paquet qui est enfin entre mes mains, qu'il est impossible que vous ayiez bientôt fait le travail de la Prusse. Oui sans doute c'est un livre: un livre important, un livre du premier ordre. Vous voyez que je ne veux pas en diminuer le prix; je ne veux pas non plus en abrégér la besogne, car je désire que dans le précis historique, vous traitiez à grands traits le tableau de ce qu'a trouvé, fait et laissé le grand Electeur, l'un des plus grands hommes selon moi, qui ait jamais existé, comme je veux celui de ce que Frédéric II a trouvé, a fait, a laissé et laissé à faire. A ce propos si un certain mémoire, remis à un grand personnage, et que vous avez lu en projet, peut vous être utile, je vous le ferai passer.

Mais mon Ami, y pensez Vous de me demander: si vous devez commencer? moi qui donnerois tout ce que l'avidité la plus indélicate pourroit désirer, pour que vous eussiez fini: moi que j'examine votre mémoire sur la Saxe pour me décider à vous demander celui de la Prusse! Eh mon ami! je vous le demande à genoux, comme une très précieuse faveur, sans rien examiner. Je vous l'ai déjà dit vingt fois, je vous connois mieux que vous même, et indépendamment de la réunion si rare de vos connoissances, la concordance de nos principes et de nos opinions, qui n'ont pas différé sur un seul objet important, est une rencontre plus rare encore qui m'a flatté infiniment, et que dans la circonstance, où je manque, et ne puis pas ne pas manquer des connoissances locales, j'aurois payé de mon sang. — Commencez donc, mon Ami, aussitôt que votre honneur, vos affaires pressées, et votre santé vous le permettront.

tront. N'y pendez pas un instant. Dites vous; il faut que je fasse payer cher ceci, parcequ'il faut que j'y sois tout entier: n'épargnez pas un livre, une course, une recherche. Demandez, usez, abusez, c'est à dire faites ce qui est impossible. Achetez donc des livres, mon Ami, et tirez sur moi à fur et à mesure. Je ne vous reparle plus de tout cela, mon Ami. Vous savez seulement que mon honneur et le bien de la chose sont intéressés à la célérité.

Vous avez très bien fait de payer à votre fils le plan de Hameln, et je l'aimerois bien davantage, (votre fils) quoique je l'aime de tout mon cœur, s'il m'eut joint à ce plan la traduction du mémoire que vous avez publié sur ce sujet dans le Portefeuille Historique. C'est une très bonne manière d'éducation, mon ami, que de mettre ainsi à prix la studiosité de ce jeune homme, et pour concourir à cette bonne œuvre, je vous prie de lui faire faire toujours quelque

chose pour moi, que vous taxerez vous même. Vous ferez des choix utiles, et dans tous les cas ce ne fera jamais un objet d'une assez grande importance pour m'être onéreux, et puis je me trouverois si heureux de pouvoir faire quelque chose du moins pour les vôtres! — (Vos cahiers de Tactique sont cependant trop précieux, mon Ami, pour être mis dans la main d'un apprentif; nous avons médité, Heymann et moi, de faire de cet ouvrage une spéculation lucrative pour vous; ainsi soignez en la copie et completez la bien.)

On annonce ici aux administrateurs du tabac, qu'à commencer du 1^{er} Juin 1787 leur administration cesseroit. Tout le monde dès le 1^{er} Juillet pourra cultiver, fabriquer, vendre du tabac. Même liberté promise pour le café. Depuis 1783 jusqu'en 1786 l'administration du tabac avoit rendu environ quatre cens mille écus par delà la somme sur laquelle le Roi avoit compté, de sorte que c'étoit

un revenu d'un peu plus d'un million d'écus, et quelquefois de 1400 mille. Et cependant l'administration n'avoit pas le droit d'acheter la feuille; elle étoit obligée de la prendre dans les magasins de la société maritime, qui la lui vendoit à cent pour cent de bénéfice. Cette administration vexoit infiniment les sujets pour avoir les excédens avec lesquels il falloit aborder le feu Roi, lorsqu'on lui rendoit compte, et sans lesquels il ne trouvoit ni sagesse dans le travail, ni talent dans les employés. Le nouveau Roi laisse les appointemens aux commis de cette partie, jusqu'à ce qu'ils soient placés, et cela est humain, car cette révolution ne dérange pas moins de 1200 familles. Mais le Roi retrouvera-t-il ces quatre millions d'écus de revenu? (Je parle du café et du tabac réunis.) On parle, et certainement on délibère de les remplacer par une capitation répartie en douze classes de citoyens,

payans depuis 24 écus pour les gros négocians, 12 écus pour les habitans les plus riches, deux écus pour les citadins obscurs, jusqu'à douze gros pour les payfans. C'est à la perception de cet impôt odieux, qui met à prix le droit d'être, (il ne s'agit cependant que d'une capitation par familles, ce qui la rend moins défavorable) que seroient employés les commis hors d'activité. Mais les profélytes et même les apôtres de ce projet ne comptent que sur un produit de deux millions d'écus, que couvrirait à peine le déficit, et celui qui fait calculer en finances, se garde bien de supputer arithmétiquement le produit de l'impôt selon la mesure de l'imposition. Il fait que deux et deux ne font pas quatre, pas trois, et peut-être pas un. Eh! n'est ce pas induire en erreur un Prince aussi désireux d'être un bon Roi, que de lui faire taxer dès le commencement de son règne les personnes même avant les propriétés?

Mais mon Ami, je m'oublie avec vous, car cela est doux. Ne m'oubliez pas, écrivez - moi et aimez moi.

Gardez mes livres sur la Saxe et guettez ceux qui peuvent paraître, comme si vous n'aviez pas fini.

Lettre 14.

Berlin ce 21 Novembre.

Je commencerai, mon cher Ami, par vous faire mon compliment sincère de l'ouvrage que vous m'avez envoyé, et ce compliment, je ne le fais pas comme le tribut de politesse d'un ami qui reçoit le tribut de travail demandé à un ami. Je le fais en philosophe, disciple, si ce n'est apôtre, des principes que vous avez si bien appliqué dans cet écrit, et en homme assez accoutumé à férailler, pour devoir commencer à se connoître à ce genre d'escrime. L'ouvrage est exact, soigné, sain de théorie, fort de choses, riche de détails; en un mot excellent.

Voilà ce que je vous dois, mon Ami, mais Bon Dieu! que ceci va me rendre curieux, avide et peut-être difficile! Car enfin combien l'autre sujet est plus important et plus élevé! combien plus compliqué! plus varié! plus vaste! — — En vérité, mon Ami, je suis tranquille, parceque je vois combien je vous ai deviné! combien votre tête récéle d'aptitude à l'attention et d'originalité! combien vous avez la nécessité de vous entendre! et puisque vous avez tout le talent de la chose, elle fera bien faite. Car vous n'avez pas moins les principes de morale, qui font qu'on regarde comme un devoir sacré de faire de son mieux, là où l'on y est appelé et où l'on a accepté sa vocation. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous tenir dans une latitude si févère pour le prix, que vous soyiez obligé d'éparpiller vos momens, et de ne pas vous permettre la plus légère épargne sur les moyens. Je vous envoie des livres encore aujourd'hui,

Furetez, faites fureter les savans, et si vous connoissez quelque travail manuscrit qui vaille la peine d'être consulté, n'épargnez rien pour en avoir communication. Je suis moi même en ce moment à la piste de deux trésors en ce genre, c'est à dire de deux mémoires authentiques, qui doivent renfermer beaucoup de données, et croyez que mon activité ne se rallentira pas.

J'ai déjà lu tout entier votre Manuscrit. Je le relis maintenant et je le récris partie par partie. Je vous ferai mes observations à fur et mesure, surtout dans l'application au nouveau travail. Par exemple il faudra bien pour celui-ci un autre coup d'œil sur la politique extérieure, et ses futurs contingens. Les fausses positions sont en ce genre de vives sources de lumières. Le tout, mon Ami, et je fais que c'est votre principe, c'est de bien classer le sujet par la méditation. L'ouvrage est dans le plan. — Mais que je vous envie les connoissances loca-

les qui seules peuvent mettre à même de l'exécuter! A quelle hauteur de pensée on peut s'élever! quelle intarissable source d'observations! quel grand et intéressant problème d'économie politique à résoudre! — Il faut le poser sous toutes ses faces, mon Ami; mais en voici une qui n'est pas la moins intéressante. — Comment le Monarque Prussien a-t-il des trésors au lieu de dettes? lui qui entretient une armée disproportionnée à l'opinion qu'on a de son Royaume, et une armée dispendieuse selon les idées communes, puisqu'il la recrute partout; que ses recruteurs font magnifiques dans leurs dépenses, et que l'éloignement des lieux n'est compté pour rien? Quel bien ne pourroit-il pas faire sans cette armée! — mais peut-être son armée est-elle son trésor? Car c'est pour se défendre ou pour attaquer que les Etats veulent avoir un trésor. Cependant la thésaurification a de grands désavantages; elle met en inaction le grand moyen de l'in-

industrie etc. etc. Or l'argent qui chom-
 meroit transformé en un homme tou-
 jours sur pied, toujours frugal, toujours
 vêtu de drap, concilie peut-être jusqu'à
 un certain point la crainte que peut
 avoir un Etat sans trésor et le mal réel
 que fait le trésor. — Voilà des calculs
 neufs, utiles et indispensablement né-
 cessaires pour juger de cet Etat. Fré-
 deric II les avoit il faits? Où sont les
 mécomptes? Comparaison de ce mé-
 compte avec les inconvéniens de la stag-
 nation. — N'est ce pas un grand gain
 pour un Etat d'aller chercher partout
 des hommes, même à grands fraix, mêm-
 e pour n'en faire qu'un soldat, le
 moins utile et le dernier des êtres?
 Qu'est ce qu'un homme transplanté sur-
 tout loin de chez lui? que vaut-il?
 Comparaison entre l'industrie du colon
 qui fait venir des négres, dont chaque
 tête lui coute 2000 livr. et celle d'un
 potentat, qui attire des blancs, pour au-
 cun desquels il n'a peut-être encore jamais

été dépensé vingt cinq louis par tête l'un portant l'autre. Les hommes sages et laborieux ne sortent guères que par des malheurs publics. C'est l'écume qu'on peut ramasser. Mais cette écume devient une matière très consistante par la transplantation fondée sur la propriété. (Ici se présentent peut-être pour une autre place des considérations du même genre sur les colons cultivateurs attirés par le Roi de Prusse, et les causes qui ont fait, qu'après avoir établi depuis 1740 avec des fraix énormes 250,000 colons, il n'a pas obtenu à beaucoup près les accroissemens de population, que ses efforts, ses largeesses, 46 années d'un règne si actif et près de 24 années de paix sembloient lui promettre, surtout si l'on juge par l'Amérique septentrionale, de ce que peuvent les gouvernemens pour l'accroissement de l'espèce humaine. Et cependant ce Prince extraordinaire a doublé et presque triplé, graces aux provinces qu'il a conquises, la population de ses

Etats héréditaires. Qu'auroit donc fait pour les provinces prussiennes et pour la puissance de la maison de Brandebourg un gouvernement plus paternel et moins fiscal? Et que ne peuvent pas l'économie, la persévérance, la fuite qui du sein du mal même ont tiré de si grands biens?) — Je reviens à mon problème. — Encore une fois le Roi de Prusse en a-t-il fait, mûri et calculé toutes les combinaisons? Cherchons en lui les bornes du grand homme. Tâchons de développer et de prouver par des faits puisés chez lui cette vérité trop oubliée, si ce n'est trop peu connue; que le plus grand, et à tout prendre, le seul grand des princes seroit celui, qui auroit le coup d'œil assez sûr pour placer dans tous les départemens l'homme qui leur convient, et non pas la prétention de tout faire à lui seul; assez d'habileté et de véritable philosophie pour s'assurer de passer en revue toutes les classes de ses sujets, afin que de tels hommes ne lui

échappent pas. Cette revue vaudroit bien celle où les Rois s'enrhument, et peut-être n'y a-t-il que cette manière de régner, de sorte qu'il faut renoncer à régner sur de trop vastes empires, ou du moins à les gouverner. Voyons donc à quoi se réduit un grand Roi quand il veut être universel. En un mot recueillons des résultats dans un pays, qui pour la science du despotisme est ce que l'Egypte étoit pour les Anciens qui vouloient s'instruire. Peut-être en rapporterons nous une singulière théorie sur l'homme machine et son utilité pour ceux qui s'en servent de préférence à l'homme libre. Peut-être nous assurerons nous, si en Turquie tout ne va si mal, que parceque le Sultan ne fait pas faire; et si ses moyens sont les bons, comme le soutiennent tous les hommes d'Etat, et même quelques hommes d'esprit.

Il me semble, mon cher et digne ami, que je ne puis pas, au milieu des agita-

tions qui m'absorbent, vous donner une idée plus juste de mon projet, et de ce que j'attends de vous, que par ce dont je viens de barbouiller l'esquisse, et d'où votre tête forte et sagace saura bien accoucher quelques idées. Maintenant rêvez, méditez, extrayez. Je Vous envoie une note de livres, dites moi ce que vous en désirez. Les matériaux ne vous manqueront pas, et quant à l'architecte, croyez moi, mon Ami, il ne vous faut que compter sur vos forces et vous y livrer.

Je n'ai pas besoin de vous dire que votre lettre de change, qui m'a été portée hier, a été acquittée à l'instant même. Il en fera de même de tout ce que vous voudrez tirer sur moi. *Vale et me ama.*

P. S. Le Duc de W * * est ici d'hier au soir et occupe l'appartement de votre Duc. N'est ce pas tout juste la même chose?

Lettre 15.

Berlin 25 Novembre.

Comme la suite est le fauveur du monde, mon cher Major, le chariot de poste vous porte les livres ci-joints. — C'est bien le moins que je vous procure tous les materiaux imprimés, qui peuvent concourir au grand ouvrage dont ma conscience et mon talent se reposent sur vous.

Je ne vous écrirai pas longuement aujourd'hui; car je suis malade: une transpiration arrêtée m'a donné de vives douleur rhumatismales, dont l'étreinte est d'autant plus douloureuse, que c'est la première fois de ma vie que j'en entends parler. Ma tête en est affaiblie, et mon habitude de brusquer le mal, l'ayant aggravé, je suis obligé d'enrayer.

Je vous dirai seulement que le tableau historique du nouveau morceau me paroît plus difficile à faire, que celui de la Saxe, parceque nous avons trois hommes marquans, et que pour saisir leur

influence dans tous les rapports, il faut bien marquer ce qu'ils ont trouvé et ce qu'ils ont laissé. Ce premier cahier est la seule chose que j'aye revu de votre travail; il est plein d'idées et rempli de discernement. Maintenant il faudra une vue plus grande, mais non pas plus de détails.

Rien de nouveau ici, que ce qu'il est impossible d'écrire et trop facile à deviner. Il est presque sûr que l'on retirera le projet de la capitation. Cet expédient précipité n'auroit pas pourvu aux besoins de remplacement. Il paroît qu'il n'y a d'arrêté encore que l'envie de changer; mais qu'on n'a ni système, (car je ne faurois appeller ainsi le désir vague de soulager le peuple), ni plans déterminés d'après la connoissance méditée des détails. On n'avoit par exemple prévu aucune des difficultés qu'entraînoit la suppression de l'établissement et de l'administration du tabac, qui fournissoit un azyle à douze cens invalides bas-officiers

et même lieutenants. Il faut que ces gens là vivent, et ils retombent à la charge du Roi. Ce n'est pas tout.

Les actions du tabac coutoient originellement 1000 écus; elles rapportèrent cent dix écus. Dès lors elles montèrent à 1400 écus. Le contrat du feu Roi emportoit jusqu'à l'année 1793. Si le Roi rembourse les actions à raison de 1000 écus, c'est une injustice, puisqu'on les a achetées 1400 sur la foi d'un contrat qui ne devoit finir que dans sept ans. Si le Roi tient compte de l'intérêt à raison de 8 p. $\frac{8}{100}$ jusqu'en 1793, c'est une mauvaise opération pour lui. Dès que le remplacement amiable n'étoit pas prêt, n'auroit-il pas été plus simple de ne faire de changement qu'à l'époque où s'éteignoient les actions? La valeur représentative du capital consiste en ustensiles, magasins, voitures etc. etc. L'on ne se défera de tout cela qu'avec perte: nouvelle charge pour le Roi. Cette partie étoit grévée de pensions pour des per-

personnes qui les avoient méritées, ou si l'on veut obtenues pour cette même affaire, qui payoit ces pensions. Il faut aujourd'hui les assigner sur une autre caisse etc. etc. A Dieu ne plaise que je prétende, que des embarras de ce genre doivent arrêter. On ne feroit jamais de réforme. Mais ils doivent être prévus, et ils ne l'ont pas été, de sorte que le public ne voit dans cette suppression qu'un mal réel pour un bien qu'on ne demande pas. Cette rage de déjouer la contrebande ou de la détruire, coutera, si l'on n'y prend garde, bien plus cher au peuple, que la contrebande ne peut nuire à l'état. La guerre à la contrebande ne doit jamais être que le simple fruit d'un système uniforme et général; et c'est une vue courte que de vouloir corriger par parties des abus qui tiennent aux vices généraux de l'administration. Les raffineries de sucre, les fabriques d'armes, de soie, de gaze de petites étoffes; les manufactures de drap, tout en un mot,

ce qui tient à l'industrie est dirigé par des réglemens meurtriers du commerce. Faut-il que tout cela disparoisse à volonté? Cela est impossible sans convulsions, et c'est ainsi qu'on discrédite la vérité, la bienfaisance même, et qu'on décourage les Rois. Malheur à qui bouleverse sans préparations.

Je compte, mon Ami, qu'au milieu de tous ces barbouillages, vous déterrez quelques faits et quelques vues, et voilà pourquoi je bavarde avec vous. Si cela ne vous est bon à rien, faites moi taire, mais ne cessez pas de m'aimer. *Vale.*

Lettre 16.

Berlin 26 Novembre.

Voici, mon Ami, votre jolie lettre du 22, et je vous en remercie tendrement. Il n'est pas possible que deux hommes à esprit juste et dans les mêmes principes, aient longtems un dissentiment sur la même question. Aussi som-

mes nous parfaitement d'accord sur la division des domaines, et c'est le premier conseil que j'ai donné dans mon mémoire. Mais où et comment voyez vous qu'il n'en couteroit rien au Roi de ses revenus, que les provinces remplaceroient par des abonnemens volontaires le deficit des revenus qui se forment inévitablement au premier moment où l'on fait disparoitre des impôts mal assis ? Vous n'êtes pas de ceux qui croyez qu'il ne faille que des bras aux ateliers de l'agriculture. Il y faut de grandes et fortes avances. Ce n'est donc pas le tout que de faire comme tel ou tel Seigneur Russe ou Polonois, et de dire : *Je vous affranchis*. Car les serfs diroient ici comme là : *Grand merci de votre affranchissement nous n'en voulons pas* : ou même de leur distribuer des terres ; car ils diroient : *Que voulez vous que nous en fassions ?* Il faut établir des propriétaires par des avances, et des avances coûtent. Que ce soit une excellente dépense ; un salutaire et même

usurpaire sacrifice, c'est ce dont ni vous ni moi ne doutons. Mais il est donc vrai que de ce côté il faut des sacrifices d'argent, et que de ce côté Frederic II, qui avoit besoin d'un trésor, est à absoudre; peut-être même la chose étoit elle au moins pour lui à considérer d'un autre côté! *La force militaire!* Mon ami, vous le savez mieux que moi, il n'y a plus à la guerre que *le courage de l'obéissance*. L'obéissance est une idée innée chez le paysan serf, et la plus grande force de cette armée est peut-être que le lien féodal concourt avec le lien militaire. Envisagez cette idée sous toutes ses faces, et songez que ceci n'a pas comme la France des Pyrénées, des Alpes, des fleuves et des mers pour rempart. Réfléchissez aussi que si nous avons une moindre hiérarchie militaire, nous avons une plus grande hiérarchie civile, et que le mal général de la chicane pèse bien autant qu'une assez grande quantité de maux particuliers. — Revenons.

Nous venons de voir qu'il falloit des sacrifices d'argent du côté de l'agriculture; il en faut du côté du commerce; il faut alléger, et se resigner à des privations d'abord gratuites. (et à ce propos ce feroit une assez belle chose à calculer, que de savoir si dans le même laps de temps le régime de la liberté eut valu autant d'argent à Frédéric II; or il lui falloit de l'argent.) Là, comme ailleurs, comme partout, il faut semer avant de recueillir, et l'on ne recueille pas tandis que l'on sème; mais ce n'est pas ici comme chez nous, où le fond, la masse de la richesse nationale est si grande, graces à l'excellence du sol et du climat, à la correspondance des parties etc. etc. qu'on peut faucher de très près, pourvu qu'on ne fasse point de fourneaux pour bruler le pré; que son épuisement n'est nullement à craindre, lors même que les rigaules sont mal conduites; qu'on n'a besoin que de diminuer les fraix de perception, et qu'aucun autre allégement

n'est nécessaire ; que même on peut prodigieusement imposer encore, pourvu que l'on impose bien etc. etc. Ici mon Ami, sauf deux ou trois provinces au plus, la base est si étroite, le sol si infécond, si noyé, si avarié etc. etc. que c'est à l'autorité tutélaire à faire la plus grande partie de tout ce qui peut réconcilier la nature avec cet enfant disgracié !

Au reste mon bon Ami, je n'ai pas besoin de vous dire que dans mes lettres, hâtées comme elles sont, il n'y a jamais que des idées ébauchées ou même indiquées ; mais avant que de repousser, donnez le coup de bêche ; car il y a ordinairement quelque chose dessous.

Je ne veux pas perdre une idée qui m'est venue en écrivant ici derrière, l'alinéa relatif au militaire. Je vous ai entendu dire une fois, (et vous n'oublierez pas cette idée dans votre ouvrage,) qu'il se prépare une grande et désastreuse révolution, celle où les Rois, obligés d'augmenter la paye des troupes, qui

autrement mourroient de faim, ne pour-
ront plus les payer. Cette secouffe, mon
Ami, sera moins forte ici qu'ailleurs, où
graces aux arrangemens de servage agri-
cole et militaire, la moitié au moins de
l'armée ne demande pas mieux que de
n'être pas payée et rentrer tranquille-
ment dans ses foyers. — Réfléchissez
bien jusqu'à quel point cette manière
d'être peut être nécessaire à un monar-
que, qui avec six millions de sujets veut
et doit à un certain point avoir 200,000
hommes armés. En un mot n'envisa-
gez pas seulement le militaire comme
Officier, mais comme homme d'Etat.

Je découvrirai les détails militaires
que vous me demandez, et je vous les
enverrai le plutôt possible; mais je puis
vous dire qu'il y avoit sous Frederic
Guillaume I^{er} des revues annuelles. C'est
lui qui les a instituées. Vous traiterez
bien la question des garnisons stables ou
instables.

J'ai été parfaitement content de la division de votre ouvrage. Vous avez bien conçu le sujet; cela sera excellent. Vous aurez attention seulement que les parties n'enjambent pas les unes sur les autres, et que l'espèce d'appendix, où vous placez les observations sur le caractère national, l'instruction etc. etc. amène bien vos resultats généraux, *sur la situation réelle de ce pays et ses rapports politiques avec la grande république Européenne, aux intérêts des divers membres qui la composent, et enfin ce qui est plus important encore aux intérêts de l'humanité* (je Vous bénis pour cette phrase); qui seront le noble et utile résumé de votre beau travail; et ceci me demontre que vous avez bien senti la différence de l'objet et de la tâche. La Saxe n'étoit pas susceptible d'être montrée sous cet aspect. Mais ce n'est pas la peine de braquer son télescope sur la Prusse, si ce n'est pour arriver là.

Vous sentez bien, mon Ami, que je pensois sur l'empire de nos modes tout comme vous. Je ne voulois que vous dire de ne pas l'oublier dans votre mémoire. Pour cet autre inconvénient de l'universalité de notre langue, d'avoir aggravé la désertion, vous avez raison, quoique le françois ait toujours été déserteur.

Vous ferez bien, mon ami, de m'envoyer morceau à morceau, pourvu cependant que cela ne nuise point à votre ensemble. Bon jour, car je suis bien pressé, et aimez moi; car je le mérite par mon tendre et eternal devouement pour vous.

Lettre 17.

Berlin 28 Novembre.

Croyez vous, mon bon Ami, que je sois bien content de votre lettre du 24 Novembre? Non en vérité, et Vous avez bien fait de me dire dans la préface que vous ne ressembliez pas mal à Mr. Argan. D'abord pourquoi me grondez vous de la sottise de mes gens? N'est ce pas assez que je la paye? Et comment pouvez vous croire que j'aye cru fort nécessaire de vous envoyer par la poste un f — livre, qui est le 100^e peut-être nécessaire à la confection d'un mémoire, dont chaque courrier me recule de quelques mois la bienheureuse apparition? Je n'ai jamais pensé à vous faire passer par le *reitende post* que les seules lettres sur la Saxe, que je voulois vous faire parvenir avant le départ de votre mémoire. Tout le reste a été la faute de mes gens; soit bêtise, soit ruse, pour me cacher qu'ils sont arrivés trop tard pour le chariot de poste, et rattrapper

aux depens de ma bourse, qu'ils savent bien être un objet de beaucoup trop petite considération pour moi, le temps qu'avoit gaspillé leur paresse. Mais pour cette fois ce n'est ni moi, ni eux; c'est tout platement la friponnerie de la poste, et j'admire votre logique: *Ce n'est pas une friponnerie de la poste, puisqu'il y a sur l'adresse que je vous envoie: Reitende Post*: parcequ'en effet on ne fait pas écrire à la poste comme ailleurs, *reitende Post*. C'est précisément là qu'on l'a écrit. Il n'y a pas une seule main de mes scribes, pas même de mes valets qui griffonne si mal; et le caractère comme le manque d'ortographe décèle un facteur — Par dieu, mon ami, ne raisonnez plus quand vous aurez pris médecine.

Un article tout autrement sérieux, c'est la crainte que chacune de vos lettres voudroit bien me donner sur le mémoire, pour lequel j'ai pris des engagements sacrés, dont je ne puis pas me repentir, puisque c'est ma confiance en

vosre amitié et en vosre talent qui me les a fait contracter. Mon Ami, ne me parlez plus de temps; pourquoi m'annoncer que je n'aurai que vosre 1^{er} chapitre et le moins important, qu'en février? et le resté l'an 2440 etc. etc. Tout cela me fatigue la tête inutilement. Je vous ai dit que du temps, je ne vous en parlerois plus; que c'étoit bien le moins, que je dussé de confiance à l'attachement que vous m'avez juré, et à vosre bonté que j'ai éprouvée; qu'il me suffisoit que vous fussiez que cela étoit aussi pressé, que ce mot pressé peut se concilier avec un ouvrage bien conçu et bien fait; c'est à dire bien médité et nourri de recherches et de détails. Actuellement ne m'en dites pas davantage: au lieu de m'inquiéter même, calmez moi; parlez moi de vosre plan, quand il en sera temps, parcequ'une idée peut en éveiller une autre. Faites moi toutes les demandes que vous voudrez; faites faire les extraits dans lesquels vous

pouvez être suppléé, s'il en est de tels, par qui vous voudrez. En un mot n'épargnez rien de ce qui peut améliorer l'ouvrage et abréger le temps, et au reste ayez honte de ces mots: *Je suis comme un homme au bord d'un abîme et qui doit y sauter; je tourne toujours autour, sans pouvoir me résoudre à faire le saut.* Car ils ne sont dignes ni de votre courage ni de votre talent. Il faut toujours se résoudre à sauter, précisément pour ne pas tomber. Vous mocquez vous de moi, d'être effrayé de la complication des objets? N'avez vous donc pas dans la force de votre tête la lentille qui doit ramasser tous les rayons divergens? Et plus il y en aura, plus grande ne fera-t-elle pas la force du foyer? Point de pusillanimité, mon Ami, ou c'est fait de vous; votre talent ne fera plus que décroître. Que ne vous dites vous: *La tâche est immense.* — Eh bien elle ne seroit pas digne de moi, si elle ne l'étoit pas! — *La multitude des objets qui me*

passent devant les yeux m'empêchent de bien distinguer ceux qu'il faut que je saisisse. — Eh bien il me faut méditer davantage, et une fois que j'aurai le fil, fruit quelquefois tardif, mais assuré de la méditation, tout ce qui est embarras aujourd'hui deviendra richesse. — Tous les diables sont déchainés après moi. — Tant mieux d'abord; car on ne fait jamais rien de bon que quand on a le diable au corps. Ensuite il n'y a qu'un moyen, mais il est infaillible, pour exorciser le diable de l'importunité, qui n'est précisément bon à rien. C'est le caractère. Il ne faut pas se laisser balotter de complaisances; il ne faut pas tirer au vol, ni s'éparpiller, sous peine de ne valoir jamais ce qu'on vaut. Je piloterai donc même les déférences de l'amitié, sur une volonté morale et décidée. Or mal est ce qui nuit; bien est ce qui est utile. Les divers degrés d'utilité et de nuisance feront donc l'échelle de ma complaisance, et le tout sera lié de l'indestructible ci-

ment de ma parole. — Il me semble, mon bon Ami, que le resultat d'un pareil soliloque est fort en faveur de mon ouvrage; et quant à la célérité, il y a une damnable et infernale mauvaise foi à vous, Mr. Argan, de me dire: *Et puis vous me pressez tant.* Car je ne vous presse point du tout, si vous exceptez cette seule chose; *de commencer:* parceque vous n'aurez pas plutôt commencé, que j'aurai pour caution votre habitude, votre honneur, et l'intérêt du sujet qui vous prendra l'ame et l'esprit, que vous continuerez avec persévérance. Je me borne donc pour toute hâtivité à vous dire: *Commencez, mon Ami, commencez: et d'ailleurs finissez quand diable vous pourrez.* Cela est il trop importun? — Ah si vous saviez les raisons que j'ai de désirer! — Mais vous ne les ferez jamais que de vive voix. Qu'il vous suffise aujourd'hui de ma parole d'honneur, que vous même et les vôtres y êtes très vivemens intéressés.

Je m'informerai des affaires de Bordeaux, mon bon Ami, et je le talonnerai; je ne négligerai aucune de vos affaires, veuillez m'en croire, et par exemple (avec quelques mois à respirer; car quant à ceux-ci et jusqu'à l'été, je suis écrasé de dépenses de tout genre,) je vous fais bon personnellement au prix de cent pistoles de votre édition de la poudre. De manière ou d'autre certainement je la placerai, enfin je m'en porte pleige et caution. Pour le fait du Waldeck, la lettre de Bordeaux, qu'à propos j'ai toujours oublié de vous renvoyer et que j'inclus ici, fait peur. Je ne conçois pas comment les gravures soient un objet de 1200 écus. Enfin nous verrons ce que fera Heymann en France, et quant aux souscripteurs, il arrive ici au printemps prochain un assez grand nombre d'officiers françois, qui probablement seront autant d'amateurs.

Nous suivons toujours ici la même piste. Nous projettons beaucoup et n'exécutons

cutons guère. On n'est pas d'accord, ce me semble, sur le genre de services que peut rendre à l'Etat le comité de marchands convoqué des différentes provinces. Ces bonnes gens sont fort étonnés de se trouver mêlés dans les affaires d'Etat, car il y a aussi loin d'eux aux Mont - Audouin, aux Prémores, que des ministres Prussiens aux Sully et aux Colbert. Il me semble qu'il y a deux choses qu'on ne fait point assez ici: La première c'est qu'avant de démolir sa maison il faut savoir 1° où loger, pendant qu'elle sera découverte; 2° où poser les décombres; 3° où rebâtir: et c'est ensuite que quand la masse du sang est infecté, ce n'est pas tel ou tel ulcère, qu'il s'agit de fermer, c'est le sang qu'il faut épurer; autrement on exalte le virus, et gare la gangrène. On s'agite beaucoup pour les fabriques, sans savoir encore celles qu'il faut soutenir, celles qu'il faut laisser périr; sans penser encore, que cela fut-il déterminé, il faut encore,

G

avant de régler, pour point de départ bien se dire, qu'il ne faut pas les laisser dans les capitales, où la cherté de la main d'œuvre concourt avec tous les inconveniens locaux et nationaux à les rendre des extravagances désastreuses. Aussi les fabricans eux mêmes font-ils la contrebande, et vendent-ils des étoffes françoises pour des étoffes du pays. Comme ils n'ont pas de concurrens, ils y mettent le prix qu'ils veulent. Quant à la contrebande rien de plus aisé. Ils portent aux foires de Francfort une partie de leurs marchandises, la vendent ou ne la vendent pas, y achètent des étoffes de Lyon, les marquent comme celles de Berlin, et les font entrer sans autre cérémonie et sans le moindre risque. Car les commis des barrières, qui sont de vieux soldats, ou de vieux domestiques des domestiques de cour, ne peuvent pas distinguer, si c'est du satin ou du taffetas, à plus forte raison un tissu de Lyon ou de Berlin. Il n'y a dans cette

ville ni activité, ni émulation, ni goût, ni génie, ni argent pour soudoyer tout cela. Il faut encore un siècle, et je ne fais combien de révolutions aux Allemands, pour imiter ce luxe de décoration, qu'ils sont assez insensés pour envier.

Mais Bon Dieu! quel immense griffonage. — Il faut finir même sans ajouter au bilan de vos sottises du 24, celle de croire avoir besoin de me recommander: *d'éviter l'absurdité de ceux qui croient que le gouvernement Sultanin est le meilleur.* J'avois grand besoin de cet avis. Ce n'est pas la léthargie, mais c'est la médecine. Adieu mon bon ami. Je vous envoie les livres que vous me demandez. Ecrivez moi bientôt que vous avez *sauté* et aimez moi comme je vous aime.

Mon Ami, non seulement je n'aurai pas deux mots sur le prix, ce qui feroit infame; mais si vous me sacrifiez quelque autre ouvrage, pour me commencer et m'expédier plutôt, vous même déter-

minerez l'indemnité que je vous demande de fixer. J'oubliois de vous dire que je joins à tout ceci une nouvelle note de livres.

Lettre 18.

Berlin le 2 Decembre.

Je ne vous écrirai aujourd'hui qu'une lettre d'envoi, mon cher Major, parceque Mr. de Noldé partant demain pour une petite course de 4 à 500 lieues, que je voudrois bien pouvoir lui faire faire en ballon, je suis obligé à une foule d'instructions écrites, dépêches etc. etc. pour lesquelles je n'ai eu que trois jours. Vous voyez que je n'ai pas le temps de souffler dans mes doigts, et d'autant moins que la nécessité de me passer de collaborateur pendant une couple de mois multiplie mes écritures personnelles à un très haut degré, en les bigarrant de plus d'un travail mécanique bien fastidieux — mais sans 1°. 2° ni 3° vous

croirez aisément ces deux choses ; l'une que je ne perds pas mon temps ; l'autre que j'aimerois beaucoup mieux l'occupation de vous écrire , que toutes les autres qui me jugulent. Ma consolation, c'est que je ne suis pas inutile, et qu'il y a quelque mérite à servir ici, puisque j'y sacrifie même ma gloire, qu'à la vérité je n'y subordonnerai pas toujours ; et que vous, l'un des hommes que j'honore et estime le plus, et que par cela même j'aime le plus tendrement, (car j'avoue que mes affections sont toujours rechauffées par l'idée de la capacité de l'homme,) non seulement vous êtes et vous paroîtrez un de mes collaborateurs, mais vous me remplacerez très dignement (et je ne suis pas modeste en parlant ainsi) dans la partie d'une utilité plus générale et plus durable, que mes occupations partielles et le terrible tourbillon qui m'agite me forceroit de négliger. Or je ne me consolerois jamais de n'avoir sur un tel théâtre fondé que

les coulisses, et que les mois, que j'aurai consumés à de la politique de cour, et aux observations qu'elle nécessite, fussent perdus, absolument perdus, pour l'instruction de l'espèce humaine. A vous, mon ami, et à vous seul, j'aurai l'obligation, que je porterai à jamais dans mon cœur, de m'avoir absous à mes propres yeux du tort, d'avoir un peu fléchi dans mes principes philosophiques, à la vérité dans l'unique but de les porter plus haut, et d'ôter, autant qu'il est au pouvoir d'un simple mortel, la lampe de dessous le boisseau, et de me fournir de beaux tableaux, où vous me permettrez de placer quelques touches.

N'oubliez donc pas de me fournir une occasion sûre de vous faire passer des hiéroglyphes. J'ai une foule de choses à vous dire, plus importantes les unes que les autres, et qu'il est impossible de dire autrement.

Je n'ai point encore cette sacrée topographie de la Prusse de Goldbeck. Je

n'ai pas même pu me la procurer à Leipzig, où l'éditeur ayant fait banqueroute, son magasin est un cahos inextricable.
Vale et me Ama.

P. S. Dites moi, je vous en prie, que vous travaillez, afin de me mettre l'ame en paix, et souvenez vous qu'il faut que cet ouvrage fasse notre fortune et notre gloire. J'ai enfin la topographie de Goldbeck. Elle part.

Lettre 19.

Berlin 9 Decembre.

Je suis étouffé, mon très cher Ami, vraiment étouffé, tant les événemens et les occupations se succèdent avec rapidité; car enfin je ne suis qu'un homme et un pauvre homme. Je ne veux donc aujourd'hui que vous remercier, mais avec une tendresse infinie, de ce que vous m'arrachez de l'inquiétude qui me dévorait, relativement à un ouvrage de devoir, puisque je l'ai promis; d'impor-

tance, puisque j'ai juré d'y employer tout votre talent et le mien; d'une grande espérance, puisque — ici je dois m'arrêter. Appelez donc toutes vos forces, o mon Ami! et croyez que ce n'est pas un ingrat que vous obligez! Tirez sur moi les 24 Fréderics-d'or, car cela est plus simple que de chercher une lettre de change sur B * *; et une fois pour toutes, tirez quand vous aurez besoin ou envie. Quant à l'ouvrage votre prix est le mien, sous cette seule réserve, que s'il est ce que j'espère qu'il fera, je veux le droit de le payer plus cher; et l'argent que je compterai, ne fera, si tout ne me manque pas sous les pieds, que le moindre tribut que je consacrerai à un tel effet.

Tandis que j'y pense, que je vous note une idée, que vous examinerez à froid, et ne perdrez pas si elle est bonne. La revocation de l'édit de Nantes, qui nous a fait tant de mal, qui a donné à l'Allemagne et à la moitié du reste de l'Europe

tout ce qu'elle a d'industrie, qui paroît en un mot être un de ces moyens qu'employe la nature pour qu'un pays n'ait pas tout à lui tout seul, n'a-t-elle pas eu cette compensation, que par elle notre commerce s'est beaucoup étendu ? Les buveurs de vin, les mangeurs de sucre, les hommes vêtus de foye etc. etc. que nous avons proscrits, n'ont ils pas porté ces goûts dans les pays qui ont été leur azyle ? Et par exemple dans ces sauvages contrées-ci, où le jardinage et les commodités de la vie étoient tellement inconnus, que le grand Electeur et toute sa cour allèrent *in fiochi* voir le phénomène d'artichauds venus en pleine terre dans le jardin d'un réfugié, et que le ministre de France en Prusse écrivoit dans une dépêche lue au conseil du Roi, (lisez les mémoires de Villars) que Frédéric Guillaume I avoit donné des coups de bâton à son fils, (c'étoit seulement Frédéric II) parcequ'il l'avoit surpris, se servant, contre ses ordres, d'une four-

chette à deux fourchons; consommeroiton, comme on le fait aujourd'hui, onze millions de livres de sucre, si des enfans du luxe n'étoient pas venu en substituer l'usage à celui du miel de Pologne? n'est ce pas ainsi que les résultats des théoriciens sévères ne peuvent jamais se trouver tout à fait vrais, parceque la nature a des voies secrètes, qu'on ne peut découvrir que par l'expérience et l'observation?

Autre pensée qui me revient à propos d'un de ces détails. Un des grands bienfaits des réfugiés françois n'a-t-il pas été l'introduction du jardinage? Ce n'est ce me semble que depuis la plus générale culture des légumes, qui en a mis le prix à la portée des facultés du peuple, que l'on ne revoit plus ces pestes, ces maladies contagieuses, qui emportoient par masse une grande partie de l'espèce humaine.

J'ai annoncé, mon Ami, que la partie militaire étoit du *premier homme* que je

connusse en ce genre. Songez bien aussi qu'il faut y marquer ce qu'il convient et ce qu'il ne convient pas à une monarchie commerçante et agricole de prendre de cette discipline tant vantée.

Votre plan général est très bon. Je ne veux point vous prescrire tel ou tel morceau d'avance. C'est à vous à marcher; ne faut-il pas que les idées s'enchainent?

Annotation singulière! la législation est la seule chose sur laquelle Frédéric soit revenu.

Citez les autorités. Outre que cela est plus authentique, il ne faut se permettre que ce charlatanisme innocent, pour indiquer l'immensité de l'ouvrage.

Je vous expédie par le chariot de poste de ce jour la plupart des livres que vous me demandez. Quant au magasin de Westphalie, ce n'est pas un triage que je vous fais passer, c'est tout ce qu'on en a trouvé en compulsant des titres chez des bouquinistes. Consultez le reste.

Idem des *Beyträge zur Beschreibung von Schlesiens*; Mais l'ouvrage que je vous ai envoyé sur la Silésie ne dit-il pas tout ?

Idem des *wöchentliche Nachrichten* et du magasin de Busching. Il vous faut faire examiner ou examiner vous-même toute la collection.

Mille graces de votre Moldavie et de votre guerre des Turcs. Achetez tout ce que vous trouvez de bon dans ce genre.

Je vous envoie malgré votre annotation encore un livre sur la Saxe, lequel est très estimé. C'est une histoire abrégée des contributions, particulièrement sur la consommation et sur le commerce en Saxe. Ce n'est pas pour que vous les consultiez tout de suite, c'est pour que je ne les oublie pas moi. Mettez les à part, et quand l'ouvrage de Canzler paroitra, ayez le aussi, en revoyant le mémoire vous ferez les corrections et additions nécessaires.

Adieu, mon Ami, à la vie et à la mort.

Lettre 20.

Berlin 12 Décembre.

Ci joint la liste de ce que je vous envoyai par le dernier courier et de ce que je vous fais passer par celui ci mon bon Ami. Samedi vous aurez les détails que vous demandez; mais j'espère que quand vous avez lacune pour un article, vous ne vous arrêtez pas pour cela. Il est tant de matériaux à extraire! D'ailleurs il est un objet que vous savez sans livres. Qu'a-t-il fait dans l'art militaire? Comment l'a-t-il trouvé? Comment l'a-t-il laissé? Quel étoit son système de campagne? quel de tactique? quel offensif? quel défensif? Quelle est la position politico-militaire de son Etat? Que fera-t-il si l'on attaque la Silésie? Que fera-t-on si l'on est obligé d'attaquer, pour faire diversion à la Bavière? Comment défendre ses longs flancs? Quelles frontières conviendront à cette immense lisière? Qu'y a-t-il d'applicable dans la discipline Prussienne; qu'y

a - t - il de corrigeable ? etc. etc. Si cet article, qui lui seul est un ouvrage, n'est pas bien fait par l'Auteur *de l'influence de la poudre, de la guerre de trente ans, et de l'article militaire du mémoire de la Saxe*, je renonce à me connoître en hommes. Bon jour, mon Ami, je vous écrirai plus longuement Samedi.

Je ne partirai pas avant le mois de Mars et je passerai certainement par B * *.

Lettre 21.

Sans date.

Je vous envoie aujourd'hui, mon Ami, les notes que Vous demandez, et que j'ai très resserrées, supposant qu'il ne vous faut que des jalons et que vous avez d'ailleurs les remplissages. Je désire qu'ils soient exacts; mais je désire surtout qu'ils vous servent de cadre au moins à une règle de fausse position, dont le résultat soit la destruction de la théorie des accises

et péages, impositions indirectes etc. etc. et l'indication des remplacements que dans notre Utopie nous eussions proposés, si le hazard nous eut appelé aux conseils des Rois. Ce n'est pas que je ne sache fort bien qu'il faut semer pour recueillir; mais je fais aussi que les financiers exagèrent beaucoup les déficit. En tout, je veux la connoissance la plus exacte possible de la Prusse, mais je veux aussi qu'à l'exemple de Tacite, la critique de Rome se trouve dans les mœurs des Germains.

C'est en 1764 que MM. de Launay, Candie, Bruère, Pernetti, Delâtre arrivèrent à Berlin pour être les directeurs des finances de S. M. P. Les quatre premiers entrèrent en exercice en 1765 avec 15,000 écus de traitement, et à peu près 10,000 écus de fraix de bureau ou de remises. L'objet de leur travail fut les accises, les péages, le tabac. Ils demandèrent le sel, les cartes et les postes, et furent refusés. Deux François, nommés Bernard et Morel, eurent les

postes. Le premier vola la caisse et l'autre fut renvoyé. Depuis les postes ont été régies pour le compte du Roi.

Dans le cours de 1766 une compagnie s'offrit de payer au Roi, onze cent mille écus pour la ferme du tabac. Le projet étoit d'un Italien, nommé Calzabigi; il fut combiné par le Baron de Knyphausen et agréé; sur quoi on peut noter que le tabac grossier fut imposé avec excès. Le tabac fut distrait du département des directeurs françois. Querelle entre Candie et Delâtre. Duel dans un jardin public, appelé le Parc. Candie est tué. Delâtre lui succède.

Le peuple, la ville, la cour murmurent contre la régie françoise. Les appointemens inouis en Allemagne, la manie qu'ont les François de s'entre détruire dans l'Etranger, le désir de payer moins de fraix de régie, des extorsions et fripponneries de détail concoururent à faire renvoyer Delâtre, Perneti et Bruère.

Bruère. De Launay reste seul et devient une espèce de contrôleur général.

Cependant les actionnaires de la nouvelle ferme du tabac ne purent satisfaire à leurs engagements. Il fallut dissoudre cette compagnie. Le Roi prend la ferme du tabac pour lui-même, en donnant dix pour cent aux porteurs d'actions. Launay propose un autre arrangement, il est rejeté. En 1781 une société de Juifs offre de donner 160 mille écus pour la ferme du café brûlé. On leur demande un mémoire; ils le donnent: des difficultés surviennent; ils se lassent et tournent leurs vues vers d'autres spéculations. Quelques mois après ils entendent dire, que le Roi a exécuté pour son compte, ce qu'ils avoient projeté pour le leur. Ils accourent et sollicitent une indemnité. On leur répond, que personne ne fait ce qu'ils veulent dire. Dans cette affaire Launay joue le double rôle de négociant et de financier. Il re-

mettoit au Roi cent mille écus par an de ce qu'ils appelloient les *surplus*.

C'est au milieu de ce cahotement éternel de fripponneries et de déraison, de collusion entre le maître et les financiers et de guerre des financiers contre eux mêmes et le maître, qu'il faut chercher un fil, mon cher Ami, et rien n'est plus difficile à trouver; mais à mesure que vous voudrez l'éclaircissement d'un point je tâcherai de vous l'avoir. Vous trouverez d'ailleurs plusieurs faits importants dans mes lettres précédentes. On m'assure que les postes rendent, toute dépense faite, une somme énorme. Avant de l'énoncer, je veux la vérifier. Le Tabac rapportoit 1,200,000 écus: le café au moins 280,000: Les accises et les péages 6,200,000. A ce propos, on a ôté un impôt sur la bière, qui rendoit 550,000 écus. Il sera supplée, dit-on, par une augmentation sur les vins; mais les vins sont déjà trop chargés, et ne sauroient porter un tel surcroît. Les fraix

de cette partie de la régie montoient à vingt et un mille écus. 69 employés sont congédiés, et gardent leurs appointemens, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés.

Le Roi maintient sa capitation. Elle sera fixée, dit-on, selon le tarif suivant. Un Lieut. Général, ou un ministre ou veuve d'iceux, douze écus. Un Général Major ou conseiller privé dix écus. Un chambellan ou colonel huit. Un gentilhomme six. Un payfan possessionné dans les bons cantons trois. Un demi payfan (le payfan possessionné à trente arpens l'autre à dix) un écu douze gros. Dans les mauvais pays, le payfan deux écus. Le demi payfan, un. Le caffè ne payera désormais qu'un gros la livre et le tabac autant.

On assure que les marchands députés de la ville de Königsberg, ont écrit que si le sel demeuroit entre les mains de la société maritime, il étoit inutile qu'ils vinssent; car ils ne pourroient que porter

des doléances, sans savoir que proposer. On dit en conséquence, que la société maritime perdra le monopole du sel. Mais cette nouvelle est au moins très prématurée. C'est un article bien important que celui des sels; et Struensee, qui a employé tout son talent à se l'assurer, y a si parfaitement réussi, qu'il débite jusqu'à cinq milliers de lafts de sel (28 muids font 9 lafts.) L'Empereur avoit affermé à une compagnie les salines de Wilicza et mis dans le contrat un dédit de cent mille ducats. La compagnie les sacrifia, pour résilier le bail. Alors l'Empereur a voulu donner liberté entière à ce commerce. Mais la société maritime ayant sur ses sujets l'avantage, qu'ont des magaziniers sur des regrattiers, ce commerce s'est trouvé réduit à rien. Il a voulu ensuite faire régir pour son compte; et comme toute régie impériale est ruineuse, il n'a retiré que 80 mille écus d'un objet qui en rendoit 300 mille au Roi de Pologne. Des Juifs se

sont présentés enfin pour prendre les salines à ferme. On leur en a passé le bail. Struensée fait vendre pour cinquante mille écus de sel sans profit, même à perte, et voilà que pour la seconde fois la compagnie fermière de l'Empereur est menacée de faire banqueroute. Quand un édifice, dont le faite est si haut et la base aussi étroite, se trouve élevé, il faut avant que d'en démolir une partie, bien prendre garde aux étais que l'on s'est ménagés. Il seroit plus sûr de jeter le tout: mais où loger en attendant? où mettre les décombres? où les matériaux pour le nouveau bâtiment? etc. etc.

J'oubliois de vous dire, à propos de la société maritime, un fait qui vous montrera bien la nécessité de saisir l'ensemble avant de toucher à rien. Les négocians ont demandé que le commerce des lettres de change fut interdit à la banque, et cette défense seroit sage en théorie, mais accompagnée des plus grands inconvéniens dans la pratique

locale. La banque, où le Roi faifant l'interêt de $2\frac{1}{2}$ pour $\frac{3}{8}$ des 17 millions d'écus ou environ, qui s'y trouvent en capitaux, et de l'argent qu'on y apporte dans un pays, où les capitalistes n'ont nul emploi de leurs fonds; la banque n'a de moyens de payer ces $2\frac{1}{2}$ p. $\frac{3}{8}$, fans être onéreuse au Roi, que par le commerce des lettres de change; et désormais elle le pourra d'autant moins, que la focieté maritime, fondée comme vous favez fur cette bafe infenfée, qu'elle doit donner de 1,200,000 écus de capital au moins 10 p. $\frac{3}{8}$ de bénéfice à fes actionnaires, du moment où on lui coupera quelques uns de fes privilèges exclusifs les plus rapportans, celui du bois par exemple, ne pourra plus procurer à la banque, qui reçoit d'elle le 5 p. $\frac{3}{8}$ de tout l'argent que cette compagnie y prend, les fources de profit qu'elle lui a ouvertes jusqu' ici.

Au refte le Roi a déclaré, dit-on, qu'il rendroit tout le commerce parfai-

tement libre, si on trouvoit une manière de ne lui faire perdre aucun revenu. Ne voilà-t-il pas un plaisant bienfait? Je crois entendre dire à un homme couvert d'ulcères: je consens à recouvrer la santé, pourvu que vous ne m'appliquiez aucun remède, et que vous ne m'astreigniez à aucun régime.

C'est une munificence à peu près pareille, que celle, qui rendra la liberté aux marchandises de France en leur faisant payer de très gros droits, dont le produit sera appliqué à l'encouragement des manufactures que l'on croira susceptibles de rivaliser avec les étrangers. Je ne fais si l'on a persuadé au Roi qu'il accorderoit par là un grand bienfait au commerce; mais je fais que d'un bout de l'Europe à l'autre la contrebande est devenue un simple commerce d'assurance, à plus ou moins modique prix, selon les circonstances locales, et qu'ainsi un gros droit équivaut à une prohibition.

A propos de manufactures, je vous aurai encore aujourd'hui, mais sûrement au plus tard le courier prochain, quelques notes sur les manufactures.

Le Roi a ordonné un dénombrement de ses sujets, non seulement pour connoître leur nombre, mais leur âge et leur sexe. C'est probablement sur ce dénombrement que porteront les changemens projetés dans le militaire. Mais on fait combien dans tous les pays du monde les dénombremens sont fautifs. Une operation tout autrement délicate, et qui suppose un plan général et une grande fermeté, c'est celle d'imposer les terres nobles. On commence à en laisser transpirer le projet, et les conseillers provinciaux ont reçu ordre de donner des éclaircissemens, qui paroissent tendre à ce but. Je croirai à cette vigueur quand je la verrai.

Ci joint, mon Ami, un précis sur les manufactures qui contient des raisonnemens défectueux, mais des faits précieux

et surtout fort exacts. J'étrangle, ainsi je finis. *Vale et me ama.*

Je vous envoie un mémoire sur les manufactures de Lyon, par le Directeur de celles d'ici, où vous trouverez quelques détails techniques qui vous feront peut-être utiles. — Plus le livre de Jacobson sur les fabriques, qu'il faut lire le flambeau de la critique à la main, et par exemple vous ne croirez pas que les manufactures de drap viennent de Marseille par Aix la Chapelle. — Plus les deux premières années des gazettes du commerce, car il me semble qu'elles contiennent des faits précieux. Accusez moi la réception de cette lettre (Chose que vous ne faites jamais, et vous avez tort.) à cause de la feuille incluse.

Lettre 22.

Sans date.

J'ai reçu tout à la fois, Mon cher Major, vos lettres du 2 et 5, ce qui a été pour moi l'objet d'une très vive inquiétude, parceque j'ai compris, que je devois avoir votre paquet, que je n'avois pas. J'ai fait sur le champ des perquisitions, et je l'ai retrouvé enfin ce précieux paquet; mais ceci prouve, où que ce n'est pas le chariot de poste qui devoit me l'apporter, qui en a été chargé, ou qu'on me l'a gardé ici. Enfin je l'ai. Je n'en ai pu lire qu'à peu près la moitié, parceque je soupois avec le Roi, et que cela nous a poussé très avant dans la nuit. Ce que j'ai lu est fait, comme tout ce que vous faites, sain de principes, riche de choses, plein d'exactitude, et même assez bon de stile. J'y ai remarqué une omission, Vous dites. *Cette guerre et cette conquête de la Silésie furent justes autant que des guerres et des conquêtes peuvent l'être. Toute cette guerre finie d'abord*

en 1742, recommencée ensuite en 1744 et terminée en 1745 ne fut qu'une suite de victoires. Il est impossible de n'être pas frappé de cette reflexion: Si le Roi de Prusse dut prendre les armes en 44, il n'avoit pas du les quitter; il ne l'auroit pas du, que la voix de Bohême ne fut annexée à l'Electorat de Bavière et ne délivrât l'Allemagne de l'héredité de la puissance impériale. Il n'y a ce me semble là point de suite, point de grand aperçu. Cela tient, sans doute, un peu à ce que le Roi de Prusse sentit que les circonstances ne permettoient plus guères les conquérans, et qu'en devant s'arrêter, il aima mieux s'arrêter tout de suite. Cela tient aussi à ce que ce grand homme fut au fond le moins féroce des Rois, et je ne fais pas si vous aurez remarqué quelque part ce grand trait de son caractère. (aussi bien que cet autre; qu'il eut aussi peu de suite dans la tête, qu'il en eut beaucoup dans la volonté. Il étoit prime sautier, comme

dit Montagne; ce qu'il n'entendoit pas dans un quart d'heure il ne l'auroit entendu de sa vie, et ce qu'il faisoit très bien lui devenoit nebuleux, puis galimatias, s'il y réfléchissoit quelque heures de suite.) Toujours est il, que tort ou raison, ce point de politique mérite d'être examiné, ainsi que cette folle et même insensée alliance avec l'Angleterre, tandis que la mèche une fois éventée, nous envoyons le Duc de Nivernois tout exprès avec carte blanche, pour en finir, de sorte qu'il n'a tenu qu'à lui de ne pas faire cette guerre de sept ans, dont il s'est si cruellement repenti dès la seconde campagne, et où il n'étoit pas donné à la sagesse humaine de deviner s'il ne seroit pas anéanti; à ce paragraphe. *Après avoir vu ce qu'a été le Roi de Prusse comme général, jettons un coup d'œil sur sa politique.* Cet article est très court et très sec. Ne sentez vous pas mon Ami, qu'il ne devoit pas l'être? La grande question politique que je vous indique, celle du

partage de la Pologne, de la très mauvaise démarcation, quoique vous en disiez, qu'il en fit; de la grande faute d'avoir laissé franchir à l'Empereur les monts Krapaks, du pour ou du contre au moins de cette nouvelle situation relative; le pour et le contre aussi de la confédération germanique, qui a bien au moins autant de celui-ci que de celui-là: (Ou tout cela devoit entrer, là, où vous dites:) *après avoir vu ce que le Roi de Prusse — jettons un coup d'œil sur sa politique; ou si vous le réservez ailleurs, il falloit en indiquer les resultats ici. Réfléchissez à ce morceau mon Ami, et vous verrez qu'il prête, et vous le ferez avec plaisir.*

En tout mon Ami, il est certain que ce grand ouvrage embrasse une infinité d'objets; et c'est là ce qui le rend à la fois difficile et beau. Peut-être avez vous raison sur les détails de Fischer, quoique je ne prétendisse vous y faire consacrer que cinq à six pages. Mais qu'il

n'en soit pas de même du jugement de Frédéric II; c'est probablement ce que vous appelez son influence sur les mœurs et les principes des princes etc. etc. qui en effet fera mieux dans le résumé de tout l'ouvrage: Mais pour le jugement de sa politique, il doit être où je vous dis.

Je vous enverrai une note sur la société maritime, si je puis, mais sûrement bien incomplète; cet édifice vermoulu étant couvert d'un voile impénétrable. Mais ce que vous aurez probablement, c'est une liasse à laquelle vous ne vous attendez guère sûrement; que je vous enverrai par estafette vu l'importance et le secret de la chose, et qui vous donnera sur la comptabilité, la recette, la dépense, la marche de la régie, les entraves du commerce, des détails que n'aura nul autre homme en Europe, si vous exceptez deux ministres du Roi de Prusse tout au plus. Mon cœur et mon esprit tressaillent de joye en pensant au parti

que vous en tirerez. Adieu, mon bon Ami, j'ai une trop grande complication d'affaires et des incidens trop bizarres et trop importuns, pour espérer de vous revoir avant la fin de Mars, à moins d'une commission subite, qui peut à la vérité arriver tous les jours. Ne perdez plus un moment, mon cher Ami, et aimez moi comme je vous aime. Rien de nouveau ici: même vacillation; même torpeur. Capitation retirée. Il faut observer sur la déclaration, que vous aurez trouvée dans les gazettes, que la banque ne donnera plus que le 2 p. 8: que c'est seulement aux particuliers qui y portent volontairement leur argent. Pour les cours de justice, qui sont obligées d'y porter celui qu'elles ont en dépôt, à moins qu'elles n'en veuillent faire un intérêt plus fort, il reste à 2½ et pour les orphelins à 3. En tout vous aurez compris, mon très cher, que cette banque n'est pas une banque, mais un dépôt d'argent, portant intérêt. Je vous ai dit dans une

de mes lettres de bonnes choses à cet égard relativement à la société maritime, et à ses rapports avec la banque.

La société maritime est confirmée, et Struensee s'y est pris d'une plaisante manière. *MM.*, a-t-il dit aux marchands de Königsberg, *il est juste que vous achetiez nos magasins. — Oui. — Bon; voilà 1,200,000 écus. Vous payerez pour moi, 120,000 écus aux actionnaires annuellement — Oui. — Bon; et le 5 p. $\frac{8}{10}$ aux nouvelles actions. — Oui. — Mais MM. où est votre caution, ou du moins, où sont vos moyens? — — Nous ferons une compagnie. — Ah MM. Compagnie pour compagnie, pourquoi le Roi ne préférerait-il pas celle qui existe?*

Je vous adresse la réponse ministérielle de Struensee; je verrai à vous procurer mieux. Cela du moins détruit toujours une erreur. Je vous envoie Bock et la dissertation dont je vous ai parlé.

Lettre 23.

Berlin 19 Decembre.

Je reçois votre lettre du 14 mon très cher Major, et suis de plus en plus rassuré parceque vous me promettez d'assiduités et de soins pour un ouvrage qui m'occupe fortement la tête et l'ame, et pour lequel je ne pouvois jamais appeller que l'homme qui auroit le plus conquis mon estime et ma confiance. Je n'ai point reçu votre lettre de change; vous ne doutez sûrement pas, que tout honneur n'y soit fait.

Je ne puis pas, mon Ami, vous faire autant et d'aussi bonnes questions que vous même à mesure que vous travaillez; car il faut beaucoup savoir pour bien interroger. Notez donc chaque fois qu'il s'élève un doute ou une curiosité dans votre esprit, et fouillez dans les livres parallèlement à ce que vous fouillez dans votre tête. Quant aux détails sur la géographie statistique, je ne veux ni vous étouffer, ni vous borner. La statistique est

une science, ou plutôt un art, car ce n'est qu'un instrument, tout nouveau pour nous. De nous est venue l'économie politique, de vous l'exploitation d'un de ses filons, appelé Statistique; et vous étiez en effet le pays de l'Europe où cette exploration devoit naître, parce qu'on ne pouvoit établir cet atelier que dans un archipel d'états indépendans les uns des autres. Tout en ce genre est curieux pour nous, ne fut ce que comme modèle. Je n'ai donc qu'une règle générale à vous donner, mon Ami; tout ce qui vous paroitra instructif, vous donnera une idée, vous paroitra une pierre d'attente, doit être noté.

Quant à la recette et à la dépense, les données les plus approximées, sont assurément celles que vous trouverez dans mes lettres. Je fais d'ailleurs que la régie ne stipuloit que du Roi à Launay et *vice versa*. Si je puis avoir son compte rendu, de ce dernier, nous aurons des données, dont il faut se méfier un peu,

mais qui feront un porte-lumière; si non il nous faudra nous résigner.

Quant à la législation, je serois bien fâché que vous vous appesantissiez; mais j'ai entendu parler du nouveau projet de code comme d'un ouvrage qui ouvroit la lice à plusieurs observations philosophiques. Lisez le donc avec attention. Quant au premier code vous le connoissez sans doute. Le plus curieux de tout cela est peut-être, que c'est la seule chose sur laquelle Frédéric II ait jamais varié. Du reste il est clair que la législation Prussienne n'est encore qu'un cahos.

Votre complément de ma réflexion sur le goût des productions françoises est un de nos axiomes d'économie politique: L'intérêt de chaque nation est que ses voisins soient plus riches et plus heureux. C'est là le magnetisme philosophique qui rend cette théorie vraiment respectable. Mais creusez un peu par occasion, ce qu'il y a de réel et de substan-

tiel dans ce très singulier tribut que nos modes imposent à toute l'Europe.

J'écris encore aujourd'hui pour votre poudre à canon et votre guerre de trente ans. Reposez vous sur moi; pourvu que j'aye du temps, j'en fais mon affaire.

Certainement je passerai par chez vous pour retourner en France: comment cela se demande-t-il?

J'ai reçu votre lettre de change, elle est payée.

Vous pouvez citer à la tête ou à la queue comme vous le désirez; car vous imaginez bien que ce n'est pas contre vous que je veux prendre une précaution. C'est un pauvre petit charlatanisme, d'une part pour ceux à qui le mémoire est destiné; de l'autre parceque c'est toujours une notice bien détaillée des sources pour la connoissance du pays. Je vous prierai d'en faire autant pour le mémoire sur la Saxe.

Vos cahiers de manœuvres bien corrects, bien dessinés, bien revus feront

l'appendix de l'ouvrage auquel vous êtes maintenant.

J'ajoute à cette lettre une note des étoffes vendues aux foires de Francfort sur l'Oder cette année. C'est la suite ou l'accompagnement naturel du mémoire que je vous envoyai l'autre jour.

Foire de St. Martin Novembre 1786

Vendu dans le pays

Etoffes diverses de soie	44,985	} 73,944
Gazes —	28,959	

Dans l'étranger

Etoffes diverses	9,719	} 19,765
Gazes —	10,046	

Total aunes de Berlin — 93,709

NB. La foire en hiver est plus mauvaise qu'en été. Le total de la vente en été se monte à plus de cent vingt milles aunes de Berlin, avec les mêmes proportions ci-dessus.

Certainement mon ami je ne suis pas inquiet de la partie militaire; mais ne négligez pas la politique militaire. Je

n'entends pas seulement l'influence extérieure et la défense intérieure. J'entends l'influence à l'intérieur. Par exemple cette différence caractéristique d'avec presque tous les militaires de l'Europe, que celui-ci ayant été pendant soixante et dix ans presque entièrement étranger à la cour, ne s'est point élimé, et par cela même peut devenir bien redoutable même à l'autorité. — Ensuite que le double lien de la discipline et de la féodalité a, de l'officier au soldat, une terrible action et réaction etc. etc. Un simple trait vous décèle ma pensée, et en éveille d'autres dans une tête aussi creusante que la vôtre.

Bon jour, mon Ami, je vous aime avec une extrême tendresse.

Lettre 24.

Berlin 23 Decembre.

Je commencerai, mon Ami, par vous demander quelques éclaircissmens de détail, sur le mémoire de la Saxe.

D'abord dans le précis historique vous dites: „Les troubles qui suivirent
 „cette grande révolution en occasionnè-
 „rent une très importante dans la mai-
 „son de Saxe. Pour la bien saisir il faut
 „savoir que Frédéric le pacifique, fils de
 „Frédéric le belliqueux, qui succéda à
 „son père en 1428 dans la dignité électo-
 „rale, eut une contestation avec un gen-
 „tilhomme de ses vassaux, Conrad de
 „Kaufungen.“ (Suit la contestation, l'en-
 lèvement projeté des deux fils, échoué,
 le manifeste etc.) L'anecdote est curieuse,
 mais je ne fais pas du tout quelle liaison
 il y a entre elle et l'alinéa suivant. „Ces
 „deux princes dont l'ainé se nommoit
 „Ernest et le second Albert, se divisèrent
 „les possessions étendues de leur père, et
 „formèrent les deux grandes lignes de la

„maison de Saxe, nommées de là les
„lignes Ernestine et Albertine.“ Si ce
n'est que défaut de stile, c'est une tache,
qu'il est aisé de faire disparoitre: mais
ces mots, *pour la bien saisir*, m'ayant fait
suspçonner, qu'il y a une liaison que vous
avez omise, je vous la demande.

La seconde remarque est, article se-
cond. Il y a là une phrase mutilée.
„Tous les Etats de ce Souverain, excepté
„quelques petits districts, sont bordés
„dans toute leur longueur depuis ouest
„par le nord au nord-est, par les états
„du Roi de Prusse“ etc. etc. Voulez
vous bien rétablir la phrase?

Troisième annotation — „La pré-
„mière“ (les rivières de la Mulde et de
la Saale) „se forme de deux petites ri-
„vières du même nom, dont l'une s'ap-
„pelle la Mulde de Freyberg, et l'autre
„la Mulde blanche ou la Mulde de
„Zwickau, attendu qu'elle sort du
„cercle du Voigtland.“ Cet *attendu* là
ne peut être ni senti, ni deviné par un

françois ; car il ne paroît pas la plus légère trace d'étymologie.

Un avertissement général, c'est que vos chiffres sont un peu équivoques par la manière dont vous faites le 8 et le 2.

Je vous envoie, mon très bon Ami, les trois cahiers que j'ai postérieurement reçus du cadastre de Saxe, d'abord pour que vous les réunissiez tous ensemble, ensuite pour que vous me disiez si cela avance, quelles parties j'ai et quelles parties me manquent ; et voici pourquoi cela m'importe. Il est très constaté que l'homme à qui je paye très cher ce travail, est un frippon du premier ordre. Imaginez que Schmettau a vérifié, que les cartes qu'il me fait payer si cher comme la copie de la carte de l'Electeur n'est qu'une copie peu soignée de l'Atlas de Petri. J'ai fait usage de cette découverte, non pas pour faire du mal à cet homme ; car à quoi cela seroit-il bon ? mais pour l'effrayer et le presser d'achever le cadastre lequel a été vérifié par

un expert en ce genre, pour une pièce très curieuse. Mais vous sentez que je dois surveiller de près ce joli Seigneur.

Une chose à laquelle vous penserez dans vos lucubrations sur la position politico-militaire, soit pour l'offensive, soit pour la défensive de ce pays (car vous sentez bien qu'il faut le considérer comme ami et comme ennemi;) c'est que les Marches par exemple, qui sont toutes ouvertes, sont aussi tous marais, ce qui ne laisse pas que d'être une assez forte défense. — En vérité je suis quelquefois effrayé pour vous, en pensant à la seule quantité de combinaisons qu'exige de vous l'article militaire congru sous toutes ses faces politiques et hostiles! Heureusement que c'est le morceau qui vous attrayera le plus, et que vous aimez assez votre métier pour être bien aise d'avoir eu à faire cet ouvrage une fois en votre vie.

Il est possible que je reste ici jusqu'à la fin d'avril: quelques circonstances me

le font présumer. Mais quelque chose qu'il arrive à cet égard, j'irai passer quelques jours avec vous, et ouvrir à votre imagination une carrière dont vous ne vous doutez pas. Si vous avez fini ce que je désire vivement pour mille et une raisons, je vous laisserai de l'ouvrage plus aisé, plus agréable et non moins utile, mais surtout des manières de me parler cœur et ame, de manière à déjouer tous les thaumaturges de la politique. Bon jour, mon cher Ami, donnez moi toujours de bonnes nouvelles de votre ouvrage. *Vale et me ama.*

Lettre 25.

Berlin 30 Decembre,

J'ai oublié de vous prévenir dans ma dernière lettre, où d'ailleurs vous aurez trouvé quelques idées, mon cher Ami, que dans ce recueil de Mylius, que vous avez eu la patience de parcourir et de noter, tout ce qui est signé Frédéric

est réellement du Roi. Le reste appartient aux ministres, aux directoires etc. etc. Tout cela se donnoit le plus tard qu'il étoit possible au maître, attendu que celui ci ne manquoit jamais d'expédiens, lesquels n'étoient pas les plus couleurs de rose du monde. La plupart des monopoles par exemple ont du leur naissance à des recours un peu indirects, à des tâtonnemens pufillanimes, à des essais astutieux. Après la guerre on trouvoit le bois trop cher et les approvisionnemens incertains. Compagnie exclusive et un surplus pour le Roi. Les Hambourgeois font des difficultés pour le payement des sucres en telle ou telle monnoye. Monopole du sucre pour les Splitgerber; un surplus pour le Roi. Il a été ainsi sur le point de donner le monopole du pain, les boulangers ayant fait quelques grimaces afin d'obtenir une taxe un peu plus haute.

Je trouve dans votre mémoire sur la Saxe: „Dresde est le séjour de la cour, le

„siège des grands tribunaux, le centre
„de toutes les affaires. Ces circonstan-
„ces ne peuvent manquer d'y maintenir
„la population telle à peu près que nous
„venons de l'énoncer. Elle n'excède pas
„les bornes d'une bonne proportion puis-
„que cette capitale ne contient que $\frac{1}{40}$ de
„la population de tout le pays; tandis
„que tant de capitales de grands et de
„petits états renferment $\frac{1}{20}$, $\frac{1}{12}$ et même
„ $\frac{1}{10}$ de la totalité des habitans.“ Un
homme aussi réfléchi que vous, n'a pas
dit cela sans un principe, ou point de
départ, une théorie quelconque, et c'est
le cas de la développer, car elle est neuve.
On n'a point encore fixé d'après un rai-
sonnement sain les bornes qui peuvent
rendre supportables ces obstructions du
corps politique, appelées capitales.
Süssmilch auroit il dit quelque chose sur
cela? Ou y auriez vous particulièrement
réfléchi? Quoiqu'il en soit, creusez un
peu ce sujet dans votre nouvel ouvrage,
en recherchant si Berlin est ou n'est pas

trop grand, bien ou mal situé, proportionné ou disproportionné à la population générale. Tracez une théorie sur cet important sujet, auquel je n'ai point encore assez pensé.

Vous vous souviendrez aussi, mon Ami, qu'après avoir et très bien fait le procès aux universités dans votre mémoire sur la Saxe, il faut le faire aux académies dans celui-ci. C'est un objet à examiner dans ce sujet, puisque Frédéric II y a mis de l'importance; puisque la présidence de l'Académie a été longtemps chez lui une espèce de ministère, qu'il a fini par prendre pour lui; puisqu'enfin et surtout l'exclusion qu'il a donnée aux nationaux leur a plus profité peut-être, que tous les honneurs littéraires du monde: La liberté de la presse ne pouvoit se sauver qu'à l'abri de l'indifférence dédaigneuse vouée aux écrits et aux écrivains indigènes.

Il y a, mon Ami, un grand point de philosophie politique à établir dans votre

ouvrage, quelle que puisse être sa place. C'est que quelque indigné que soit le philosophe en Allemagne, dans ce pays de servitude et de vanité, où quelques hommes font tout, et les autres des bêtes de somme et des dogues élevés aux combats; où la féodalité depourvue de son antique dignité n'a presque plus que des ridicules ou des vices; où de grands propriétaires si bien placés pour être puissans, heureux et bien faisans, préfèrent à l'honneur touchant d'être chez eux des souverains pasteurs, les tristes voluptés de notre grande Babylone, où ils ne font que des bourgeois méprisables et méprisés. Digne objet de tant d'exactions oppressives et de prodigalités insensées! Où plus qu'ailleurs les traces de l'antique barbarie celtique et germane sont subsistantes et révérées, et la nature lutte contre l'homme et l'homme contre la nature: Quelque indigné, dis-je, que soit le philosophe, de voir tant de richesses naturelles et une si belle

race d'hommes prostituées au despotisme d'une aristocratie généralement méprisable sous tous les rapports, il est presque obligé de former des vœux pour la stabilité de ce système si compliqué, si incohérent, si contradictoire, si souvent inintelligible et absurde; parcequ'en résultat la nature des choses est la plus puissante, et que la nature des choses veut que cette foule de petits domaines soient moins négligés, moins arbitrairement pressurés, que s'ils devenoient les portions d'un grand empire soumis au despotisme d'un seul et livré à la tyrannie oligarchique d'un petit nombre de Visirs, dont les vues passagères et l'avidité circonscrite dans un court espace de temps, s'exerceroient plus inégalement, plus oppressivement, plus impitoyablement sur les malheureuses victimes, qui n'auroient avec eux presque aucun intérêt commun. En un mot, mon Ami, traitez bien cette grande question, que

que l'Allemagne ne doit être ni à un ni à deux.

Je vous envoie aujourd'hui la principale partie d'un ouvrage que je fais paroître, parceque cela est nécessaire à nos finances, et auquel je ne mets pas mon nom, parceque les circonstances m'ont trop pressé pour avoir le temps d'y faire un cadre agréable. Je mets cependant à la tête une violente philippique contre l'agiotage, qui aura mon nom et mon cachet. Je vous l'envoie, parceque cela vous fera plaisir, comme tribut d'amitié (et à ce propos vous croyez bien que je vous destine un exemplaire mieux en ordre) et parceque vous y trouverez quelques idées saines, sur la théorie très peu connue du change, et sur les monopoles, qui pourront vous être utiles.

Je vous envoie aussi une copie de notes faites par un homme très habile, et qui a long temps occupé le ministère sur des notes de moi. J'ai retrouvé cela

en fouillant des papiers. Je crois que cela vous fera voir clair à plusieurs choses.

Enfin je vous fais passer le commencement d'un manuscrit, où se trouve sur l'histoire ancienne de Brandebourg un précis historique, qui, dit-on, ne se trouve que là, et est parfaitement exact. Faites de tous ces papiers l'usage que vous voudrez; mais gardez les moi.

Je crois, mon Ami, que ce sera le cas, en traitant du commerce, d'indiquer du moins ce fait si inconnu de nos historiens, et dont l'enfileur de centons déclamatoires, Raynal, ne s'est pas même douté. Je parle du grand commerce qu'ont fait les Allemands dans le premier âge de notre Ere. Vous savez que M. Frederic Christoph Jonathan Fischer, dans son histoire du commerce de l'Allemagne, a montré par des preuves satisfaisantes, que les Allemands ont devancé dans le commerce moderne l'Italie, les Pays-bas, le Portugal et l'Espagne, qui ont

été suivis par les Anglois, les François et les Hollandois.

Leibnitz avoit déjà soutenu, que la plupart des peuples ont appris des Allemands la navigation, et observé qu'un grand nombre de termes de marine viennent de cette langue. *Corsaire*, par exemple, vient, selon lui, de *Cussarar*, en langue gothique, *voler sur mer*. M. Fischer entreprend de prouver que les pirates du Nord, qui dès avant Charlemagne se repandoient sur les côtes de la Méditerranée, de la Baltique et de la Mer noire, connoissoient la boussole, plusieurs siècles avant l'époque, où on en place l'invention (1302) attribuée à Flavio Gioia, d'Amalfi, dans le Royaume de Naples; et il se fonde en partie sur ce que les noms des 32 points de la boussole sont allemands.

Quoiqu'il en soit, il est certain, que dans un temps où aucune nation de l'Europe ne commerçoit encore avec le Levant, il existoit dans le Nord une com-

munication avec l'Asie. De la Suède, du Dannemark et des côtes septentrionales de l'Allemagne les Normans et les Slaves se rendoient à Kiow, alors le siège de la Russie, et de Kiow à Constantinople, par une route que Constantin Porphyrogénète nous a tracé (*De administrando imperio*, qui fait partie de la collection de Bandusi Imp. orient. imprimé à Venise 1729) pour y prendre les productions de l'Orient, dont cette ville étoit alors l'entrepôt. On descendoit dans des barques les grands fleuves de la Russie, unis dans quelques endroits par des canaux. Lorsque ceux-ci manquoient, ou que les rivières n'étoient pas navigables, on portoit, on trainoit les barques d'une rivière à l'autre. On déposoit ces marchandises dans les villes autrefois florissantes, et qui aujourd'hui n'existent plus, de Vinetha, Julin (quelques Savans croient que Julin, appelée aussi Wollin, étoit la même chose que Vinetha: selon d'autres, c'étoit une ville

différente, qui étoit située près de Camin, et qui fut détruite en 1171 par Waldemar Roi de Dannemark) Visby; d'où elles se repandoient dans l'intérieur de l'Allemagne, en Angleterre, sur les côtes de la Flandre et de la France septentrionale, par la Mer du nord et les grandes rivières de la Germanie.

Les Italiens, et les Vénitiens en particulier, dans les 8^e et 9^e siècles tiroient à la vérité de Constantinople, de l'Asie mineure et de la Grèce, ces marchandises, qui se débitaient en Italie, dans une partie de l'Espagne, et sur les côtes méridionales de la France. Mais Kiow étoit l'entrepôt du commerce entre l'Asie et le Nord de l'Europe, et Vinetha étoit celui du commerce entre le nord et les contrées occidentales de l'Europe. Ce ne fut qu'à la faveur des croisades et après la ruine de Constantinople, que les Italiens s'emparèrent de ce commerce.

Cette ville de Vinetha (nommée aussi Jumne, Jumnetha, Jumbourg ou See-

bourg) étoit située dans l'isle de Rugen près d'Ufedom. Dans le 9^e siècle c'étoit encore une des plus grandes villes de l'Europe. Ses habitans, dont la plus grande partie étoit Grecs ou Saxons, y avoient la liberté de leur culte, les Chrétiens exceptés; car ils avoient trop cruellement traités les Slaves. Le port de Vinetha pouvoit contenir 300 des plus grands vaisseaux du temps. Cette ville florissante, ravagée dans les 10^e et 11^e siècles par les Rois de Suède et de Dannemark, fut engloutie peu après, et ce n'est que depuis quelques siècles, que Jean Treptow de Lubeck apperçut, à la faveur du reflux, une partie de ses maisons et de ses rues, qui lui parut plus grande que celle de Lubeck.

La ruine de Vinetha fut la cause de l'accroissement de Visby dans l'isle de Gothland, et Visby fut à son tour la première ville commerçante de l'Europe. Comme les autres villes de la Baltique, elle étoit habitée par les Etrangers. On

y comptoit jusqu'à 12000 marchands, Anglois, Saxons, Espagnols, Russes, Grecs, Romains, Arabes. Les maisons étoient, dit-on, toutes de pierre de taille ou de marbre. Les Danois la détruisirent en 1361.

Schleswig, Bremen, Byrka en Suède, Halericke en Dannemark, Lubeck, étoient dans ce même temps des villes considérables. Certainement l'ancien commerce, qui se faisoit par la baltique, étoit la principale partie du commerce de ces temps reculés. Non seulement les productions de l'Asie mineure, de la Perse, des Indes orientales, de la Chine, de l'Arabie, de l'Afrique, comme les épices, la soie, le coton, les pierres précieuses, se rassembloient dans ses ports; mais on y portoit encore, pour les répandre dans le reste de l'Europe, les productions du Nord; les peaux, le bois, l'ambre etc. etc.

Et en effet si l'Allemagne septentrionale n'étoit pas cultivée alors, les or-

donnances de Charlemagne sur l'exportation des blés prouvent que l'agriculture n'étoit pas négligée dans l'Allemagne méridionale. La vigne, qu'y avoit porté l'Empereur Probus, s'étoit déjà extrêmement multipliée sur les bords du Rhin : le lin, le miel, les métaux, le bétail, les peaux, le fel etc. étoient autant d'objets pour le commerce d'échange. Les habitans du Nord de l'Allemagne étoient à la vérité à peu près des sauvages, quoique Tacite accorde de l'activité et de l'industrie à leur femmes, et M. Fischer observe avec raison que le commerce de la Baltique eut peu d'influence sur le caractère des nations voisines, qui demeurèrent guerrières et féroces, ce qui se concilie assez bien avec ce que nous voyons de nos jours du commerce des Européens aux échelles du Levant et sur les côtes d'Afrique, pour qu'on n'en soit point étonné. Mais outre les productions que l'agriculture donnoit à l'Allemagne tempérée, on faisoit déjà dans la Frise des

Étoffes de laine, auxquelles on a donné le nom du pays où on les fabriquoit : quoique grossières elles étoient fort recherchées. Charlemagne gratifioit tous les ans les Officiers de sa cour d'une casaque de Frise. Il favorisoit le débit qui s'en faisoit jusques dans l'Orient, et il en envoya en présent au Sophi de Perse.

D'ailleurs jusques vers le 10^e siècle une des principales branches du commerce des peuples septentrionaux de l'Allemagne fut celui des esclaves. Les prisonniers de guerre, les hommes et les femmes qu'on emmenoit dans les incursions, les infortunés que le naufrage jettoit sur les côtes, ceux que la fureur du jeu ou d'autres causes plongeotent dans l'indigence et livroient à la merci de leurs créanciers, étoient réduits à l'esclavage et fournissoient abondamment à cet affreux trafic. Dans toutes les villes commerçantes de l'Europe il y avoit des marchés publics où l'on vendoit les hommes par milliers. Ceux qui les achetoient

les appliquoient aux diverses professions et aux arts, que les esclaves exerçoient presque seuls. Dans les guerres cruelles, que l'on fit aux Slaves au 11^e siècle, on en prit et on en vendit un nombre si prodigieux, que le nom de ce peuple a été depuis donné aux malheureux que le sort de la guerre prive de leur liberté.

Une nouvelle branche de commerce s'étoit formée dans les 12^e et 13^e siècle. Les harengs s'étant portés avec abondance dans la Baltique et sur les côtes de la Poméranie, on en faisoit la pêche dans l'isle de Rugen, et on en vendoit la graisse par tonneaux à Hambourg. Il est même probable qu'avant que Beukelsen eut perfectionné en 1447 la salaison des harengs, on n'ignoroit pas absolument cet art, non plus que celui de les sécher. Il existe du moins un ordre de l'année 1383, de porter les poissons dans les villes pour les saler. Les salines de Colberg, de Gripswalde et de Halle servoient à cet usage. Sous Joachim II et ses successeurs

les harengs devinrent un objet considérable de commerce. On les pêchoit encore sur les côtes de la Scanie, de la Norvège, du Dannemark. Leuthinger assure que l'on en exportoit annuellement pour 960 mille écus, somme très forte dans un temps, où le numéraire étoit des deux tiers moindre en Europe, qu'il ne l'est aujourd'hui. On exportoit aussi beaucoup de poisson fumé.

La situation du Brandebourg est trop favorable au commerce, au moins à celui de transit, pour n'avoir pas participé de bonne heure à celui de l'Allemagne. Les Slaves par exemple, et les Vénédes, cultivoient déjà la garance, ou une plante à peu près semblable; car les méprises des botanistes jettent beaucoup d'incertitude dans les détails du commerce des siècles réculés. Cette plante quelconque leur servoit à teindre les gros draps qu'ils fabriquoient pour les exporter en grande partie; car des peaux de mouton formoient leur vêtement ordinaire, et il

paroit que les habits de drap étoient une espèce de luxe, que l'on ne se permettoit que dans des occasions solennelles. Ces peuples aimoient les couleurs sombres, et aujourd'hui même les habitans de la Cassubie, qui descendent des anciens Vénèdes, et chez lesquels on trouve encore quelques traces de leur origine, portent dans leurs fêtes un drap noir et bleu. Lorsque les colons qu' Albert l'ours avoit fait venir, et les flamands qui dans la fuite cherchèrent dans le Brandebourg des azyles contre les persécutions du féroce Duc d'Albe, eurent perfectionné la fabrication de la laine, on s'attacha d'avantage encore à la culture de la garance. Les ecclésiastiques, et surtout les religieux, qui étoient presque tous vêtus de bleu, encourageoient beaucoup cette culture; le débit de la garance fut très considérable jusqu'au temps où l'indigo la remplaça dans la teinture.

Les Marches, qui par l'Elbe communiquent à la Mer du nord; par l'Oder

à la Baltique et par ces deux fleuves à l'intérieur de l'Allemagne, furent habités par les Vénédes jusqu'au règne d'Albert l'Ours, premier Marcgrave de Brandebourg. Ils exportoient par Vinetha le peu de productions qu'elles produisoient et celles de la Bohême. Repeuplé de Hollandois et de Flamands ensuite des guerres meurtrières d'Albert contre les anciens indigènes, le Brandebourg fut mieux cultivé et devint assez florissant, pour que les villes de Stendal, de Salzwedel, de Seehausen, d'Osterburg, de Werben, de Brandebourg, de Berlin, de Francfort, entraissent dans la confédération des villes anféatiques. Remarquons en passant, que c'est dans la première de ces villes, que, dès l'année 1488, Joachim Westphal établit une imprimerie. (Voyez Seidels Bilder - Sammlung hundert Gelehrten — Berlin 1751, publié avec des notes par le recteur Kuster) ce qui prouve assez qu'il y avoit du commerce dans les Marches et moins d'ignorance que

dans bien d'autres parties de l'Allemagne. Le commerce de la vieille Marche se faisoit par l'Elbe, et les habitans de cette province jouissoient de privilèges considérables à Hambourg et à Lubeck; celui de la moyenne et de la nouvelle Marche qui se faisoit par l'Oder avec Stetin étoit favorisé par des traités que les Marcgraves avoient faits avec les Ducs de Poméranie.

Il me semble, mon Ami, que ces faits très curieux peuvent être naturellement amenés à l'article du commerce. Je crois que pour celui des sciences et des arts vous ferez bien de lire et d'analyser le livre très estimé de Meusel.

En général, mon Ami, que cet ouvrage ne soit pas tellement la description philosophique du pays, qu'il ne soit encore le cadre des choses curieuses et surtout utiles, qui vous viendront à la pensée, soit en historique relatif, soit et principalement en économie politique et en philosophie. J'ai souvent pensé par

exemple que c'étoit là la place, au moins en substance, de la continuation de votre excellent ouvrage sur l'influence de la poudre, que par prudence vous n'avez pas voulu considérer dans le cercle politico-philosophique comme dans le cercle militaire. Frédéric II a tellement changé cette science, qu'il est tout simple de regarder aujourd'hui ce qu'elle a fait et ce qu'elle peut pour ou contre l'humanité. La grande question des armées permanentes est par exemple entièrement de votre ressort et de votre sujet.

Pardon, mon Ami, mais vous m'avez demandé de vous dire tout ce que je défirois; que ce ne soit pas les limites d'argent, que vous vous êtes imposés vous même, qui vous arrêtent; car il m'est tout à fait égal de les franchir, fût que vous n'aurez pas un plus fèvre calculateur que vous même. Quant à votre gloire, j'ose dire qu'elle est en bonnes mains. Pardonnez donc, mon Ami, si je

fuis exigeant. Mais je veux un ouvrage le plus complet que possible. Je veux que puisque l'histoire de Frédéric II est impossible à écrire aujourd'hui, nous fassions du moins son jugement, c'est à dire l'histoire de ce qu'il a fait pour ou contre l'humanité. Cela est grand, noble, et profondément utile. Vous entendrez donc bien, mon Ami, que dans cet important article, qu'a fait et que peut la Prusse pour la république Européenne et pour l'humanité, le jugement de Fr. II doit se trouver juste et sévère; car qu'il ait été un grand homme, personne n'en doute; mais qu'a-t-il été comme Roi et pasteur d'humanité? c'est autre chose. — Là, mon Ami, se trouvera naturellement aussi le résumé de ce que pourroit devenir la Prusse, et là vous ne perdrez pas cette mienne idée à laquelle vous avez applaudi, que l'un des plus grands obstacles au bien, c'est le passage entre le mal et le bien, lequel est quelquefois pire que le mal, au lieu qu'ici tout est prêt.

Je

Je vous envoie les dix premières feuilles du cinquième volume de l'histoire du refuge de Ermann et Réclam, qui ne paroitra que par tout Janvier, et où vous trouverez des détails infiniment précieux sur les arts introduits par les réfugiés françois. Je désire, mon Ami, que vous fassiez un tableau énergique et ferré de l'industrie, que la révocation de l'édit de Nantes a porté en Allemagne. C'est à vous à savoir si vous placerez ce tableau dans votre précis historique, ou dans l'article du commerce et des arts. Il me semble qu'il convient mieux là. Vous allez dire, mon Ami, que je ne rêve que cet ouvrage, et vous aurez raison. Mais avez vous jamais vu, qu'on fit quelque chose de bon qu'avec une fuite inflexible? Au reste, je vous le répète; il y va *de notre fortune et de notre gloire*. L'explication de cette enigme vous l'aurez, en attendant les inspirations de votre amitié pour moi, et du respect que vous ordonne votre conscience

pour vos engagements. Adieu, mon bon et cher Ami. Ayez vous et les vôtres, dans le nouveau période que vous allez parcourir, toutes les prospérités dont vous êtes si digne, et puisse-je être assez heureux pour y concourir! *Vale et me ama.*

J'oubliois de vous dire que je vous envoie à tout événement le cabinet des médailles de l'Electorat de Brandebourg, livre historique très estimé. Vous y trouverez des anecdotes très curieuses sur Frédéric Guillaume, le Grand Electeur, qui, je l'avoue, est mon héros. N'oubliez pas le fait de la dernière page, *sur le caffè*. Voici ce qu'on me mande sur Mémel.

„Le port de cette ville a de 14 à 16
„et 18 pieds de profondeur, dans toutes
„les saisons: mais il se détériore de jour
„en jour, car il n'y a point de machines,
„ni autres dispositions propres à l'entre-
„tenir. Il a eu 21 pieds de profondeur
„en 1759, mais il s'est tellement comblé
„depuis ce temps, à force d'avoir été

„négligée. — Il est arrivé pres de huit-
„cens vaisseaux dans le port de Memel
„en 1786; et il y a eu des années où il
„en est arrivé près de mille, depuis que
„le commerce de Dantzick diminue. La
„partie la plus importante du commerce
„de la ville de Memel est celle des bois
„de construction, de mâture, et autres.
„Celle du bled, lin, chanvre etc. etc.
„n'est pas si considérable. Les frégates
„peuvent entrer dans le port de la ville,
„mais les vaisseaux de guerre ne le peu-
„vent pas. La rade est mauvaise, car
„les vaisseaux ne peuvent s'y tenir dans
„les gros temps et échouent souvent. —
„Le port est assez sûr. Il y a un consul
„de France à Memel, qui a le titre de
„consul général de Prusse, et qui doit
„diriger tous les ports de mer de Prusse
„pour ce qui concerne le commerce avec
„la France et ses navigateurs. Il se trou-
„ve que ce consul, qui se nomme Wachs,
„natif de Poméranie, n'a jamais rien à
„faire, parcequ'il n'existe presque aucun

„commerce direct entre la France et la
„plupart des pays du Nord, malgré
„qu'un tel commerce seroit infiniment
„avantageux. Ce consul de France doit
„avoir rendu quelques services à la Fran-
„ce en tems de guerre, je ne fais com-
„ment, et c'est cela qui doit lui valoir
„le consulat qu'il occupe, et qui lui pro-
„cure quelques foibles appointemens,
„avec l'agrément de porter un uniforme
„d'Officier de France. Il n'y a en gé-
„néral que trois consuls étrangers à Me-
„mel, qui sont celui d'Angleterre, de
„Dannemark et de France. Le com-
„merce des bois est singulièrement favo-
„risé dans cette ville, par la facilité du
„transport, qu'offre la flottaison sur le
„fleuve Niemen ou Memel, qui vient
„des provinces polonoises, et qui est na-
„vigable.“

Je reçois en ce moment même votre lettre du 27, et j'y répons, que plus j'avance dans votre mémoire et plus j'en suis content. J'ai fini l'article de la géo-

graphie politique. Il me semble qu'il faudra y joindre quelques mots sur la composition des tribunaux et la forme hiérarchique des jugemens civils et criminels.

Je vous envoie, quant à la banque d'ici, quelques réponses substantielles dans les feuilles dont je vous ai parlé, et mes lettres contiennent aussi quelques détails à cet égard.

J'espère aussi que le surcroît de demandes ou le développement de mes idées ne changera rien à votre précis historique : car il me semble que le jugement de Frédéric II doit entrer dans le résumé général de l'ouvrage, suivre le tableau de ce qu'a été la Prusse pour l'Europe et pour l'humanité, et précéder celui de ce qu'elle peut être.

Encore une fois ne foyez inquiet, ni de votre ouvrage sur la poudre, ni de votre guerre de trente ans. Je m'en charge, et vous n'aurez à faire qu'à moi, pourvu que vous me donniez du temps.

Accusez moi la reception de cette lettre, et du paquet qu'elle vous annonce. Je vous envoie aussi le fameux mémoire. Gardez vous bien d'en donner copie à qui que ce soit.

NB. Dans l'avant-propos de votre ouvrage actuel, je lis: — *Nous donnerons ensuite une description géographique des Etats du Roi de Prusse, accompagnée de détail sur la population* — ne faut il pas ajouter? *Et d'une notice exacte de la constitution des provinces qui les composent.* — Du moins ça été votre plan dans votre mémoire sur la Saxe, dont aussi j'ai intitulé cette partie: *Géographie politique de l'Electorat de Saxe.* Je ne fais pas si votre intention est de ne pas parler de la constitution des provinces que dans l'article des arts, que vous annoncez ainsi: *Nous traiterons immédiatement après des manufactures et du commerce de chacune de ces provinces. Dans ces deux articles nous parlerons en*

détail des moyens que fournissent la nature, la constitution politique et civile etc. etc.
Dites moi cela, parceque j'écrirai à fur et à mesure. Adieu très cher Ami, et aimez moi.

Fin des lettres de l'Année

1786.

Lettres de l'Année 1787.

Lettre I.

7 Janvier.

J'ai reçu, mon très cher, votre lettre du 29, par laquelle j'apprends avec plaisir que vous comptez ne faire partir votre premier envoi, que mercredi 3 du mois, de sorte que vous aurez reçu ma longue lettre et ce qui y est joint auparavant. Aussitôt que votre envoi me sera parvenu, je me mettrai à copier moi même, et vous recevrez le tout sous huit jours, ou cela est bien long. Au reste ne vous effrayez pas même de la longueur, car s'il y a à élaguer, j'en jugerai mieux que vous, moi qui ai la tête fraîche; et j'ai toujours vu qu'il falloit du trop pour arriver à assez. Plus j'écris du Saxe et plus je suis content. Je conçois à quelle hauteur vous vous élèverez

dans un autre cadre et un sujet qui amène naturellement les discussions les plus importantes de l'économie politique, à côté de l'application, ce qui est tout autrement utile ainsi, que de simples déductions simplement théoriques.

En général, mon Ami, on a trompé Frédéric II sur tout, et Mr. de Herzberg a beaucoup exagéré la population, cela est constant. Lui l'a fait par orgueil. Je rechercherai quelle raison on peut avoir eu de frauder les listes.

Vous croyez bien, mon Ami, que je n'ai pas eu le temps ces jours ci de vous en dire bien long. Il y a trop de riens à faire outre ce qui n'est pas rien; je vous apprendrai seulement que le Roi a nommé hier à l'ordre votre Duc Feld-Maréchal et c'est le premier choix du règne qui ait eu l'approbation universelle.

Je ne veux pas oublier de vous recommander de bien creuser cette idée, que les imposeurs sur les consommations ne calculent jamais, que les salariés du

gouvernement font un véritable double emploi dans l'évaluation de ces mauvais impôts; sur quoi il faut observer, qu'en recherchant on trouve que Frédéric Guillaume I avoit calculé avec une extrême exactitude, dure mais équitable, la solde du soldat sur ses besoins: cette solde est la même, et tout a renchéri de 40 p. 8 (A ce propos je veux vous envoyer cette savante et judicieuse dissertation sur la proportion de la valeur du numéraire monnoyé relativement aux vivres depuis Constantin le grand jusqu'à la division de l'Empire sous Théodose le grand et son influence, cela peut vous donner des idées, outre que vous m'avez promis de le traduire quand vous auriez le temps.) Que veut-on qui en arrive? Quel mécompte pour les financiers? Quelle accélération vers la révolution que vous disiez? Notez cependant que presque les deux tiers, ou plus de la moitié du moins, n'est soldat que deux mois durant l'année. — Quelle

complication que celle des données nécessaires à combiner pour la solution du problème d'économie politique!

Au reste, mon Ami, j'ai le plus grand désir, que vous laviez à fond ce problème: 1^o) Parceque Struenfée lui même donne dans la grande erreur de préférer les impôts sur les consommations, dont il prétend que le *maximum* n'est pas encore connu. C'est là le seul principe où nous différons: (et par parenthèse il m'a promis de mettre ses raisons par écrit.) Mais vous sentez jusqu'où porte ce dissentiment: c'est la racine; or il faut cependant que ce soit un préjugé spécieux, puisqu'une si forte tête s'en est préoccupée. Quel service donc que de le détruire invinciblement sur leurs propres données! 2^o) Parceque tous ces ouvrages doivent être faits comme Tacite faisoit ses mœurs des Germains, pour en cadrer la satire de Rome. C'est France que je vois et veux voir dans Prusse, du moins pour l'explication des principes, que doi-

vent démontrer les détails pour ici et pour là.

Bon jour, mon Ami, je n'entends pas du tout ce que vous voulez dire par Neptune. J'ai peu de liaisons ici; aucune de véritable et profonde amitié, que M. de la Grange, qui est un homme prodigieux, et aussi bon que grand. Les talens de Struensée m'attirent. Plusieurs personnes me sont nécessaires à voir souvent, parceque rien ne se fait que par l'action et la réaction du bavardage. Voilà la carte de mon cœur, où l'Allemagne pivote sur vous presque seul.
Vale et me ama.

J'oubliois de vous dire que j'ai vu chez M. de Zinzendorff, Ministre de Saxe, l'ouvrage de Canzler, qui le lui envoie feuille à feuille et qui est énorme; mais ce n'est dans sa plus grande partie, à ce qu'il m'a paru, qu'une topographie. N'importe; nous aurons à le consulter au moins pour nos résultats numériques. J'y ai vu des tableaux très détaillés et

très précieux; mais en masse son ouvrage ne vaut assurément pas le nôtre pour un homme d'Etat: ce sont les matériaux, mais nous sommes les architectes. Ecrivez tout de suite à Leipzig ou à Dresde pour qu'on vous l'envoie. Il dormira jusqu'à ce que vous ayiez le temps.

Lettre 2.

13 Janvier.

Vous aurez la bonté, mon Ami, de chercher dans le paquet de beau papier que je vous envoie, N^{ro} I portant 10 pages in folio. N^{ro} II portant 16 pages in folio. N^{ro} III feuille in folio. N^{ro} IV idem: N^{ro} V contenant quatre Etats.

Je ne crois pas qu'il soit possible de vous envoyer quelque chose de plus précieux; accusez m'en aussitôt la réception. Au reste je garde les originaux. Bruggermann n'est que pour figurer dans le paquet.

Mon ami, je n'ai pas le temps de vous dire un mot aujourd'hui et ce que je vous envoie vaut mieux à votre tête vaste, forte et profonde, que tout ce que je pourrois vous dire. Mais au nom de Dieu, hâtez vous. Notre assemblée des notables, qui est une grande et sublime opération, qui peut régénérer la Monarchie, dont je vous parlerai au long le courier prochain, me demande, et je voudrois bien marcher les mains garnies. *Vale et me ama, Amice carissime.*

Lettre 3.

17 Janvier.

J'ai reçu, mon cher Major, votre lettre du 12 Janvier, et j'y vois avec plaisir que vous êtes de mon avis sur le vuide laissé dans la première partie de votre mémoire, et je vous avoue volontiers que je suis entièrement du vôtre sur ce point, que la force intérieure est la partie la plus essentielle de la politique

extérieure. Il y a longtemps que j'ai dit que les affaires de France iroient mal, aussi longtemps que le Ministre des affaires étrangères y feroit le ministre principal. Mais il est impossible en faisant un précis historique des actions de Frédéric II de passer sous silence les bévues politiques, qui selon tous les calculs de la sagesse humaine devoient effacer la dynastie des Rois de Prusse sur la terre, ou même celles qui l'ont empêché de faire le plus facilement du monde ce à quoi il a travaillé envain toute sa vie, je veux dire, terrasser la puissance impériale. C'est cependant là le resultat évident de sa prise d'armes en 56, et de sa cessation d'hostilités en 42 pour les reprendre en 44. Je fais bien que tout et tant de choses couvrent cela ! Mais je fais aussi que cela vaut la peine d'être noté.

Je vous remercie bien tendrement de votre assiduité ; je fais très bien que votre ouvrage est immense ; mais je fais aussi que vous êtes Hercule. Vous aurez

vu quē j'ai pensé comme vous sur l'envoi des papiers vraiment importants que je vous ai fait passer. J'ai mieux aimé ne pas me servir de la solennité d'une estaffette; et même comme ce n'est que copies les hazarder par la voie ordinaire avant d'envoyer un de mes gens en exprès. J'ai donc parsemé le tout dans plusieurs mains de papier gris, et j'attends avec impatience de savoir si vous les avez reçus. Il me semble qu'ils lèvent un grand coin du voile des choses que Frédéric II, comme vous dites, couvroit d'un voile impénétrable. Au reste je ne les ai point encore méditées. Dites moi ce que vous pensez des faits; car pour l'apologie je fais à quoi m'en tenir.

Je vous envoie, mon Ami, des souscriptions que j'ai reçu de Paris pour vous, independamment des douze de Heymann; on m'en annonce une 15^e Angleterre. Ainsi voila une quarantaine que j'ai le bonheur de vous procurer, et je ne m'y endormirai pas. Heymann n'est point

point encore à Paris. Il a rassemblé à Metz par ordre du Roi un détachement de tous les régimens d'Huffards, qui sont réunis, pour porter dans ce corps l'uniformité. Il est obligé d'y présider, et en conséquence il n'ira à Paris que pour le travail de son inspection. Ce n'est qu'alors qu'il s'occupera de votre poudre à canon et de votre 30 ans. Mais je vous l'ai dit, c'est chose faite.

Bon jour, mon Ami, car j'ai beaucoup d'ouvrage. Nous attendons votre aimable Duc, mais tout en l'attendant le règlement militaire est sous presse.

Lettre 4.

Treuenbritzen 20 Janvier.

Je reçois, mon cher Major, ordre de partir jour et nuit pour Paris, et je me trouve par conséquent hors d'état de passer par B * * et d'aller vous embrasser. Ce n'est que partie remise, car outre que mon cœur en a besoin, je laisse armes et

M

bagages, amiè, enfant, gens à Berlin. Je n'emmène qu'un valet de chambre et un secrétaire, et je suppose grandement la commission qui m'est destinée, de devoir me ramener plus d'une fois à Berlin. Il s'agit de Nimègue, ou je me trompe fort; car quant à l'assemblée des Notables, quelques droits que je paroisse avoir sur les suites d'une idée purement mienne, et dont j'ai, soit dit entre nous, tracé tout le plan, je ne puis croire notre gouvernement arrivé à ce degré de lumières, qui puisse lui faire désirer que je sois dans une assemblée de notables; encore moins à la place que la voix publique me destine, à celle de Secrétaire. Quoiqu'il en soit, mon Ami, mon horizon s'aggrandit, mais je n'en verrai distinctement le pourtour qu'à Paris. Je vous avertis de ma marche, afin que vous n'en foyiez point ébouriffé et que vous m'écriviez directement chez *M. Jeanne-
ret rue du Dauphin N^{ro} 2.* sans signature etc. etc. mais avec toute la liberté

qu'il vous plaira, et plus qu'à Berlin. Au nom de l'amitié ne négligez pas le quart d'un moment pour accélérer l'ouvrage dont vous avez bien voulu vous charger. Si vous me l'envoyez partie par partie, (et je l'aime mieux) que ce soit par la poste. 1^{ère} Adresse pour le Comte de M. 2^{de} Pour Mr. l'Abbé de Périgord, au couvent de Belle-chasse, rue St. Dominique à Paris. 3^{ème} A Mr. de Calonne, contrôleur général, en son Hôtel; et avertissez moi toujours un courier d'avance directement par la poste. Que chacune de vos enveloppes, si ce n'est la dernière, ne soit cachetée que d'un simple pain à cacheter. (Outre cela, mon Ami, vous m'écrirez tous les couriers; sans quoi je serois inquiet, et m'expliquerez par le menu *tout* ce que l'on peut faire pour votre Ami, soit militairement, soit *politiquement*. Car en vérité il n'y aura plus de grande guerre, et il est certain qu'il est trop jeune ou trop vieux pour les temps militaires qui vont arriver.

Je vous répète, mon bon et cher Ami, que vous pouvez tirer sur moi, non seulement en raison de ce que votre conscience et votre délicatesse évalueront votre ouvrage, (à ce propos je n'ai que faire de repeter que coûte que coûte vous devez acheter tous les ouvrages, où vous croirez pouvoir trouver quelque chose) mais en raison de mon amitié sans bornes et éternellement inviolable pour vous.

Souvenez vous que le timbre (que l'on charge encore par parenthèse) rapportoit déjà 200,000 écus.

Souvenez vous que les postes rapportoient 1,300,000 écus, et que quand vers la fin du mois elles n'ont pas rendu leur contingent, on les augmente arbitrairement.

Assurez moi, courier par courier, la réception du compte rendu de Launay. En m'envoyant des paquets par le chariot de poste, prenez toutes les précautions possibles, et faites les assurer pour

une très grosse somme, à moins que vous ne préféreriez d'en faire prendre copie. *Vale et me ama.*

Lettre 5.

Paris 1er Février.

Je reçois, mon cher Major, deux jours après mon arrivée vos deux lettres du 19, qui me mettent du baume dans le sang, en m'assurant toujours de votre amitié, de votre opiniâtreté et de votre activité. J'en avois grand besoin dans le moment de trouble où je suis, et avec l'attente que j'ai trouvé de ce que j'y ai annoncé. Les circonstances sont si orageuses, les événemens si imprévus, que j'ai besoin de tout mon corps et de toute ma tête dans ce torrent de choses et de soudainetés, où la seule ambulance écrase. Dans ce moment même, où je prends la plume, pour vous donner signe de vie, on attelle pour me mener à Versailles, où M. de Vergennes est dans l'état le plus

allarmant et M. de Calonne assez malade. A peine ai - je donc le temps de vous dire, pour assouvir la curiosité de votre amitié, que je vais très incessamment et après les premières semaines des notables me rapprocher de vous; mais que toujours pourrez vous me faire un envoi ici, puisque vous me mandiez le 19 que dans quinze jours il partiroit, ce qui ne me portant guères qu'à un mois me le promet pour le 19 Février, et Dieu fait si je l'attends! Oh! Je le fais, que c'est un beau, grand, immense même, ouvrage, et surtout que cette manière de traiter l'histoire des pays étant toute neuve, et vous étant ce que vous êtes, j'aurai en ce genre tous mes vœux remplis. J'espère, et j'espère tous les jours davantage, que les vôtres, quels qu'ils soient, ne feront pas déçus.

Quant aux prix des marchandises, mon très cher, comme je ne suis plus dans le pays, adressez vous de ma part à M. de M*** Capitaine du génie à

Berlin. C'est un homme intelligent, qui a passablement bien travaillé pour moi, qui a contracté en Allemagne l'exactitude Allemande, et qui vous donnera cela le plus religieusement du monde, en se calquant bien sur les observations que vous lui ferez.

Le conseil que vous appelez *sublime*, mon Ami, vient de moi. J'ai donné l'idée, le plan, le mémoire etc. etc. Mais le courage et la dextérité qu'a exigé l'exécution est au Ministre, et quand je vois avec quelle légèreté, ou quelle méfiance on accueille ce bienfait, je suis tenté de maudire la légèreté de ma nation. Au reste la fermentation est fort grande pourtant dans quelques bonnes et civiques têtes, et je ne puis et ne veux répondre que de moi. Mais le sentiment, l'intention d'une telle opération valent bien qu'on ne la critique pas du moins avant qu'elle ait avorté.

Adieu, mon très bon et digne Ami; force courage et persévérance et aimez

moi comme je ne cesserai de vous aimer.

Ci joint une note sur le tabac, que m'a donné un vieux Reître d'employé.

Lettre 6.

6 Février.

Les fantes ministérielles ne sont point encore bonnes, et cela retarde les affaires de tout genre et nommément les miennes, mon cher Major. Je me console en pensant que cela vous donne du temps pour finir, sans quoi je serois infiniment harcelé et je vous ennuyerois beaucoup. Vous voyez bien que dans cet immense tourbillon, dans ce lieu de vertige et de dissipation, où les hommes les plus forts dérivent un peu par l'étourdissement universel et ne se retrouvent que par la fuite la plus persévérante, je suis un peu froissé au commencement; et d'autant plus qu'il faut un mémorable coup de tocsin pour l'assemble des notables.

Mais je vous jure, mon cher Major, que vous êtes bien plutôt une distraction à mes autres affaires, que vous ne souffrez de mes autres distractions. Je viens d'avoir le bonheur de faire appeler le grand la Grange, qui depuis la mort de Frédéric II se trouvoit étrangement encaillé dans l'Académie de Berlin. Ah ! pardieu ce ne sera pas le seul homme de mérite dont je ferai la conquête pour la France.

Nous sommes ici dévorés de calembours dans l'occasion la plus solennelle qui ait jamais fixé les regards d'une nation. C'est le Maire de Sens qui venu sur une fausse lettre d'avis, entre chez M. de Calonne, est éconduit par le Ministre, et lui dit : *Ah ! je vois bien que vous ne voulez dans votre assemblée aucun homme de Sens.* C'est un marchand de petits bons-hommes qui disent toujours oui par un signe de tête, et qui embarrassé de sa marchandise crie : *A quatre sous des notables !* et vend tout à l'instant.

C'est le discours du Roi à l'assemblée que l'on annonce en cinq mots : *Simulacra gentium, argentum et aurum.* — Oh! sommes nous donc empreints d'une indélébile légèreté?

Mon bon Ami, je vous envoie une feuille qui peut vous intéresser, et vous souhaite la force du lion, la perspicacité et la rapidité de l'Aigle; — et par dessus le marché la pétulance du moineau.

Lettre 7.

Paris 13 Février.

Votre lettre du 30 Janvier ne m'est parvenue qu'hier, mon cher Major, et je puis lever votre inquiétude sur le paquet, parceque je reçois le même jour de mon Amie en date du 3 Février une lettre, où elle me dit: „Il est arrivé de „B * * un paquet contenant, à ce que „dit la lettre, l'ouvrage de Bruggemann. „On l'a tellement recommandé, que je „n'ai pu le retirer encore; il faut à ce

„qu'ils prétendent que tu y ferois toi même; j'ai eu beau dire: L'Enfer n'est ni plus avide ni plus tenace. J'ai d'ailleurs fait l'étourderie de dire ce que c'étoit, et après cela on m'a répondu que cela n'étoit pas possible puisque l'adresse portoit: *Valeur cent écus.*“

Vous voyez que je ne suis pas moi même exempt d'inquiétudes au moins sur les délais; mais que vous pouvez compter sur l'arrivée du paquet, que je ne voudrois pas perdre pour le décuple de la valeur indiquée. A tout événement écrivez une lettre directe à M^{de} de Nerha pour l'autoriser à retirer le paquet en mon absence. Je crois, quant au petit scrupule que vous avez relativement à l'influence des recrutemens sur la population, qu'il y a un *mezzo-terme* à prendre; qui est de donner dans l'article population les résultats généraux, et d'annoncer qu'on trouvera dans l'article militaire, les déductions et les considérations qui y conduisent. Au reste vous

seul, qui avez l'ensemble de l'ouvrage dans la tête, pouvez en décider, du moins aujourd'hui.

Quant à la politique du Roi, d'abord vous avez eu l'idée mère, et qu'il faut développer, c'est qu'il a senti et prouvé par le fait, que la politique extérieure n'étoit pas d'une extrême importance, à qui favoit se rendre respectable au dedans. Mais quant à la grande faute que je lui reproche, celle de n'avoir pas poussé sa pointe en 42. et transporté la voix de Bohême dans la maison de Bavière, vous voyez bien que le préjugé national ne peut pas m'avoir égaré en cela, puisqu'il n'avoit pas le plus léger besoin de nous. Quant à la guerre de 7 ans, il n'étoit pas donné à la sagesse humaine d'en deviner l'issue, et certainement il a joué quitte ou double en n'acceptant pas nos propositions. Il a joué quitte ou double, dis-je, avec quarante chances, peut-être contre lui.

Pour votre Ami, mon cher Major; si je suis lancé dans la carrière, c'est une chose faite. Mais cela ne laisse pas que d'être incertain. La place de Secrétaire des Notables a été divisée et donnée pour moitié à une nature d'hommes qui m'en exclut, et surtout pour moitié à un homme avec qui je ne veux et ne puis vouloir rien. Je n'en rendrai pas moins un fort grand service à mon pays. Mais je me mets à la brèche et je puis avoir la tête cassée. Cependant j'ai beaucoup de chances pour moi, et de toutes celles là il n'en est presque pas une qui ne soit aussi pour vous.

Je n'oublie et n'oublierai rien, mais la crise des sântés ministérielles, celle de la convocation des notables, celle des affaires de tout genre qui s'agitent et se brassent, et par dessus tout un travail non moins pénible que pressé, qu'il m'a fallu entreprendre, aussitôt mon retour, absorbera tous mes momens et toutes mes pensées jusqu'au 22. On vous a fait

une bourde sur Luchet. Je l'ai emmené parceque le Prince H * * m'en a prié. Il est le serviteur des serviteurs; parasite de sa nature, bon diable pourvu qu'il ait de l'argent et de la gloutonnerie à tout prix; et d'ailleurs il n'y a pas plus de point de contact entre nous, qu'entre feu Apicius et feu Brutus.

Je vous ai donné une manière sûre de m'adresser. 1^{ere} enveloppe M. de Calonne Contrôleur général des finances. 2^{de} M. l'Abbé de Périgord. 3^{ème} Moi. Mais ce n'est pas une adresse pour longtemps. *Vale et me ama.*

Ne perdez pas de vue le nouveau règlement militaire à Berlin. Vous en rendrez compte apparemment.

Le parlement a demandé au Roi, au nom de tous les parlemens du Royaume, le rappel des protestans. Premier fruit de l'assemblée des Notables, à qui l'on a envié cet honneur.

Lettre 8.

Non datée.

Je reçois, mon Ami, votre Lettre du 26 Février. Hélas M^{de} de N. a bien retiré ce fatal paquet; elle me l'a même envoyé; mais je ne l'ai point reçu par le courier par lequel elle me l'annonce, de sorte que j'en suis très inquiet. Mais comme mon inquiétude n'y peut rien changer, jusqu'à ce que j'aye reçu des éclaircissemens ici et surtout à Berlin, où le paquet traitant du pays a peut-être paru contrebande, ce qui cependant seroit bien odieusement absurde et ridicule, puisque ce ne sont que des détails extraits de livres imprimés. Au reste il n'y a encore qu'un courier d'écoulé.

Mon Ami, j'imagine *la difficulté diabolique*, et j'y crois de toute mon ame, parceque je crois tout ce que vous dites, et parceque la chose de foi me paroît vraisemblable. Aussi cet ouvrage fera-t-il une vraie découverte dans le genre des voyages et peut-être dans le genre

historique. Au reste je n'ai pas besoin de vous repeter, qu'il n'y a point de taxe entre nous. Outre que l'amitié ne connoit point de taxe, l'équité veut ici, que l'homme tel que vous, qui se dit, *je ferai de mon mieux*, et qui n'a pu deviner que dans l'ouvrage même, ce qu'il y avoit à faire, ne dise son prix qu'après. Mais au nom de Dieu! ne hazardez plus aucun paquet; car quel Caphernaüm ne feroit-ce pas, que d'avoir à refaire? Mon très cher Ami, j'oubliois de vous dire une chose qui ne vous fera pas de peine, mais gardez m'en le secret absolu; c'est que je suis resolu à aller finir cet ouvrage avec vous, sous vos yeux (autre annotation, n'oubliez pas Canzler pour la Saxe): Mais il faut que vous m'arrangiez une manière économique d'exister à B * * nullement cérémonieuse.

Les yeux sont en ce moment infiniment sur moi, parceque j'ai fait paroître ma *dénonciation de l'agiotage au Roi et à l'assemblée des Notables*, que les bons cito-

citoyens attendoient avec une grande impatience, les mauvais avec beaucoup de terreur, et où j'ai suivi mon sujet sans acception de personnes ni de choses. Vous n'avez pas d'idée de l'effet, et combien il est probable qu'il produira un tremblement de terre jusque sur les marchepieds du sanctuaire; tant il est vrai que le courage est encore plus utile à l'espèce humaine que le talent! Il en arrivera ce qui pourra; mais j'ai la conscience qu'il étoit impossible de rendre un plus grand service à mon pays. Un de mes amis et des plus puissans me disoit hier: *Voilà comme on se donne une très grande considération! mais comme on s'éloigne de tout.* Et j'ai répondu: *Une grande considération n'est donc rien?* Mais dans le sens même du diseur il a tort. La vérité est, que cet homme a été complètement séduit par le protecteur de l'agiotage, qui lui même auroit affaibli mon ouvrage dans ses plus précieuses conséquences, si heureusement pour la patrie, il n'avoit pas à peu près

jetté le citron, sans penser qu'il y avoit encore du jus; ce qui ajoutant à mes grandes vues du bien public le désir de montrer à un certain personnage, que si j'étois bon à prendre, je n'étois pas bon à laisser, ne m'a pas peu aidé dans les développemens.

Au reste les notables se conduisent à merveille; les hommes sont toujours honnêtes la première fois qu'on les assemble. Ils montrent de l'énergie et de la sagesse, de l'étendue et de la prévoyance. Cette époque restera pour le bien de la France et la gloire du Souverain. — En attendant les pasquinades courent toujours. C'est une femme de Maire, qui paroît à Versailles avec une grande robe à ramages, dont un élégant soulève la robe en la baissant et disant: *Madame pardonnez, j'adore les antiques.* — *Ah Monsieur que ne le disiez vous? Mon derrière a vingt ans de plus que ma robe.* C'est une estampe représentant un fermier, qui, au retour de l'assemblée des notables, convoque sa basse-cour et leur

dit: *Mes chers animaux, je vous ai assemblé, pour vous demander à quelle sauce je dois vous mettre?* — C'est une étrange nation que celle qui ne peut recevoir le bien, ni le mal qu'en riant. — Bon jour, mon Ami, bon jour.

Lettre 9.

Non datée.

J'ai fait, mon cher Major, une absence de quinze jours, pendant laquelle je devois garder un incognito si fêvère, que mes lettres même ne devoient pas m'être envoyées; voilà l'unique cause de mon silence passager, dont vous avez dû être averti par une lettre du Chevalier de Witry, du jour même de mon départ. Je dois reponse à deux des vôtres, mon Ami, celle du 16 et celle du 21. et je ne m'acquitterai de ce devoir avec quelque étendue que le courier prochain, le torrent et mon absence m'ayant un peu arriéré. Je ne vous dirai aujourd'hui que

les points intéressans, et même quelques uns en logogryphe.

1°) M^{de} de Nerha a enfin votre paquet et je dois le recevoir incessamment.

2°) Gardez jusqu'à nouvel avis les prochains cahiers.

3°) Si vous entendez dire d'ici à quelques jours: le Comte de Mirabeau a reçu un coup de vent, ne vous en étonnez pas et ne vous en inquiétez pas: au contraire

4°) Travaillez sans relâche; mais rendez compte dans les Journaux allemands de l'ouvrage de moi, qui va faire du bruit et que vous recevrez incessamment. Voilà la seule distraction, que l'amitié vous demande et vous permette.

5°) Je vous verrai au plus tard à la fin du printemps.

6°) Toutes vos affaires se font sans exception: Vous aurez votre hausse: votre poudre à canon sera vendue: Pour votre guerre de trente ans, c'est une ba-

gabelle dont je ne parle plus. Encore une fois passé le mois de Juin, je consens que cela soit sur mon compte.

7°) Si Madame de Nerha vous avise de mon départ, envoyez lui tout ce que vous aurez pour moi.

8°) Heymann arrive à la fin du mois, alors vos cahiers de Tactique seront mis en œuvre.

Somme tout, mon Ami, je n'oublie et n'oublierai rien. Mais par dieu, j'ai besoin de tête et de bras. *Vale et me ama.*

Lettre 10.

Liège 24 Mars.

La datte de ma lettre vous étonnera un peu, mon cher Major; je n'ai pas pu vous rendre compte plutôt de ma situation nouvelle, quelque impatience que j'eusse de vous mettre en garde contre les traditions extravagantes, calomnieuses ou mutilées, et de vous faire juge

de ma conduite. Mais j'ai espéré que votre amitié vous feroit du moins suspendre votre jugement, et que vous me fauriez gré d'avoir compté sur elle.

A peine revenu à Paris, mon très cher Ami, je me suis apperçu, que non seulement la place, (Secrétaire des Notables) à laquelle il avoit été bien difficile de ne pas me destiner, dans des circonstances que j'avois eu le premier l'idée, l'occasion et le soin de faire naître, étoit donnée; mais que l'aspect des affaires étoit devenu tel, le desordre des finances si effrayant, le mécontentement si universel, que le Ministre dépourvu, pour comble d'embarras, par la mort imminente de Mr. de Vergennes, du seul étai qui put lui conserver quelque consistance, n'alloit être occupé qu'à batailler pour sa sûreté personnelle, et non à organiser et à constituer la nation, qui ne le feroit jamais par sa main; qu'en conséquence il avoit besoin de faiseurs de manifestes et non de collaborateurs; d'intrigans et

de fatellites, et non d'aides de camp citoyens. Et comme je suis un des hommes du monde qui fais le moins trouver le germe de l'esprit ou du talent quand ma persuasion n'est pas décidée, je me suis bientôt dit à moi même, que je ne valois rien du tout à cette besogne.

En conséquence je n'ai pensé qu'à rentrer dans la carrière d'où je sortois, et désespérant pour le moment de pouvoir être l'instrument d'un bien plus grand, plus prochain, plus direct, j'ai cherché à me faire envoyer à Nimègue dans des intentions purement pacifiques et philanthropiques, auxquelles la confiance de quelques bons citoyens Hollandois et les préventions favorables de la Princesse même m'invitoient.

Ce n'étoit point là le compte du Ministre des finances. Il auroit mieux aimé me laisser à Berlin, que de me voir revenir, pour ne lui être point utile à sa besogne du moment, et surtout quoique mon silence ne lui parut pas de bon au-

gure, même dans l'opinion publique, il auroit préféré de me laisser dans l'inertie la plus complète, plutôt que de me laisser participer le moins du monde ostensiblement à des opérations dont la nation irritée veut lui ôter tout le mérite, pour ne lui en donner que le pénible et l'odieux. Ainsi, il falloit servir lui, ou ne point servir. Et comme le parti qu'il avoit pris, de divulguer *l'Etat de la Nation*, l'exposoit aux attaques les plus sérieuses, aux informations les plus févères, on ne pouvoit guère le servir lui, qu'en soutenant des comptes bien étranges et impossibles à vérifier à moins d'un examen de plusieurs mois; une administration vraiment insensée; des assertions et des promesses bien hasardeuses; et surtout en prouvant que son unique but, lorsqu'il demande des efforts extraordinaires à la nation, n'est pas de s'affurer un grand hypothèque au moyen duquel il puisse aller en avant et sur ses erremens ordinaires, disent les hommes, qui ne croient

pas que l'on se corrige à 54 ans. — Tout cela, mon cher Ami, me convenoit bien mal à moi, qui ne fais pas du tout dire et surtout prouver, ce que je ne pense pas; et qui pour trancher le mot, suis convaincu que la réputation de l'homme est le plus grand obstacle à la chose.

Lors donc que le Ministre des finances me fit tâter, (car en un mois de temps, il n'a pas trouvé une minute pour me parler d'affaires) je demandai nettement à m'abstenir, et comme dans les circonstances cela m'étoit à peu près impossible, moi présent; à voyager.

De ce moment Mr. le contrôleur général, qui croyoit me tenir par nos amis communs et la nécessité, comme s'il y avoit jamais nécessité d'obéir contre sa conscience, m'a regardé comme nul et non avenu et 1^o) manquant à sa parole formelle; 2^o) me laissant dans des embarras de tout genre; 3^o) éludant mes demandes les plus formelles et les plus simples par un silence bien ou mal co-

loré; 4^o) répondant à nos amis communs qui lui disoient fréquemment, que je n'étois pas bon à mécontenter; *j'arrangerai tout cela avec de l'argent*: il m'a successivement et surtout par ces derniers mots, qui m'ont semblé un outrage inexpiable, non seulement dégagé de tous liens envers lui, mais donné toutes les raisons possibles de passer dans l'opposition.

Je ne l'ai pas voulu faire, et je ne l'ai pas fait; j'ai voulu rester moi et n'être que moi. Mais j'ai cru pouvoir et devoir me permettre de l'être tout entier; et ne voulant pas que la seule assemblée en quelque sorte nationale, qui peut-être aura lieu de mon temps, se passât, sans que je payasse mon tribut à la chose publique, je me suis emparé du sujet le moins à la portée des hommes capables de se faire lire, et sur lequel, à mon avis, il importoit le plus de diriger en ce moment la puissance de l'opinion publique, et j'ai dénoncé l'agiotage *au Roi*

et à l'assemblée des Notables, dans un livre qui n'est pas bon, qui a été et du être fait trop vite pour pouvoir être bon, qui est surchargé de choses parcequ'elles ne sont pas à leur place, et où j'ai plus médité mon sujet que mon plan, mais qui a été dicté par un sentiment fort et pur, qui enseigne des vérités saines et importantes, qui mettra de bons esprits sur la voie, et qui s'il ne tue pas l'agiotage, que le gouvernement seul peut extirper, fera qu'on ne pourra plus, sans infamie, agioter ni protéger les agioteurs, car les hommes de bon sens et de bonne foi doivent être convaincus, et les sophistes ne peuvent plus échapper.

Ce livre, mon très cher Major, a eu un succès prodigieux, un succès sans exemple, qu'il étoit loin de mériter comme ouvrage, mais qu'il méritoit peut-être comme service rendu avec courage et dignité. Les notables pour la plupart, les chefs des corps, d'honnêtes gens de toutes les classes m'ont félicité, remer-

cié; depuis les études des notaires jusqu'aux boudoirs des belles Dames, on m'a lu, vanté, prôné. Quatorze jours se sont passés ainsi, le gouvernement spectateur oisif, quand tout à coup le 20 les deux principaux d'entre les agioteurs ont eu ordre de quitter Paris, un troisième a perdu une grande charge de finances dont il venoit d'être revêtu; et ce même jour 20, un ordre du Roi a été lâché pour m'arrêter.

Mes amis ont exigé que je partisse; j'ai longtemps résisté et je ne me serois pas rendu si la bastille m'eût été destinée; mais il étoit question d'un château au fond d'une province reculée, où j'aurois été perdu pour la chose publique et oublié pour mon fait particulier. Je suis parti décidé à laisser passer l'orage, que le temps mis à le former montre assez être le produit d'une intrigue de cour, que d'autres intrigues combattront assez. Car je dois vous dire que deux tiers et demi du ministère même sont pour moi.

Me voici donc dans une campagne auprès de Liège d'où je vous écris, et où vous pouvez sans nulle crainte m'adresser vos lettres sous le pli de MM. de Witry d'Everlange chanoines de Tongres.

Vous êtes bien tenté de croire, n'est ce pas mon Ami ? qu'il y a eu dans mon livre, ou dans ma conduite, quelque impetuosité, quelque attaque directe au ministre, quelques torts de forme ? Mais vous devez penser aussi qu'en ce moment je suis de sang froid. Eh bien ! Mon cher Maître, je n'en effaçerois pas une ligne. Le ministre des finances n'y est nommé qu'une fois et avec éloges ; à la vérité les grandes fautes de son administration y sont toutes, comme les suites nécessaires de l'agiotage ; et les quatre pages de prophétie, dans le cas où l'agiotage ne sera pas détruit, sont, pour les gens instruits, l'histoire fidèle de son ministère. Mais il a fallu qu'il se nommât, qu'il la fit lui même, pour se trouver injurié : cela est vrai au point que le

premier cri des agioteurs et des fanatiques de Mr. Necker a été, que ce livre étoit fait par ordre de Mr. de Calonne contre M. Necker. Et c'est pour ce livre que je suis puni ! et je le suis le même jour et plus sévèrement que les malheureux que j'ai dénoncés, dont les brigandages désolent le Royaume depuis trois ans ; brigandages certifiés véritables par le Roi même, qui les chasse de Paris ! — Achevez, mon ami, achevez votre cours de la connoissance des hommes et des Rois, dans laquelle vous êtes déjà si grand connoisseur ! Mais ne me plaignez pas, car cela passera ; et cela ne passeroit pas que j'en ferois tout consolé. Un de mes amis me disoit l'autre jour : *Voilà comme on conquiert une haute considération ; mais comme on s'éloigne de tout.* — Ce que vous dites implique contradiction, lui répondis-je ; car une haute considération est à peu près tout ; mais je nie que ce soit ainsi que l'on s'éloigne de tout, même dans votre sens. *Votre homme est trop fol pour*

avoir des succès durables; la suite, le caractère, le vrai talent les donnent seuls, et le jour où il tombera, ou bien le jour de la banqueroute où il vous mène, voyez à quelle distance je serai de lui.

Quoiqu'il en soit, mon très cher Ami, ce dont vous pouvez être sûr, c'est que j'ai fait plus qu'il n'étoit nécessaire peut-être pour remplir mes devoirs de citoyen; mais que je n'ai rien fait que d'honnête et d'honorable; car enfin quand il se feroit mêlé à ma verve naturelle quelque envie de montrer, que si j'étois bon à prendre je n'étois pas bon à laisser, je ne crois pas qu'il y ait rien là de repréhensible. Aimez moi donc toujours, mon bon ami; hâtez plus que jamais votre grand travail qui fera de deux choses l'une, ou notre gloire, ou notre fortune; car si je l'imprime, ce fera sous nos noms et je vous réponds de l'ouvrage: s'il fert, comme je persiste à le croire, au gouvernement de France, et qu'à ce compte il se le réserve, je ne ferai

pas placé sans vous, je vous en donne ma parole, et mon plan est déjà fait. Quoiqu'il en soit, vos honoraires sont prêts (je n'ai qu'une seule inquiétude hélas! votre cahier de population, qui ne m'est pas revenu!) Ils seront non seulement ce que vous les avez évalués; mais ce que vous les évaluerez; et comme je tiens toujours à mon projet favori d'aller finir cet ouvrage avec vous, mandez moi un apperçu et du séjour nécessaire et des fraix — La poste me presse. *Vale et me Ama.* J'attends de vos nouvelles avec impatience.

Lettre II.

Sans date.

Mon affaire se civilise considérablement, mon cher Major, les honnêtes gens sont indignés, l'opposition crie aussi fortement qu'on puisse crier chez nous, c'est à dire, assez bas; mais pas tellement que ces rumeurs combinées
avec

avec mon absence, qui effraye plus que ma présence, n'en impose à la partie du gouvernement qui m'exécra, parcequ'elle n'a pas pu me corrompre; et déjà l'on fait des avances auprès de moi. Tel est pourtant le propre de la bonne conscience, du dévouement au bien secondé de quelque talent, de la censure publique exercée sur les grands criminels. Je le fais; des tyrans barbares ont éteint de beaux génies qui notoient leurs crimes; mais ont-ils éteint leur gloire, et empêché leur vertu d'échapper au bûcher? Ont ils empêché l'instruction qu'ils avoient semé de germer, de se reproduire? Mon ami, la vertu (elle suppose le courage) est la seule chose qui ne soit pas au pouvoir de la tyrannie. Les Charlatans n'ont aucun empire sur elle; leur injustice ajoute à sa gloire; la vertu s'aggrandit sur ses propres ruines; ses pertes l'enrichissent; ses blessures raniment son courage; sa chute lui inspire une force nouvelle; dans la mort elle

trouve la vie; chaque siècle, même en se corrompant, dépose encore une couronne au pied de sa statue.

On m'a déjà fait, comme je viens de vous l'indiquer, des propositions pour me rejeter dans la carrière diplomatique, où l'on sent que, pourvu que je fasse ma besogne personnelle, je m'embarasserais peu que les ministres gâchent la leur; et où l'on se croit, et avec raison, assuré, que je n'écrirai pas du moins contre ceux, qui m'emploieront, et le gouvernement qui me chargera de ses affaires. D'ailleurs un si grand nombre des prophéties que j'ai été appelé à faire au gouvernement pendant 7 à 8 mois se sont vérifiées, que Mr. de Montmorin, qui voit s'ammonceler au Nord une grande quantité de nuages, paroît avoir grande envie de me mettre en vedette. Je ne m'y suis point refusé; mais je fais mes conditions, et je les fais de manière à placer moi et votre Ami d'une manière honorable, et qui les mette dans le cas

de vivre, de voyager ensemble, et de développer dans le cours de quelques années le reste de l'Europe comme la Saxe et la Prusse, et enfin de marcher à la postérité en se tenant par la main. Je serai accepté ou refusé; mais sûrement je ne serai pas marchandé. Dans le premier cas, nous emmènerons avec nous le fils de votre ami dont nous ferons un homme de mérite, nous laisserons à sa femme le traitement qu'elle voudra pour elle et les siens, et sa famille marchera vers une amélioration de sort infaillible, et pour être sûr de ne faire aucun mécompte je déclare que je demande carte blanche pour cet homme, qui au reste est incapable, soit pour lui, soit pour sa famille, d'être déraisonnable; et que j'irai dans son domicile exprès pour traiter avec lui des conditions et remplir les blancs.

Dans le second, mon parti est pris, d'aller pour au moins six mois à B * * d'y mûrir avec vous un ouvrage qui de-

viendra un modèle en ce genre et changera entièrement la manière d'écrire les voyages et peut-être même l'histoire. Cet ouvrage dont vous ne vous faites pas même d'idée, vous son principal auteur, publié une fois, nous verrons de quel front le gouvernement François se passera de ses auteurs; et s'il s'en passe, ils trouveront bien moyen de se passer de lui.

Voilà, mon cher Major, en deux mots mon plan irrévocable. Pilotez en conséquence. Préparez pour le premier cas votre *ultimatum*, que vous remettrez à moi même; dans le second combinez pour moi une manière décente, mais économique de rester six mois à B * * à environ 30 à 40 louis par mois, qui veut dire que je n'y veux pas mettre plus, mais que j'y mettrai volontiers moins, et que j'entends y mener une vie purement littéraire, et n'avoir jamais à dîner que vous, ou quelque ami digne de vous. Répondez moi plutôt que plus tard, mon

cher Ami, car passé la première quinzaine d'Avril, je puis tous les jours partir pour chez vous. *Vale et me ama.* Ma lettre du 25 vous donne pour adresse M. de Witry d'Everlange chanoine de Tongres pays de Liège; persév'erez à m'écrire ainsi.

Lettre 12.

31 Mars.

J'ai reçu hier au soir votre lettre du 12 Mars, mon cher Major, très peu de momens après que ma lettre pour vous étoit partie. Je n'ai rien à y ajouter. Jointe à celle du 25 elle vous aura appris, sur mes affaires et sur mes plans, tout ce qui peut se dire par lettre. Vous y aurez vu mon sort, mon attente, et ma ferme résolution d'être à la fin d'avril à B** *. Si donc vous n'avez pas fait votre envoi, ne le faites pas, d'autant que je ne me fierai jamais à la plus belle des copies autant qu'à votre griffonage;

ainsi suspendez la copie aussi. Ce maudit article population, pour lequel je donnerois un doigt, et dont l'inquiétude est ma pensée habituelle, m'a terriblement dégouté de rien hazarder par la poste. Il ne m'est pas revenu, et Dieu fait s'il reviendra. Quant à l'argent, mon Ami, pour peu qu'il ne vous soit pas égal que je vous le porte dans le mois prochain, écrivez moi tout simplement ici à qui vous voulez que je le fasse remettre à Paris, car vous voyez bien que vu l'instabilité du domicile, une lettre de change à force de me galopper retarderoit l'époque du payement. Pour le prix de l'ouvrage vous avez toute raison de penser, que, quelles que soient nos conventions, je n'entendrai jamais qu'il soit évalué que sur l'ouvrage fait, et non sur l'ouvrage en apperçu; autrement vous seriez la victime de votre loyauté et de votre amitié. Au reste, mon Ami, je vous prépare un beaucoup plus grand profit que celui de vos honoraires, c'est

celui de l'édition au moins pour moitié, et je vous reponds de dix mille souscripteurs pour mon fichu nom en France, sans compter ceux que le vôtre attirera en Allemagne. Ceci suppose que ce travail fera imprimé allez vous dire; aussi sai-je déjà que c'est l'intention de Mr. de Montmorin. Mais motus; car outre les considérations politiques, vous donneriez l'éveil aux contrefacteurs. Pas un mot donc sur notre travail.

Vous aurez vu aussi, mon cher Major, par ma lettre de ce matin, que je porte plus loin mes vues pour vous, et que je pense à une union indissoluble, dont le seul projet vous fera legage de la profonde et tendre estime que vous m'avez inspiré. Enfin, enfin nous en causerons bientôt, et de nos notables; ainsi quant à vos trois antiennes, *) vous croyez bien que ma brusque disparution

*) La hausse, et la vente de l'ouvrage sur l'influence de la Poudre et de celui sur l'art de la Guerre dans la Guerre de trente ans en France.

les aura retardées, mais j'ai pris de la marge dans ce que je vous ai promis, et je tiendrai tout ce que j'ai promis. Mon cher Major, je ne suis pas oublieur de ma nature, et je le ferai envers tout l'Univers avant de l'être pour Vous, mon très cher Ami. *Vale et me Ama.*

Lettre 13.

1^{er} Avril.

J'ai oublié, mon cher Major, de vous dire dans ma dernière lettre, que puisque vous avez sauté à pieds joints dans l'article militaire, ce qu'il faut bien vous pardonner, parceque c'est vous délasser, je vous priois de ne pas oublier d'examiner un peu, en parlant de la mauvaise situation militaire de la Monarchie Prussienne, la question des fortifications. Mais résignez vous à vous dépouiller de tout esprit de corps, et même de cette prévention que l'on contracte tout naturellement pour ce que l'on a beaucoup et

longtemps étudié. C'est cet attrait presque irrésistible qui rend si peu propre l'homme, qui a passé un certain âge, à recevoir des vérités nouvelles.

Réfléchissez si les places fortifiées livrées à leurs propres forces, c'est à dire avec le nombre de troupes proportionné à celui de leurs besoins, n'étant en général susceptibles que d'une défense foible et bornée, c'est un bon système, surtout aujourd'hui, où il ne peut plus y avoir de guerres imprévues, que celui, qui, tout à la fois coûte tant d'argent et est d'une ressource si précaire. Réfléchissez, si, pressé dans cette continuelle alternative, ou de petites places très fortes que l'ennemi masque et rend ainsi inutiles sans les attaquer, ou de grandes places qu'il faut défendre avec une armée, qu'on ne dispute jamais que peu de temps, et qui, prises, deviennent des points d'appui pour l'ennemi, on n'est pas éternellement déjoué par ce système, sous les trompeuses apparences duquel

on a énérvé la défense naturelle de tous les pays. Réfléchissez si les camps retranchés, assis aux points essentiels, n'ont pas les principaux avantages des places fortifiées, sans en avoir les inconvéniens ; et songez que c'est Vauban lui même qui a proposé les camps retranchés en 1696 pour obtenir une défensive sage et vigoureuse. Il indique dans son mémoire que je puis vous procurer, si vous voulez, les places de la frontière entre la Meuse et la mer, au milieu des quelles, il faut occuper ainsi les positions importantes ; et en effet comment préserva-t-il en 1706 Dunkerque et Bergues après la bataille de Ramillies si ce n'est par un camp retranché ? Voilà donc les places fortifiées gardées par des camps ! Réfléchissez enfin si la puissance militaire, du moins défensive, et c'est la seule qui m'intéresse, n'a pas été diminuée par l'admission de ce système général de fortifications régulières, et si par exemple dans le tems où la France non fortifiée par trois lignes

de places, mais armée dans son intérieur, étoit accoutumée à chicaner la guerre pas à pas, on auroit cru la monarchie anéantie, par quelques batailles perdues au delà des frontières et avant que l'ennemi eut franchi un seul des grands fleuves du Royaume, et ce qu'il feroit arrivé de pis que l'enlèvement d'un homme de cour pris pour le Dauphin par le partisan Quietem entre Paris et Versailles.

Et prenez garde que la France est cependant de beaucoup l'exemple le plus favorable au système des places fortifiées. Car une des principales données pour résoudre le problème que je vous propose est le calcul du temps que peuvent et doivent se défendre les barrières d'un Etat. Or la France ayant ou pouvant avoir des troupes nombreuses, qui ne sont jamais nécessaires pour contenir le peuple; les communications du centre à tous les points de la circonférence n'y étant interceptés dans aucune saison; ses rivières navigables et ses belles routes

ajoutant encore à la facilité de ces communications; les provinces frontières presque toutes fertiles y offrant en tout temps la facilité de former des magasins; l'étendue de ce superbe Royaume et la contiguïté de ses parties étant telles, qu'il ne lui faut pas plus d'un mois pour rassembler sur le point attaqué presque toutes ses forces; il paroît suffisant que les places dans le cas d'être insultées les premières tiennent cet espace de temps, ce qu'un bon ingénieur peut promettre de toute place bien construite dans une situation bien choisie. — Voilà notre position, et cependant la question de l'utilité ou de la nuisance, pour parler comme les Anglois, de nos places fortifiées est tout au moins très problématique.

Et vous trouverez que les élémens de ce problème là nous coutent un peu cher. Si vous cherchez dans l'excellente histoire de nos finances par Forbonnois la table *de la dépense effective faite en 1682*, et

les trois tables *des dépenses générales du Roi depuis 1684 jusqu'en 1707*; ces quatre tables nous donnent pour les dépenses des fortifications pendant 25 années des trente que Vauban en fut commissaire général, la somme de 117,710,887 des livres de ce temps là, ce qui porte l'année moyenne de ces dépenses à 4,708,745 livr. et par conséquent donne un total de 141,253 livr. *) pour un temps où l'argent valoit le double d'aujourd'hui, et où la main d'œuvre et les matériaux étoient la moitié moins chers. Notons en passant que cette somme exorbitante n'est aux autres dépenses militaires faites dans le même temps, que dans le rapport de 1 à 20. et voilà ce qu'on appelle le beau siècle.

Mais il est un peu ridicule de parler si longtemps guerre devant Annibal. Je n'ai voulu que vous indiquer des doutes

*) Il y a une erreur ici, qui consiste apparemment à avoir omis 000, ce qui rend la somme à peu près juste. Lisez donc 141,253,000 livr.

qu'assurément vous ne pouvez pas résoudre à fond dans cet ouvrage, mais qui éveilleront des idées. Je me borne maintenant à Vous repeter, mon Ami, que j'espère que le morceau militaire sera digne de l'Auteur de la poudre à canon et de la guerre de 30 ans, et qu'il montrera parfaitement ce que Frédéric fut dans l'art de la guerre, et ce qu'il a ajouté ou changé dans cet art. *Vale et me ama.*

Lettre 14.

Tongres 7 Avril.

Vous apprendrez avec plaisir, mon très cher Major, que je viens de recevoir du seul ministre que les circonstances devoient me faire regarder comme ennemi la lettre qui suit: „Vous „pouvez sans aucun danger revenir à Paris à la suite de vos affaires, pourvu „que vous vous absteniez pendant quelque „que temps de faire imprimer des choses

„qui puissent nuire aux vues du gouver-
 „nement.“ (*Pendant quelque temps, ne*
vous paroît il pas plaisant?)

„Il feroit au deffous de vous d'empê-
 „cher le bien de l'Etat pour fatisfaire
 „votre vengeance personnelle. Et quand
 „il sera fait, il deviendra encore à vos
 „propres yeux un motif d'oublier ce dont
 „vous auriez pu être offensé.“

„Ce n'est pas moi qui ai provoqué
 „l'ordre dont vous vous plaignez. L'Ab-
 „bé de Périgord et Dupont me dirent
 „Dimanche 18, qu'ils alloient vous faire
 „avertir *de ma part*: je me mis à rire
 „et je répondis: *à la bonne heure*.“ (*Le*
fait est vrai et vous peindra l'homme.)

„Je vais dire au Roi que je vous ai
 „mandé de revenir sans crainte. Quoi-
 „qu'il ait fort désapprouvé la manière
 „dont vous aviez parlé d'un arrêt du
 „conseil, il est trop juste pour vouloir
 „que vous soyiez seul victime, lorsque
 „vos adversaires se sont fait un rempart
 „de l'enormité de leur délit, et du dan-

„ger qui résulteroit pour la bourse en-
„tière du renversement subit de leurs
„affaires.“ (Quelle hypocrisie! quel rai-
sonnement, et quel ordre de choses!)
„Je vous écrirai demain ou après de-
„main plus au long et *en commun* avec
„l'aimable et excellent Abbé de Périgord.
„Nous ne nous bornons pas à penser à
„vous: mais nous sommes occupés aussi
„de M^{de} de Nerha.“ (Cela est-il assez
coquet? Assurément pas plus elle que
moi, ne voulons rien de lui désormais.)
„Il faudra voir à quoi les services et la
„gloire de son père pourroient lui don-
„ner droit.“

En conséquence de cette lettre, mon
très cher Major, je n'attends plus que
M^{de} de Nerha, qui doit être en chemin
pour me rejoindre, et que je veux pré-
parer à la lecture d'un horrible libelle
contre moi, où elle est atrocement, gra-
tuitement et calomnieusement outragée.
Il faut au moins que celui pour qui elle
souffre l'en console. Vous pouvez desor-
mais

mais m'adresser vos lettres comme à l'ordinaire, mais rien n'est changé et ne changera dans mes plans que les dattes dont vous ferez avisé; mais comme elles peuvent trainer, envoyez moi vos paquets, et envoyez les de votre écriture, afin que cela soit correct. Quant aux 800 livr. tirez quand vous voudrez; avant que votre réponse arrive je serai à Paris. Au reste pas un moment de ralentissement. Car le gouvernement attend cet ouvrage, et je ne veux pas d'ailleurs qu'il moisisse. A ce propos je ne fais pas comment j'ai tardé jusqu'ici de vous donner la très bonne nouvelle qu'enfin l'envoi de la population m'est arrivé et que j'y travaille maintenant. Bon jour, mon très cher Major. — Je Vous prie de ne point donner de copie de la lettre ministérielle.

Lettre 15.

9 Avril.

Je reçois encore ici, mon très cher Major, votre lettre du 18 Mars et quoique je vous aye écrit continuellement tous ces jours-ci, quoique je vous aye tracé ma marche de toutes les manières, et que je vous aye accusé la réception de ce paquet fatal, dont à si bon droit vous étiez cruellement inquiet, aussi bien que moi; je vous écris pour vous accuser la réception de cette lettre du 18 et trouver une occasion plus prochaine de vous assurer de tout le contentement que j'ai de l'article *population*. Ce sera un morceau d'élite, et je n'espérois pas que l'on pût être aussi intéressant sur une chose aussi sèche en apparence que des chiffres de population. *Macte animo*, mon cher Major, et quel ouvrage nous ferons paroître! Mais je me confirme plus que jamais dans mon invariable résolution d'aller tout revoir avec vous. Il le faudroit pour la seule ortographe

des noms, quelquefois assez mal griffonnés. Jugez pour les coupures, les transitions, les dilucidations. Comptez donc sur moi très incessamment.

Vous ne me parlez pas dans cette lettre du 18 des 800 livr. Cependant vous devez bien penser, que si vous n'avez pas à B * * les bras assez longs, pour faire parvenir par la diligence un paquet droit à Paris, il me faudra beaucoup courir, moi, pour y trouver une lettre de change sur B * *. Indiquez moi donc tout de suite un endroit; ou voulez vous que je vous fasse payer par Berlin? Du moment où vous avez les originaux de ce dont vous m'envoyez les copies, vous devez d'autant moins vous en faire scrupule, que j'ai parfaite sécurité, car je ne me fierai pas tellement au copiste, je vous assure, que je ne vérifie sur les originaux.

Mon très bon et très cher Major, nous avons des inquiétudes sur l'Allemagne, qui indépendamment d'une foule

d'autres considérations particulières, me pressent infiniment que vous poussiez votre ouvrage. Car j'ai toujours peur que vous ne soyiez employé à autre chose. Vous me dites dans votre lettre du 12. que vous êtes sauté de l'article de l'agriculture et des manufactures de plein pied, par dessus les articles du commerce et des impôts, dans l'article affaires militaires. J'entends bien que ce vous a été un délassement peut-être nécessaire. Maintenant vous m'apprenez par votre lettre du 18. qu'il a du être prêt pour Pâques. — Mon Ami, prenez comme le soleil de nouvelles forces dans votre course; car il faut sur le champ et sans relâche vous reporter au commerce et aux impôts, articles d'autant plus profondément essentiels, qu'en vérité on n'en fait pas un mot, même en Prusse. Il ne vous restera après que le beau tableau de l'influence qu'a eu Frédéric II et par lui la formation de la Puissance prussienne sur son pays, l'Europe et son

fiécle. C'est encore là, mon cher Major, un objet de délassement qui coulera de lui même, ensuite des longues méditations qu'a nécessité cet ouvrage.

Adieu, mon Ami, occupez vous plutôt que plus tard du soin de me gîter à B * * sans ébruiter d'avance mon arrivée; et aimez moi comme je vous aime.

Busching me fait redemander les cinq gros volumes in 8^{vo} de l'histoire naturelle de Prusse par Bock.

Lettre 16.

Tongres 12 Avril.

C'est au moment de partir pour Liège, où je resterai deux jours, mon cher Major, pour ensuite reprendre le chemin de Paris, que je reçois votre lettre du 1^{er} Avril pleine de choses obligeantes et sentées, dont je vous fais mes tendres remerciemens. Je pense complètement comme vous, et voilà ce qui me refroidit un peu sur le rôle de Décius. Il me

semble que le coup d'autorité dont j'ai été frappé, est, aux yeux de l'observateur, en un tel moment, un déshonneur pour la Nation. Quoiqu'il en soit, comme je puis très bien m'abstenir quand je me l'ordonnerai, mais que même en me l'ordonnant, je ne pourrois pas changer de principes et d'opinions, je tournerai mes travaux et mes vues sur une autre carrière, puisque mon pays est si indigne d'être servi dans celle là. Nous causerons à l'aide de tous ces points, que je vous ai déjà ébauchés dans mes précédentes; car avant un mois je serai parti pour B** où je resterai Juin, Juillet et Août tout au moins. Vous verrez que je vous avois prévenu dans vos idées, et demandé les détails que vous me donnez d'avance et qui deviennent très satisfaisans, puisque je destine à ma dépense à peu près le double de ce que vous dites qu'elle exigera. J'aurai M^{de} de N. avec moi; car outre qu'avec le sang dont les Dieux me firent naître, il me seroit im-

possible de me passer trois mois de femme, et que les vôtres, en supposant qu'elles me prissent en pitié, me demanderoient trop de temps et de soins, c'est une si charmante compagne, qu'elle embellit beaucoup la vie, et ce bonheur est sans mélange depuis qu'elle a recouvré sa santé. J'aurai donc avec moi, elle, sa femme de chambre, un Secrétaire, un valet de chambre, un autre domestique du pays, soit autrement, et une bonne Allemande pour mon enfant, qui fait autant d'allemand que de françois, avantage que je ne veux pas lui laisser perdre. Deux chambres sont indispensablement nécessaires, une petite chambre pour mon secrétaire, un salon, un bouge pour elle, un cabinet pour moi; voilà tout notre logement. Le seul meuble à l'Allemande qui ne nous convint pas, ce feroit le lit; d'ailleurs tout le reste nous est familier. D'après ces renseignemens, mon Ami, préparez notre marché.

Votre lettre du 1^{er}, mon cher Major, ne m'arrivant, je ne fais pourquoi ni comment, que le 12, il me paroît impossible que j'avertisse à temps pour votre lettre de change partie le 30; car quoiqu'en écrivant à l'instant même on n'aura ma lettre que le 16. Mais je donne ordre que l'on vous fasse passer à l'instant même les 816 livres que vous désirez; ainsi du moins les inconvéniens de ce transmarchement seront bientôt réparés.

Je crois que faisant partir tout de suite et par la poste, sous l'adresse Calonne, Abbé de Périgord, et moi, l'article des manufactures à lettre reçue, il me viendra assez à temps pour que j'y puisse travailler, ou du moins le montrer avant mon départ de Paris. Envoyez le donc, mon bon Ami, puisqu' aussi bien nous ne risquons rien, vous gardant l'original. Mais ne confiez, je vous en conjure, ni à la poste, ni même à un copiste, l'article militaire qui est trop important; et quant au commerce et aux impôts, aux

quels vous allez vous mettre sur le champ n'est ce pas ? je ferai à B * * avant qu'ils soient finis. Reste le jugement du grand homme que nous ferons à loisir et sous la double impulsion de l'amitié. *Vale et me ama.*

Lettre 17.

14 Avril.

Mr. de Montmorin a été de la part du Roi demander à Mr. de Calonne sa démission, Dimanche au soir, à dix heures et demi. Vous sentez, mon cher Ami, que ceci me fait hâter mon voyage, malgré tout mon désir d'attendre mon Amie, que probablement vous aurez vu, car elle comptoit pour cela passer à B * *, et Dieu veuille qu'elle l'ait fait, afin que vous lui ayiez remis vos paquets, que, comme vous sentez bien, il faut vous garder d'adresser à Mr. de Calonne désormais. Il faut, mon Ami, écrire, jusqu'à nouvel ordre 1^{ère} Adresse à Mr.

Dupont conseiller d'Etat et Inspecteur général du commerce, rue de la Sourdière, cul de sac de la corderie. 2^{de} Adresse pour le Comte de Mirabeau. Quant aux lettres simples, comme Jeanneret va faire un voyage, écrivez moi chez M. Panchaud rue St. Honoré, près St. Roch N^{ro} 273 jusqu'à ce que je sache où je serai. Hâtez, hâtez, mon Ami, notre important ouvrage; tout ce que j'ai est refait. Vos 816 livr. sont parties. On ne savoit encore au départ du courier qui étoit le successeur. On croyoit que la place étoit offerte à M. de la Galaisière, mais il est douteux qu'il accepte. Le nom de Necker n'a pas seulement été prononcé dans les 24 heures que ce débat a duré. Le Roi a écrit à M. de Calonne pour lui dire de continuer à préparer les matériaux de la 4^e section, parcequ'il veut continuer l'assemblée des Notables. *Vale et me Ama*, très cher Ami.

Lettre 18.

De Liège toujours

14 Avril.

Je reçois à la fois, mon cher Major, encore avant que de partir, votre Lettre du 24 Mars que l'on m'envoie de Paris et celle du 7 Avril qui m'arrive de Tongres. La première est déjà vieille et tous les articles en sont périmés ou répondus d'avance. Les réflexions très sages que vous y faites, sur le danger de me compromettre actuellement, quoique venues après coup, ne m'en feront pas moins utiles. Il est certain d'une part que j'ai droit de croire avoir suffisamment payé mon tribut à mon pays, qui, très assurément aussi, s'est légèrement acquitté envers moi, et j'avoue que la torpeur des notables en cette occasion, jointe à tous les détails qui prouvent si bien que c'est au clergé beaucoup plutôt, qu'à la chose publique, qu'ils ont immolé Mr. de Calonne, m'a glacé non pas de découragement, mais d'indigna-

tion. D'un autre côté, plus on me croit bon à quelque chose, et propre à opérer du moins des révolutions d'idées, plus je dois me conserver pour des momens où je puisse être plus essentiellement utile, par la seule prépondérance de mon indépendance, et sans pouvoir la compromettre, parcequ' alors elle fera toujours dans mon portefeuille.

Je vous ai pleinement rassuré sur l'article population, dont vous ferez étonné vous même en le relisant dans son ensemble, un peu resserré et arrangé! C'est un morceau excellent, qui me donne une très grande idée du reste. Et voilà toujours comme vous êtes! Effrayé de la besogne d'avance, puis franchissant le but d'un élan et dépassant l'attente même de la personne qui a la meilleure opinion de vous! Vous êtes inquiet de l'article commerce; je ne le suis pas le moins du monde, moi; et ne vous demande que de vous y élancer.

Je vous ai mandé exactement ce qu'il nous faut de logement, et quel sera notre genre de vie. Vous à diner et quelquefois un homme de mérite si vous nous l'indiquez. Moi tous les dimanches à la cour et pas davantage. Nous ne perdrons pas de temps ensemble vous et moi. D'abord on mûrit et on étend ses idées, par le choc électrique; ensuite il faut s'interdire le travail immédiatement après diner. La saison sera belle, qu'aurons nous à faire, que de nous promener. Rien donc n'est plus applani, que tous les détails épisodiques.

Vous sentez qu'il n'en est pas de même de mes projets, ni pour vous, ni pour moi. Voici un nouveau règne. On a fait un massacre tout entier, non pas d'innocens assurément, mais de gens en place. Fourqueux contrôleur général; Lamoignon garde des sceaux; D'Ormesson premier président. Fourqueux est un honnête homme, aux bons principes,

mais foible et qu'on effrayera de moi: que si on n'y parvient pas, il aimera toujours mieux qu'on se serve de moi en France qu'ailleurs. Si au contraire, je ne vois pas pourquoi on m'emploieroit d'aucune manière. Sous le Calonne cela étoit immanquable. Je pouvois lui faire tant de mal, qu'il auroit à tout prix forcé M. de Montmorin de m'éloigner avec les honneurs de la retraite, en forte que le silence me fut imposé par devoir. De là toutes les agaceries qui m'étoient faites. Mais aujourd'hui que cet intérêt particulier d'un ministre est fini, je ne vois pas clairement comment les autres auroient la force de me pardonner, d'avoir montré que j'avois le perilleux mais puissant secret de les jeter à terre lorsqu'ils ont tort: et qui d'eux est bien sûr de n'avoir pas tort? Quoiqu'il en soit, comme rien ne me convient mieux à moi que de connoître l'Europe et de passer ma vie avec votre Ami, je vais suivre avec mon activité et ma persévérance na-

turelle le projet que j'ai de me faire demander des voyages et des comptes rendus tels que ceux que nous préparons pour l'Allemagne. Alors le grade de votre Ami vient tout seul; et comme il est dans une telle position que l'on ne peut traiter avec lui, qu'en lui assurant d'avance un traitement pécuniaire à vie, dont une partie soit reverfible à ses enfans et à sa femme, il ne peut jamais souffrir des phases ministérielles; un grade étant de sa nature inamovible, et une pension l'étant par le fait; trop de gens sont intéressés à ce qu'on ne touche pas à cette arche du seigneur. Ajoutez que quand on y touchera, ce ne sont pas celles qui seront assignées sur tel ou tel département à des hommes en activité qui pourront être attaquées. Ne vous inquiétez donc point, mon cher Major, et croyez que ce n'est pas des intérêts de mes amis que je suis généreux; mais jugez ma position à fin de m'absoudre si je ne réussis pas.

Quant à votre scrupule pour le partage du profit de l'édition, vous ne l'aurez pas pour votre fils, ou vous seriez très superstitieusement répréhensible; ainsi je ne m'arrêterai pas à le combattre; nous nous arrangerons bien.

Pour le mérite de votre travail, je ne me l'exagère point. Il faut une grande force d'attention pour faire de pareils rapprochemens. Il faut une grande sagacité pour tirer ainsi du sein des faits la démonstration des principes. Ce doit être le but éternel, et ce fera la grande utilité de cet ouvrage. Il ne pouvoit être fait que par un homme qui à une grande connoissance de l'Allemagne et des Allemands réunit beaucoup d'ordre dans l'esprit, d'étendue dans les idées, le tout portant sur l'immuable base des principes. Si vous croyez que cette réunion soit une chose commune, nous ne sommes pas de même avis. Enfin vous ne pouvez pas connoître l'ouvrage; il a besoin d'être vu dans son ensemble; il

il ne perdra pas à ce que nous le voyions ensemble. Adieu, mon très cher Major. Mes chevaux sont mis et je pars. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. 15 Avril.

Lettre 19.

11 May.

Je n'ai là, mon cher Major, aucune de vos lettres, et j'en ai reçu trois, depuis ma réunion avec M^{de} de N. je ne puis donc répondre méthodiquement à aucune. Je fais en masse que je les ai complètement approuvées toutes, que j'y ai trouvé votre sagacité et votre sagesse sur tous les points, et que jamais tête d'homme ne m'inspira plus de confiance que la vôtre. Je vous assure aussi que votre article *manufactures* est rempli de trésors. Celui d'*Agriculture* ne m'est pas parvenu; mais les trois morceaux que je possède, *Histoire — Population — Manufactures* sont refaits, et je crois trois des plus utiles ouvrages, qui aient

jamais été rédigé en économie politique ; car c'est une précieuse et rare richesse que de joindre à l'exactitude patiente et superstitieuse de votre nation l'étendue des idées et la finesse des rapprochemens. Les affaires publiques sont chez nous dans un tel cahos que les miennes s'en ressentent à un point prodigieux. Cependant rien n'est changé et ne changera dans mes plans. L'archevêque de Toulouse, que vous devez regarder comme un premier ministre est un homme d'un grand talent, et d'une grande suite ; il est impossible que tôt ou tard il ne sente pas, qu'il vaut mieux m'employer que m'oublier. Mais le tumulte des circonstances et la multitude des affaires ne lui permettent en ce moment que de pourvoir au plus pressé ; c'est à dire, pour trancher le mot, d'alléger le vaisseau qui couloit bas. Je ne fais donc pas du tout ce que dans ce moment il voudra et pourra faire. La controverse, où la maudite indiscretion attachée à la célébrité vient de

m'engager, ne peut que lui plaire. Il est question de prouver à Necker qu'il est un très mauvais financier, ou plutôt qu'il n'est rien qu'un charlatan. Je l'avois attaqué dans la denonciation de l'agiotage, comme l'auteur de sa renaissance par un vicieux système des emprunts sans impôts. Cette vérité neuve, ou qu'au moins personne chez nous n'avoit encore osé dire et prouver, m'a attiré les lamentations d'un de ses partisans, mon ami. J'ai répondu une lettre confidentielle, où j'indique nettement ma façon de penser sur lui. Cette lettre a été copiée, puis imprimée dans un moment, où son parti vraiment fanatique avoit tout arrangé de manière, à ce qu'il paroîssoit infiniment probable qu'il revenoit aux finances. Alors je me suis trouvé compromis par des assertions très tranchantes, et il a fallu prouver du moins les plus décisives. C'est ce que j'ai fait dans un écrit qui vous plaira; du moins j'y ai ramassé toutes mes forces de dialecticien,

de calculateur et même d'homme malin. C'est une jolie partie d'échecs, où j'ai joué très ferré, et où certainement il est matte. Vous voyez bien que le chef actuel des finances n'en peut-être fâché; et d'autant moins que dans l'édit pour l'emprunt qui va paroître, il a fait déclarer hautement au Roi qu'il n'empruntera jamais, sans imposer; de sorte que moi exilé, j'ai eu l'honneur de voir les notables et le Roi ériger en arrêtés et en loi ma théorie. — Avec tout cela, mon Ami, comme je ne veux, ni ne peux être employé dans les finances, où passé la première place, il n'y en a que de subalternes, c'est toujours l'ouvrage sur la Prusse à la main que je veux aborder M. de Toulouse, qui en a une grande attente. Mon intérêt ainsi que ma volonté me poussent donc à me faire oublier pendant trois ou quatre mois à B** où ensemble nous aurons tout fini de reste dans ce laps de temps. Je retarde de quelques jours mon départ, 1^o) par-

cequ'il a fallu que mon ouvrage parût et que hérissé de chiffres et de tableaux, comme il est, l'exécution en eut été détestable, si je ne l'eusse pas suivie. 2^e) Parcequ'un de mes amis a besoin que je l'accompagne jusqu'à Zurich, qui m'écarte d'ailleurs peu de ma route. Vous avez du recevoir, mon très cher, vos 800 et tant de livres, qui le courier d'après vous ont été immédiatement envoyées. Je vous porterai l'argent dont vous pouvez avoir besoin. Ne perdez pas un moment, je vous en conjure. Car il nous reste trois morceaux bien importants; puisqu'assurément le jugement de Frédéric II, c'est à dire le tableau de son influence est le plus grave de tous, et comptez sur moi vers la fin du mois. *Vale et me ama.*

Lettre 20.

Paris 19 May.

Je reçois votre lettre du 2 May, mon cher Major, et comme elle ne me parle en aucune façon des deux lettres que mon homme d'affaires vous a fait écrire par Mr. de Luchet, qui lui dit vous connoître, je ne suis point inquiet sur le payement de la somme en question qui vous a été renvoyée repartie ainsi. Lettre de change de 600 livr. tirée par M. Rilliet sur Mrs les frères Bettmann et autre assignation de 215 livr. Le tout envoyé au colonel S * * à votre disposition et pour payer le banquier porteur de votre lettre, renvoyée à Berlin avec protêt, graces au maudit imprévu de la chose et de mon absence. Je ne puis donc pas douter, mon très cher Major, que vous ne foyez payé en cet instant et si par impossible vous ne l'étiez pas, il vous faudroit écrire *subitamente* au Comte de S * *. Je vous porterai en outre le viatique dont vous pourrez avoir besoin.

Mais comme armes et bagages sont bien chers; comme M^{de} de Nerha est bien délicate pour recommencer si promptement une telle course; comme j'ai quelques affaires à suivre ici; comme je ne veux à B * * qu'une retraite purement philosophique, je crois que je partirai seul et très incessamment. Si en conséquence vous pouviez m'arranger chez vous, non pas un appartement, vous êtes trop resserré; mais une pension afin que je n'eusse à m'embarasser de rien que de travailler, vous ajouteriez beaucoup à mes obligations.

J'ai une bonne nouvelle à vous donner, c'est que j'ai votre article: *Agriculture et productions naturelles*. Cela m'a fait un grand plaisir. Je ne l'ai au reste pas encore lu. J'ai été, en revanche affublé en arrivant de *l'Eloge du Roi de Prusse par Mr. de Guibert*, et je crois que ce très mauvais ouvrage, (je vous le porterai) où l'on n'a pas même saisi les grandes parties militaires du talent de

Frédéric II, et où l'on n'a dit que des choses communes avec le ton à prétentions le plus ridicule, prépare un grand triomphe à votre *article militaire*.

Quant à l'article *commerce* vous avez toute raison de ne point croire aux *Etats de balance* etc. etc. C'est une des plus faillantes parties du charlatanisme de l'ouvrage Necker. Quant à l'article *Impôts* je ne puis qu'approuver votre plan, et je connois trop vos principes et votre extrême attention pour être inquiet du résultat. C'est une chose bien remarquable, que la supériorité que donne à votre exactitude individuelle, sur l'exactitude Allemande déjà si grande en soi, cette susceptibilité d'attention dont vous doua la nature, et qui, à tout prendre, est la véritable pierre de touche qui distingue les hommes.

Autre bonne nouvelle; M. Schweizer, Suisse très estimable et fort instruit, placera un grand nombre d'exemplaires de votre poudre à canon en Suisse. Je

vous apporterai la hausse. Bon jour, mon Ami; j'ai un grand succès contre Neker; mais vous, vous aurez un vif plaisir à revoir *notre ouvrage*, puisque vous voulez que je l'appelle ainsi, un peu refait et repeigné, et cette révision totale vous aidera beaucoup à l'important morceau de l'influence de Frédéric II. Bon jour, mon Ami très cher, et pour la vie infiniment cher. Ne perdez pas un instant; car indépendamment des événemens Européens qui *nous* menacent, *nous* sommes appelés je crois à d'autres destinées; et tout au moins ne voulons nous pas nous ménager de causer ensemble le plus que possible? *Vale et me ama.*

Lettre 21.

2 Juin.

Je reçois, mon très cher Major, votre Lettre du 20 May précisément au moment où je pars pour chez vous; car des événemens sans nombre desquels je

vous rendrai compte, et dont le résultat le moins malencontreux pour moi, est que l'on ne paye pas même à votre Ami, je ne dis pas d'indemnités, je dis ses avances, m'ont retenu jusqu'à ce jour premier Juin; et je dois vous dire, mon Ami, que je suis bien touché de votre honnêteté, bien sensible à votre amitié, bien payant de retour et mille fois, votre affection; mais que vous avez tort pour l'argent. Voici le fait en deux mots. J'apprends à Tongres par une lettre de vous qui m'est renvoyée que vous avez tiré 815 livr. sur moi à Paris. Deux jours après Luchet passe à Liège. Je lui fais remettre un ordre pour mon banquier de vous faire passer par toutes voies ces 815 livr. Nulle lettre de change sur B * * pas sur Berlin. Luchet indique S * * par l'organe de Bettmann, l'un des plus grands négocians de l'Allemagne et le banquier le plus connu de Francfort. J'ai vu postérieurement la lettre où le Comte S * * écrit qu'il tient à votre ordre cet

argent, qu'à dire vrai il eut été plus simple de lui dire de vous faire passer; mais qu'y pouvois-je moi qui étois à cent lieues? Tirez donc sur le Colonel S * * en lui envoyant la lettre ci incluse, tirez, dis-je, non pas 150 rixdalers d'or, mais l'équivalent de 816 livr. de France ou deux cent quatre rixdalers d'or, que vous êtes chargé de faire remettre à B * * et cela sauve toutes vos moroses réflexions sur l'emploi de cet argent etc. etc. Quant aux appoints, faux frais etc. je vous en rapporte le remboursement, ainsi que tout l'argent dont vous pourrez avoir besoin, et qui fera toujours à vos ordres, au moins dans les limites de mon pouvoir, dans quelque temps que ce soit, et vous travaillant ou ne travaillant pas pour moi. Je pars demain ou après demain, vais droit à Zurick et delà droit à B * *. Je ferai seul avec un domestique. Faites moi arranger un très petit logement pour moi tout seul et le Jacques; et quant à mon *victum*, si vous pou-

vez me prendre en pension chez vous, je vous en aurai une très grande obligation, car je suis parfaitement inepte pour ces détails, qui me tuent. Je ne doute pas plus de votre article Commerce que de tous les autres. Pour l'article *Impôts* rien de plus aisé. Vous avez le fil d'Ariane, c'est le principe seul bon, et que tous les faits doivent démontrer sans peine, dans un pays, où il n'y a point de fonds publics, c'est à dire de papiers circulans, qui représentent la dette nationale, et nécessitent d'énormes gages pour d'énormes emprunts. *Vale et me ama.* N'annoncez mon arrivée à personne, et ne vous engagez que pour moi de tout l'été.

Lettre 22.

Sans date; mais écrite à Hambourg 1er Septembre.

Si vous en étiez bien curieux, mon cher Major, je pourrois vous faire un poëme épique de mon voyage, mais comme je suis las et que j'ai faim, deux mauvaises dispositions pour la verve poétique ainsi que pour la bravoure, je me contenterai de vous dire que les 36 infortunes d'Arlequin sont des bergeries auprès de mes malheurs. Je n'ai été bien sensible qu'à celui de vous quitter, mais je l'ai assez été à celui là pour ruminer plus sérieusement que jamais à ce que peut nous rapprocher pour toujours. Mais avant ce grand dénouement, il fera nécessaire que nous nous revoyions, pour notre appendix et même pour l'ouvrage. Que votre premier effort, mon ami, soit donc de m'avoir une surseance, qui fasse que B * * ne soit plus un enfer pour moi. Dicter moi les démarches que j'ai à faire pour cela, s'il en est.

Mais avant de traiter les choses importantes, passons en revue les bagatelles, afin de ne pas les oublier. Je ne fais ce que je dois à votre honnête docteur; acquittez cette dette, je vous prie. Il y a aussi un souper à l'hôtel d'Angleterre, que ni vous ni moi n'avons payé. Autre petite avance à mettre sur mon compte.

Dites à Fritz qu'il n'ait pas grand regret, et qu'il faut être aussi étourdi que nous, qui lui avions promis à Hambourg la mer qui n'est qu'à 20 miles de là. L'Elbe y est même mesquin: c'est un canal fort ordinaire, et nullement comparable aux grands fleuves. Avec cela, la vue du port l'auroit frappé. Ce sera pour une autre fois.

C'est en attendant Fauche que je vous écris; aussi je vous parlerai plus de l'ouvrage que du libraire. Mon ami, je ne mets pas un moment en doute que l'appendix ne soit digne du reste, puisque vous l'avez promis; mais il faut que j'aye avec vous sur cela une explication aussi

loyale que le reste de notre conduite. Vous le savez, je n'ai jamais eu d'autre calcul que le vôtre; ou quand j'ai différé ça été pour augmenter votre évaluation. Votre premier apperçu sur le travail relatif à la Prusse étoit 75 louis. Vous me dites quelques mois que vous useriez modérément du droit que je vous avois donné, d'augmenter votre prix. Voici maintenant comme je calcule. Je suppose les 75 portés à 125. Ce font cinquante de plus. La Saxe étoit payée. Vos cahiers de tactique font de 12 louis, mettez 15 puisque vous m'avez promis d'y inférer quelque chose de plus. C'est cent quarante louis. Restent donc mon cher 60 pour l'appendix. Je crois que pour ce prix il doit être digne de vous, et plein de faits mon Ami; puisque c'est quatre fois ce qu'a coûté la Saxe. Comme je me réserve un pot de vin, je suppose que vous vous en réservez un pour moi: ainsi quoique le dernier jour nous n'ayons point parlé de Guibert, comme nous l'avons

toujours fait entrer dans le projet d'appendix, j'espère qu'il en fera, après cette petite explication, qui, mon cher Ami, faite au moment même, où vous m'avez rendu toutes sortes de services, ne peut vous paroître que le loyal épanchement, qui est le dernier degré de la confiance et de l'amitié. Soyez sûr qu'il me tarde bien plus qu'à vous d'être dans des circonstances où je puisse ne compter avec vous, que sur le pied que je désire; et que si le prix de votre travail a un peu trompé mon attente, son excellence l'a infiniment passé. Ainsi de nous deux c'est moi qui ne suis pas quitte, et ma vie entière se passera à m'efforcer de vous prouver que je ne me le crois pas. — Je viens de finir avec Fauche. Je joins ici la copie de notre convention. Maintenant, mon bon Ami, souvenez vous qu'il faut que je livre partout Décembre. En conséquence, je ne vais point chercher votre petit cousin, qui viendra m'attendre à Hambourg à l'époque indiquée.

quée. J'ajoute un seul mot parceque l'heure de la poste me presse.

Procurez vous une petite brochure avec ce titre singulier. *Sollt die Deutschland ein Kaiser Haben.*

Je vous envoie un livre estimé sur Hambourg.

Actuellement, mon Ami, courage et assiduité. Assurez vous de finir, et procurez vous rapidement les livres, qu'il vous faut, car nous avons de la marge.

Bon jour, mon cher: vous aurez de mes nouvelles encore avant mon départ. Causez avec Mr. W * * de ce qu'il me faut pour être en paix ici, afin que je le prépare d'avance. Quant au procès, je vais presser Luchet, et je vous enverrai de Paris d'autres détails. Voyez au reste à obtenir un délai même pour le payement dû au sellier. *Vale et me ama.*

Lettre 23.

Sans datte. Mais encore de
Hambourg 2 Septembre.

Mon ami, mille tendres et très tendres remerciemens pour votre conduite noble, généreuse, ferme et loyale.

Soyez tranquile sur Treuenbrietzen, je porterai la chose jusqu'à l'évidence, et j'aurai au moins deux témoignages. Ci joint une lettre de M * *, de ce M * * attesté par le Sellier, qui vous fera bonne. Donnez moi le temps pour le reste; un mois n'est pas assez, parcequ'on ne fait pas ce que la mer peut me retenir. Quant au fait du départ, voulez vous mille témoins, et lesquels?

Quant aux affaires de France, soyez sûr que mon jour vient. L'Arrêté des compagnies est superbe. Le Royaume est en feu. Le parlement n'est point exilé; il a seulement ordre de rendre la justice à Troyes. C'est une absurde horreur.

Pardon si je me hâte, mais on m'attend.

J'ai vu Busch; c'est un homme de mérite, très versé dans sa partie, mais à mille lieues des bons principes en économie politique. *Tout finit par ce résoudre en argent: que celui qui a de l'argent, qui qu'il soit, paye.* Voilà son catéchisme.

J'ai vu le sage M. Reimarus, M. Ebeling, M. Normann, M. Niebuhr; tout cela m'est venu chercher. On me traite avec une distinction que je ne mérite pas. Un de ces Messieurs m'a dit que la partie du projet du code relative au commerce est assez mauvaise; pourquoi donc n'en disons nous pas un mot? je vous enverrai le courier prochain un mémoire sur la jurisprudence dans les affaires du change; faites moi un bon article sur cela, et sur la jurisprudence de commerce en général.

Je pars mercredi avec le capitaine Snakenburg. Priez Eole de me porter vite dans ma Babylone; aimez moi; aimez moi; et comptez sur votre ami à la vie et à la mort.

Un ouvrage rempli de faits curieux, surtout sur la Russie, c'est, disent-ils, *Handlungs - Bibliothek von Busch und Ebeling*. Ce qu'a donné Normann sur la Bavière est excellent aussi, disent-ils. Procurez vous cela. Songez mon ami, que nous devons être prêts en Décembre.

Lettre 24.

Hambourg 3 Septembre.

Voici, mon cher Major, probablement la dernière lettre que je vous écrirai de Hambourg, si les vents restent où ils sont. Je partirai dans la nuit de Mercredi au Jeudi; et j'irai, *quò me trahunt fata*. Je vous envoie le Mémoire de M. Busch très barbarement écrit, mais qu'en ma qualité d'adepte en ces matières, je vous garantis très sain de théorie, très neuf et très curieux. Aucune nation n'ayant de législation précise à cet égard, et la nôtre étant encore dans la barbarie, il faut mon ami que vous lisiez avec at-

tention l'article du code relatif aux affaires du change et que vous ayez la bonté de faire une courte analyse de ce mémoire, où vous rélatiez bien les principes et les principaux argumens sur lesquels ils sont fondés, avec une juste critique de la loi de Louis XIV. C'est rendre un très grand service aux états commerçans. Vous ferez hommage comme de raison à M. Busch, et j'espère qu'à cet égard nous forcerons la main aux gouvernemens; car il leur viendra des réclamations de toutes parts, dès que les chambres de commerce auront un fil qui les guide et sauront quoi demander. Comme ceci, mon Ami, est une matière si délicate, que je ferai cependant bien aise de consulter les yeux microscopiques de Panchaud, sitôt que cet article sera fait, vous me l'enverrez à Paris avec la précaution de le faire copier, sous l'adresse que je vous ai indiquée. Voilà, mon très cher, encore une petite fatigue, mais qui

ne fera point perdue pour l'excellence de l'ouvrage.

Souvenons nous aussi, mon Ami, que dans le livre huitième, on lit ces mots: *La cinquième et la sixième partie de ce premier livre, (du Code Fridéricien) qui devoient traiter de l'objet si important de l'ordre de la procédure, n'avoient pas encore paru en 1786. Nous en avons la preuve dans une note relative au code criminel, que nous citerons ci après, et qui nous montre que ce genre d'instruction devoit y être traité.* Or cette note n'a point été citée. Faut-il qu'elle le soit là? Faut-il l'intercaler ailleurs? Envoyez la moi et indiquez m'en la place.

Songez, mon cher Major, que notre catalogue doit être très imposant. Busch et Normann (avec qui je soupe encore ce soir) et M. Ebeling me l'ont également conseillé. C'est donc une chose qu'il faudra dresser aussi bien que la table des mesures et monnoies pour le mois de Décembre. Il me semble qu'à mon re-

tour, je puis passer sans aucun inconvénient par B * *. Mais si je ne le puis pas, et c'est vous qui en déciderez, il faudra absolument, mon très cher et fidèle Ami, que vous me donniez huit jours à Hambourg.

J'ai écrit à Luchet et de manière qu'affurément il enverra ce qu'il faut; à savoir son témoignage rédigé légalement et la compulsion des faits à Treuenbrietzen, plus l'évidence de la nature du départ. Jusques là mon Ami, reprimez votre franchise tudesque envers lui.

Bon jour, mon très cher Major. Que je vous retrouve heureux, bien portant, et prêt, sitôt que j'aurai un orbite régulier, à graviter sur lui. Mes respects à Madame. J'embrasse Fritz.

Le Roi de France est très sérieusement malade: il ne nous manque plus que cet événement.

Lettre 25.

Hambourg 5 Septembre.

Je reçois, mon cher Ami, votre paquet du 2, et graces au vent, qui ne me permettra de partir que par la marée descendante demain au matin, j'ai le temps d'y répondre. Je suis plus que touché de tout ce que vous me dites d'attentif, d'honnêt et d'affectueux. Je ne repondrai à vos chiffres, si non qu'ils étoient inutiles, parceque je fais très bien que vous avez trop d'esprit pour n'être pas honnête, et que vous savez trop bien ce que j'ai dans le cœur et dans la tête pour ne pas m'aimer. Je vous observerai seulement, sans entrer le moins du monde dans votre polémique de vrai controversiste protestant, que si le proverbe le plus honteux pour l'espèce humaine, et qui en est pourtant le plus vrai: *Ami jusqu'à la bourse*; n'est pas fait pour nous, il n'en est pas de même de celui-ci: *Les bons comptes font les bons amis*; qui est très à l'usage des gens sensés.

Ne voyez vous pas, mon bon Ami, que quand je vous écrivois ma lettre, je ne savois pas du tout si je finirois avec Fauche; qu'alors n'ayant des ressources pour dégager votre caution, pour imprimer mon ouvrage, et pour faire honneur à mes affaires, que les secours de mes Amis, il étoit bon pourtant que je pusse leur motiver votre article; qu'enfin l'amitié perdrait son charme le plus doux, s'il n'étoit pas permis de s'épancher et même de déborder sans inquiétude et sans crainte? Quoiqu'il en soit, aujourd'hui j'ai de la marge, et je vous supplie non seulement de persévérer dans votre méthode, de n'apprécier qu'après l'ouvrage fait, mais d'être convaincu, que si vous me demandez plus que l'arrêté actuel, je m'en réjouirai par la certitude, que le surcroît sera fondé sur ce que vos idées se sont étendues, ou que vos matériaux se sont trouvés plus abondans que je n'espérois, ou qu'enfin de quelque manière que ce soit l'ouvrage en fera meilleur.

Quant à votre pot de vin, s'il vient je le recevrai *coll' amore*. Et pour le mien, il est pour le chevalier Fritz; ainsi lavez vous en les mains.

Je vous rends graces de la refacture de la Saxe. Faites la moi passer par Fauche, qui fera incessamment le voyage de Paris. Il fera d'aujourd'hui en trois semaines à Leipzig; adressez lui: a Mr. Siegfried Lebrecht Crusius Libraire 1^{ere} enveloppe. 2^d à M. Fauche. 3^o Pour le Comte de Mirabeau; cependant mon Ami, toujours la précaution des copies.

Je vous envoie par la prochain courrier de poste la brochure: *Warum sollt die Deutschland einen Kaiser haben?* S'il y avoit quelque idée faillante, vous sentez mon Ami, que vous pourriez en faire un ou deux alinéa, que je faurois intercaler dans la conclusion. Cela et une courte analyse du mémoire de Busch, à propos du passage fautif du code sur les affaires du change.

Pour tout le reste mon Ami, j'ai chauffé Luchet; j'enverrai des détails sur le Sellier; j'ai chargé deux personnes de traiter avec mes créanciers de Berlin, tandis qu'ils me croiront hors de leurs griffes, pour qu'ils consentissent à être payés par mois depuis celui de Décembre, puisque je le ferai moi même. Mille et mille tendres remerciemens au reste de votre lettre au Sellier: vous ferez payé dès Janvier s'il accepte. Dans tous les cas, très cher, je passerai par B * * en revenant, et là nous arrangerons mon séjour etc. etc. En attendant faites ma cour aux influens où vous êtes. Adieu; car voici notre chargé d'affaires qui arrive de Paris, et je veux le voir. *Vale et me ama.*

Lettre 26.

En mer le 21 Septembre.

Je ne fais pas encore trop bien si vous recevrez cette lettre, mon cher Major, c'est à dire si elle ne fera pas noyée avec moi. Depuis 17 jours j'ai effuyé trois tempêtes, dans chacune desquelles nous avons été à deux doigts de notre perte; et dans ce moment même le vent de Sud - ouest le plus impétueux nous force à repasser le pas de Calais que nous avions franchi, et probablement à nous rejeter dans la haute mer. C'est une destinée inconcevable que d'être ainsi balotté dans un si court passage et une telle saison. Mais enfin comme je trouve que se noyer est une issue trop vulgaire pour moi, et même que dans les chances qui me tourmentent celle ci est trop favorable pour être présumée, je commence cette lettre, fût du moins de périr occupé d'une idée douce, c'est à dire d'un bon et cher Ami, si les Parques ont décrété que je finisse ici; et que vous n'aurez aucune

inquiétude en lisant ces lignes, qui ne peuvent être mises à la poste, que moi arrivé.

J'ai eu le temps, (pas toujours la fanté) de relire tout notre ouvrage, mon cher Ami. Entre nous soit-il dit, il est vraiment excellent sous toutes les faces, et j'en suis enthousiasmé au point que je n'ai jamais vu mon dernier moment dans ces 17 jours ci, et franchement le coup de dé y a été souvent, sans que le regret, que ce précieux manuscrit périclît avec moi, ne suivit immédiatement l'angoisse des embarras où je laissois mon Amie et mon fils. J'espère, mon cher Major, pouvoir vous dire bientôt, combien mes Amis en ont été contents. En attendant j'ai soigné le stile, élagué quelques répétitions, fait quelques transpositions, donné quelques développemens, et pris note de divers éclaircissmens qu'en peu de momens vous me donnerez à la première vue.

Car, mon Ami, il est irrévocablement décidé, qu'en allant à Hambourg, je passerai ou par B * * ou en mesure de vous voir. Il faut qu'une de vos premières lettres m'explique à cet égard nettement ma marche. Il n'y a ce me semble nul inconvénient même à passer par B * *, puisque je n'y ferai pas assez longtemps pour que mes créanciers de Berlin me suscitent de nouvelles chicanes, et que vous n'ébruiteriez pas d'avance mon arrivée. Or je vous assure qu'indépendamment de ce qu'il faut bien que nous voyions l'appendix ensemble, ce sera une chose merveilleuse que nous relisions les principaux matériaux. Et certes, mon bon Ami, après trois mois du bon régime auquel vous m'aviez accoutumé, et trois autres mois de veuvage, puisque j'aurai tout ce temps sans vous voir et penser tout haut avec vous, j'aurai assez de motifs, indépendamment de tout intérêt littéraire, pour désirer de passer quelques jours avec vous. Arrangez vous

donc sur cela, mon très digne frère d'armes, et donnez moi d'avance vos commissions pour les premiers jours de Décembre. — La hausse ne fera point oubliée et cette fois j'en aurai le cœur net.

J'ai fait ma préface, qui est plutôt personnelle à moi que relative à l'ouvrage. J'y explique cependant, pourquoi j'y ai plus rassemblé de détails que les observateurs François n'ont coutume d'en ramasser. Vous préparerez un alignéa, mon cher Major, sur le plan de l'appendix et un but ostensible, indépendamment de l'introduction générale, qui doit précéder la Saxe. Mais ces vétilles là seront bientôt arrangées à la première entrevue.

Je vous apporterai les éphémérides du citoyen et les livres nouveaux qui pourront vous intéresser. Quant à notre solde de compte elle se fera aussi à la première vue, mon cher Major, si le Sellier n'a pas accepté votre généreuse proposition. S'il l'a accepté, je vous don-

nerai 30 Louis par mois sur les 84 de Fauche jusqu'à liquidation absolue; Cela vous convient-il?

Je compte mettre cette lettre à la poste en arrivant à terre, ainsi je ne pourrai vous donner nulles nouvelles; car je ne ferai au courant qu'à Paris. Mais j'espère, mon cher Major, que vous n'aurez pas perdu de vue l'imminence du danger d'une guerre, qui vous ravisse à mes projets, et qu'ainsi vous ne vous ferez pas relâché de l'exécution du moins du premier. C'est à moi à préparer les voies de l'autre, et certes je ne m'y engourdirai pas.

J'arrive le 26, mon très cher, parcequ'enfin j'ai trouvé moyen de me faire descendre à la hauteur de Calais: car j'y suis resté depuis la première date de ma lettre luttant contre tous les vents. Je suis rendu, exténué, et je trouve pour confortatif toutes les horreurs de l'opprobre et de la démence conspirant pour engloutir mon pays. Cette nation, qui
n'étoit

n'étoit pas malade il y a six mois, est perdue, avilie, deshonorée. — Vous sentez que je ne puis écrire aucun détail; mais il est impossible à un homme qui pense et qui sent de n'être pas consterné, et il n'est pas donné à la sagesse humaine de deviner le terme où s'arrêtera tout ceci. A peine est-il un remède à envisager que dans l'excès du mal. Pour comble de bonheur votre ami est loin d'être tranquille et sûr. Enfin, enfin, je vous en dirai plus l'autre courrier; mais surtout je vous reverrai bientôt. Comment ne m'avez vous pas encore écrit? *Vale et me ama*. Mon Ami, travaillons, et probablement nous aurons bientôt à ramer.

Lettre 27.

Paris le 4 Octobre.

Je ne vous parlerai point d'affaires, mon cher et très cher Ami, je n'en ai qu'une, c'est de vous repondre et de réaliser avec vous les travaux et les pro-

jets de notre amitié philosophique. Je suis si dégouté de ce pays et de la plupart des hommes qui l'habitent, si épouvanté pour la chose publique de ce que je vois, de ce que j'entrevois, de ce que je prévois; si convaincu qu'il n'y a de remède que dans l'excès du mal; si résolu de ne concourir désormais à l'instruction publique que par la discussion des exemples étrangers, que je n'ai rien de mieux à faire que de partir, et je crois que si Fauche étoit ici, je partirois incessamment; car je n'espère pas même la revision de mes amis, tant ils sont dispersés, occupés, distraits, évaporés. — Ah mon cher Major, c'est un jeu de mots que cette expression: *amitié*. On a beaucoup écrit en faveur de la vieillesse; la jeunesse et l'amour se recommandent seuls. Les poètes antiques et modernes, et en général tous les grands écrivains ont dit de l'amitié des choses admirables. C'est un sentiment que l'homme peint avec complaisance, parcequ'en la peignant

et en se montrant capable d'amitié, un homme se rend infiniment estimable à ses propres yeux, et respectable à ceux des autres. C'est peut être là un des plus heureux détours de l'amour propre, que de s'aimer dans autrui, sans pouvoir être accusé du plus léger intérêt. Mais il ne faut pas croire que l'amitié eût obtenu tant de vénération, et que l'amour propre eût tiré un si grand parti de ce sentiment, si c'étoit la nature qui en eût fait les fraix, comme de l'amour ou de la tendresse maternelle. Et en effet quel amant voudroit qu'on lui fût gré d'adorer sa maitresse? Quelle mère a jamais tiré vanité de sa tendresse pour ses enfans? C'est donc parceque l'amitié est d'institution humaine, parcequ'elle est une vertu sociale que l'homme s'en est fait honneur. Il a caressé son ouvrage, et opposant l'amitié à l'amour, il a voulu lutter avec la nature. Il a cru que l'amitié feroit pour l'hiver de l'âge ce qu'est l'amour pour la jeunesse. Mais

comme on ne fait rien sans la nature, il est arrivé que les hommes ne se sont jamais bien entendus sur ce qu'ils appelloient, *amitié*; que très peu d'entre eux en ont donné des modèles; et qu'enfin il n'est pas de sentiment qui ait fait plus d'hypocrites que celui là, et j'ose dire des hypocrites plus distingués.

Mais ce n'est pas à l'estime accompagnée de quelque bienveillance que je donnerai ce beau nom d'*amitié*; et tous les autres sentimens que l'on prend pour elle sont un tableau mouvant d'erreurs et d'illusions trop aisées à démêler. Il n'y a d'*amitié* possible qu'entre des hommes posés de manière à être indépendans l'un de l'autre, soit par l'âge, soit par le mérite, soit par la fortune; entre qui toutes les communications sont libres et sûres; les principes égaux; les sentimens et les opinions majeures à peu près pareilles, et qui en un mot sont entre eux un vrai mariage d'ames. Ces hommes là ne se trouveront jamais ni dans les gran-

des villes, ni dans les hautes classes. Ils ne se trouveront qu'au sein de l'étude et de la philosophie. Nous sommes bien près d'être ces hommes là; et nous le ferons bien plus par la fuite.

J'ai reçu votre lettre, mon Ami; je ne suis point étonné de la peine que vous avez, ni de celle que vous prenez. Je ne suis point inquiet du succès: je vous le garantis; et j'espère qu'une relecture du tout vous fera autant de plaisir qu'à moi. Encore une fois, je ferai dans les quinze premiers jours de Décembre à B * *. Mais je ne vois pas la nécessité que vous ayiez fini pour ce temps là. Si plus de peines, de travaux, de semaines, de mois sont nécessaires, j'ai Dieu merci plus qu'il ne faut pour vous en dédommager. Ainsi, mon Ami, ne vous tuez et même ne vous fatiguez pas; et sût comme vous êtes que j'estimerai votre ouvrage plus que vous même, allez en avant, faites halte, prenez et reprenez sans inquiétude ni regrets. Ni votre fils,

ni votre neveu ne seront oubliés. Tout ce qui vous tient me fera toujours cher et je ne chercherai pas moins mon bonheur en vous qu'en moi. Croyez le, mon cher Major. *Vale et me ama.*

Lettre 28.

Paris Hôtel de Malthe Rue Transversière 3 Novembre.

Une seconde lettre que Fauche m'écrit de Neuchâtel, où il perd tout son temps, en datte du 28 Octobre, me donne, mon très cher Major, une fort vive inquiétude sur le paquet de Leipzig. Il n'a rien trouvé, dit-il, à son passage dans cette ville. Je lui réponds sur le champ d'écrire, courrier par courrier, pour qu'on m'adresse ce paquet par le chariot de poste. Mais vous, mon très cher Major, écrivez sur le champ de votre côté, je vous en prie. Imaginez où j'en suis pour mon appendix ; imaginez où j'en suis pour les notions que j'attends, et

comme je vais me trouver déjoué de n'avoir que les feuilles incomplètes et morcelées que m'apportera votre neveu.

Fauche me parle nettement cette fois de l'impossibilité d'imprimer à Hambourg, où il faudroit quinze mois pour former un établissement. Je lui reponds que je ne fais aucun cas de cette nouvelle lubie, qu'un ouvrage du genre du mien ne peut être imprimé qu'en Allemagne; que le poste de Hambourg est incomparable à tout autre, que je ne suivrai point l'édition ailleurs; que pour la révision de mon appendix et la rédaction d'une foule de détails, que dans son plan et notre accord de Hambourg j'avois renvoyé et dû renvoyer à mon retour dans ce pays, il étoit absolument nécessaire que je retournasse à B * *; qu'en un mot toutes ses raisons de variations n'étoient bonnes et d'alloi que pour son fils, qui n'est pas encore né.

Je lui parle en même temps de la traduction Allemande, et je lui dis que

je vous ai donné parole en son nom et au mien.

Nous sommes ici, mon très cher, dans un tel brouhaha, et moi personnellement, je suis si surchargé, qu'il m'est impossible de me livrer à vous écrire du moins aujourd'hui. Du cahos tranquille ce pays-ci a passé dans le cahos agité. Il peut, il doit en sortir une création. Sera-ce un embrion ? Sera-ce un homme ? Je ne fais ; mais il est impossible que nous soyons stationnaires, et nous ne pouvons plus descendre. —

Pour vous autres Allemands ; ah ! qu'a fait votre chevalier ! Quand le gardien des libertés de l'Allemagne se laisse distraire de sa grande, de son unique affaire, de son intérêt de tous les momens, par l'explosion d'un ressentiment de famille, également contraire à sa dignité et à la justice ; quand il donne ainsi le secret de ses principes personnels et de l'incohérence de son système politique ; quand trompé par notre faux air de déca-

dence, et prenant toujours la mollesse et l'impéritie de telle ou telle administration pour l'impuissance de la nation, il aliène la confiance et la bienveillance de ceux sans le concours desquels il ne sauroit longtemps exister, par l'ostentation, non moins petite dans ses motifs, qu'odieuse dans ses conséquences, d'une puissance qui n'a pas besoin de ces ruineuses épisodes; quand il mérite par un acte presque inoui contre le droit des nations de devenir l'objet d'une croisade, du moins si les hommes savoient se confédérer pour la liberté comme pour la tyrannie; que voulez vous qu'on augure de vos destinées?

Parlez moi bien vite, mon ami, de l'appendix pour lequel vous ne perdez pas un instant; n'est ce pas? Du journal de littérature Allemande etc. etc. de vous, des vôtres, et aimez moi comme je ne cesserai de vous aimer.

Lettre 29.

Paris 16 Novembre.

Mon cher Major, je n'ai que le temps de vous supplier de faire partir comme l'éclair votre neveu avec mon portefeuille, par une voie qui concilie autant qu'il se pourra l'économie et la célérité. Joignez à mon portefeuille tout ce qui de votre travail pour l'appendix sera fait, et les copies de ce que vous aurez envoyé par Fauche, car je ne l'ai pas encore vu. J'arrive de Versailles bien tard, et le courier part cette nuit. Vous jugez que je n'ai pas le temps de courir après une lettre de change sur votre place ignorée. Mais vous pouvez faire les avances qui seront nécessaires à votre neveu; faites les et tirez sur moi en m'avertissant un courier d'avance; si non, mandez moi sur le champ la somme qu'il faut vous faire passer; mais je ferai bien peiné du retard. Vous pouvez en outre tirer depuis le mois de Janvier 40 louis de chez vous par mois jusqu'à en-

tière solde du payement entre nous, et l'arrangement des dix tient aussi depuis cette époque. Attendez vous à des détails curieux tirés du *Jardin des Hespérides* pour le courrier prochain. Le vent est revenu à votre ami, et le vaisseau public aussi bien que votre esquif particulier ne s'en trouveront pas mal. *Vale et me amica.*

Lettre 30.

Sans datte.

J'ai reçu votre lettre du 11 Octobre, mon très cher Major, fort peu de jours après celle ou je vous demande en grande hâte votre neveu, votre travail et mon portefeuille. Ma dernière lettre, toute comme qu'elle soit, vous aura fait pressentir un changement si ce n'est dans ma destinée, du moins dans mon fort. Cela cependant, loin de retarder le moment de nous voir, et de nous recorder, pourroit le hâter. Je n'ai cependant à

cet égard que des brouillards encore, parceque je ne vois point encore la faine politique sous le même point de vue, que les maîtres de la lanterne magique, et qu'ils apperçoivent encore trouble dans mon point. Passons donc sur ceci (en attendant seulement comme résultat, que voilà très probablement mes embarras finis, et votre neveu placé; le reste est la terre promise, mais où j'entrerais) et discutons ou arrêtons rapidement les points qui nous intéressent.

1^o) Barrois et le Jay, deux de nos plus forts libraires, et le premier surtout chargé de tout le fonds militaire des livres François, se chargent et de grand cœur de votre ouvrage Waldeck. Il faut à lettre reçue que vous m'envoyiez une note sur la portée du manuscrit, c'est à dire à combien vous estimez l'étendue de l'ouvrage, le nombre des planches et cartes, et l'aperçu des calculs faits en Allemagne sur les avances nécessaires, et la demande de vos émolumens. On veut

faire superbe. On veut tuer typographiquement le d'Espagnac in 4^{to}; comme votre ouvrage le tuera militairement. Je vous conseille de demander la plus grande partie de votre solde en exemplaires, premièrement parceque vous en aurez davantage et que j'en placerai moi seul plus de 60. secondement parceque dès que ce sont des libraires françois qui impriment, vous pouvez aisément vous arranger pour le débit d'Allemagne; troisièmement enfin, parceque l'expérience prouve combien c'est là la meilleure manière pour les grands ouvrages. Réponse prompte et précise à cet article.

2^o) Je romprai plutôt le marché de F. que d'imprimer à Neuchâtel. Il me l'a proposé de Hambourg; je l'ai refusé par une négative absolue fondée sur d'excellentes raisons, outre mes circonstances personnelles. Il est plus que vraisemblable que je tirerois ici de l'ouvrage, que maintenant je suis très en mesure de

faire imprimer sous permission tacite, trois fois plus que F. ne m'en donne. Mais imprimé soit ici, soit à Hambourg, il faut que je vous revoye le manuscrit à la main. A mesure que j'ai relu à froid, il s'est présenté quelques doutes qu'il faut résoudre. A la vérité je les ai notés page par page et avec assez de soin, pour que sur ma liste de questions vous puissiez les résoudre sans me voir : mais cet ouvrage est si curieux en faits, si vaste dans ses conséquences, si important pour l'instruction humaine, que je croirois en quelque sorte manquer à mon devoir de citoyen du monde, si je ne mettois pas tous les soins, toutes les mesures possibles à son perfectionnement ; et quant à l'appendix, il fourmillerait d'erreurs, ne fût ce que mécaniques, si nous ne revoyions ensemble vos matériaux. Comptez donc qu'indépendamment des circonstances qui paroissent me pousser sur cette ligne, je n'épargnerai rien pour vous voir ou avant ou pendant l'impression.

3^o) La lettre de Luchet est, comme lui, superficielle, légère, et tellement confuse, que je ne l'ai pas même entendue. Le papier de Treuenbrietzen est toute autre chose. Je crois que vous avez maintenant tout ce qu'il vous faut à cet égard. Quant au prix, ne disputez pas les 60 Fréderics, je ne suis pas assez sûr. Pour la vache elle est incontestablement dans le marché. Qui achète une berline de voyage battant neuve sans vache? Il ne prouvera pas plus les faits relatifs à cela, que ceux des roues; il promet des témoins et il n'en a pas.

4^o) Il y a, comme vous en jugerez, par les lignes apocalyptiques, que je vous écrivis la dernière fois, et par la première page de cette lettre, à parier, que je n'aurai pas besoin de précautions ni à Hambourg, ni à Altona, et que les premiers mois de 1788 me verront entièrement liquidé; ce qui n'empêche pas que je ne fasse négocier l'arrangement de mes dettes à Berlin, parceque les paye-

mens précoces, que les circonstances peuvent me mettre en état de faire, en feront plus de plaisir aux créanciers et plus d'effet dans l'opinion publique. Que si tout me manque sous les pieds encore une fois, comme enfin cela est possible, surtout dans l'extrême flux et reflux d'agitations intérieures et extérieures qui balottent notre vaisseau, sans doute il faut penser au journal d'Altona, et peut-être même y faut-il penser sans cela, mais alors en France. Il est temps d'établir un pont de communication entre la philosophie allemande et la philosophie française, et il ne faut pas qu'une entreprise si louable et si utile soit abandonnée à des grimauds.

5°) Mandez moi le nombre qui reste de votre poudre à canon, et pour combien vous les passerez à Barrois. C'est lui qui imprime Tempelhoff.

6°) Ma dernière lettre vous aura dit sur quoi vous pouvez compter enfin d'argent depuis le 1^{er} Janvier. Il me semble
que

que cela doit élaguer vos embarras. Quoiqu'il en soit ne doutez pas qu'ils ne soient les miens, et que vous n'ayez un droit sacré à tout ce que je pourrai.

Voilà, mon Ami, nos principaux points passés en revue. Je vous félicite tendrement du retour de la santé de votre excellente femme. C'est un don du ciel qu'une compagne si raisonnable et si digne mère de famille. Mettez mon respect à ses pieds. J'embrasse Fritz, et j'attends avec impatience votre neveu. *Vale et me ama.* Ne renvoyez plus de nos livres Allemands, car nous aurons quelque vérification à faire.

Lettre 31.

Paris 23 Novembre.

J'ai lu, mon cher Major, trois lettres de vous, auxquelles je dois réponse. J'aurois depuis longtemps expédié le première, si le Seigneur Barrois avoit voulu me donner son mot positif, que je n'ai

T

point encore. Les deux autres me sont arrivées dans les huit jours de trouble qu'a entraîné la séance Royale au parlement, pendant lesquels je n'ai pas eu le quart d'une minute de liberté, et comme Fauche s'est chargé de faire passer cent rixdalers à B * * pour le depart de votre neveu, il n'y avoit rien d'extrêmement pressé dans tout le reste. Aujourd'hui que j'ai une heure à moi, je prends la plume pour vous, et je commence par vous exprimer ma tendre et vive inquiétude sur votre santé, qui demande les plus grands menagemens, des rafraichissans et peut-être un climat plus doux. Mon Ami, tenez moi au courant à cet égard, et croyez qu'aucune affection n'est plus vive que celle que mon cœur vous porte, indépendamment du tribut dû à vos talens et à votre conduite.

Je passe à vos affaires. Vous aurez incessamment la réponse de Barrois, et sur votre manuscrit et sur vos éditions. Quant à celles ci, le Général Heymann

prendra pour son compte, c'est à dire pour celui de son inspection, cinquante exemplaires, que vous pouvez adresser sur le champ à Salzmann; je vais l'en prévenir. Vous sentez qu'il vaut mieux que vous tiriez de ces cinquante exemplaires le prix de particulier que l'illustre Barrois. Quant à vos 50 exemplaires de Paris, ils ont, par le plus étrange renversement de tout ordre et de toute équité, passé au foulon, comme tous les livres saisis et défendus le sont après un certain terme. Ce fera une grande honte pour Kéralio; car Heymann a parlé de ce livre hier dans la galerie, devant cinquante personnes, avec une estime, une énergie, une véhémence, (le mettant fort au dessus de tous les livres connus) que moi même avec toute mon amitié j'aurois à peine égalé. Chargez votre neveu de quelques exemplaires de cette poudre à canon et de la guerre de trente ans, sous enveloppes cachetées, afin que cela ne lui fasse aucun accroi.

Quant à nos affaires pécuniaires, je vous répète qu'à dater du premier Janvier il partira pour vous cent cinquante écus d'Allemagne chaque mois, jusqu'à concurrence entière de payement entre nous, soit ouvrage fait, soit ouvrage à faire, et journal ou non, tant que vous même ne jugerez pas à propos de vous arrêter. Passons au grand ouvrage, que le gouvernement laisse imprimer à Paris, ce qui devenoit nécessaire, non seulement à mes occupations, mais à mon avenir: car les Etats-généraux promis enfin pour 1791, mais que la force des choses amenera beaucoup plutôt, et pour lesquels il faut se préparer, se recorder et s'entendre, ne me permettent guere de m'éloigner. Ce sont les libraires Parisiens qui font l'entreprise avec Fauche.

En conséquence à lettre et argent reçu, (celui-ci doit avoir précédé l'autre de quatre jours) je prie votre neveu de partir et de venir descendre à Paris, Hôtel de Malthe, rue traversière, où il me

demandera et trouvera sa chambre et son établissement. Il m'apportera 1^o) mon portefeuille noir; 2^o) votre original de la Saxe dont j'ai enfin reçu la copie; 3^o) votre Autriche, copie et original; Car celle là pourra servir en partie; et celle-ci est nécessaire, comme plus exact, et apparemment votre neveu est assez grand pour ne pas se perdre en chemin. Reste la Bavière, dont vous ne pouvez pas vous dispenser, mon Ami. Il seroit ridicule que je parlasse dans mon titre des *contrées les plus importantes de l'Allemagne*, et que la Bavière, qui fixe tous les regards, n'y fut pas. Vous avez d'ailleurs du temps. A dater de l'envoi du premier volume, Barrois ne vous demandera du manuscrit que dans trois mois tout au plutôt, l'exécution des planches étant infiniment lente chez nous; et à ce propos ils ne font pas le plus léger cas de ce que peut avoir été commencé à Berlin. Pourvu, moi, que j'aye par tout Janvier la Bavière, je ne languirai pas. Vous

voyez, mon Ami, qu'il y a quelque marge. Vous augmenterez le prix de ce que vous voudrez. Je ne demande pas au reste une notice aussi détaillée que du reste. Je demande les masses et des considérations sur l'avenir.

Tout paquet, votre neveu parti, vous me l'adresserez par Salzmann à Strasbourg: il le met au courrier, et je l'ai très rapidement et très sûrement.

Il me resteroit à vous parler politique; mais je n'ai pas le temps et vous êtes malade. Il est difficile que vous ne blâmiez pas, en y réfléchissant comme homme et comme philosophe, ce qui s'est passé en Hollande, indépendamment même de tous les détails. Car c'est un jour de deuil pour l'espèce humaine que celui où un peuple cesse d'être libre. Mais ce qui feroit rire, si le sujet n'étoit pas si triste, c'est tout ce que vous dites sur la France, que vous connoissez beaucoup moins que la Chine; qui n'a jamais été plus forte et mieux portante intrinsèque.

quement parlant ; qui n'a jamais été plus près de développer toute sa stature, et dont le cabinet n'a peut-être eu que de *trop bonnes raisons anti-germaniques*, d'abandonner la Hollande. Dieu veuille, mon Ami, que vous n'ayiez pas la très prochaine expérience, qu'il ne falloit à aucun prix nous rendre Autrichiens ! je le désire de toute mon ame, mais desabusez vous de vos 50 ans pour réparer les maux intérieurs etc. etc. Car ces maux pour la plupart n'existent pas. Il n'y a de maux ici que le très passager inconvénient d'une administration peu systématique, et la peur ridicule de recourir à la nation pour constituer la nation. Dans tout le reste il n'y a pas un embarras qui puisse arrêter le talent le plus médiocre, et je le répète, jamais ce pays-ci ne fut plus près d'être ce que la nature l'a fait, la plus grande puissance de l'Univers. Mais fallut-il pour cela cinquante ans, comme il n'en faut pas dix, le temps ne manque pas à la nature ; et

nous chetifs êtres, qui n'avons d'échelle pour la mesurer que notre courte durée, nous devrions penser que 50 ans est une heure historique, et que les Etats ne peuvent pas changer de système par demi-siècle, surtout quand la nature leur a clairement déterminé une marche. — Mais voilà beaucoup plus de politique que je n'en voulois écrire.

Je vous adresse une demie feuille de demandes d'explications, que vous m'adresserez le plutôt possible, mon cher Major; adieu, prenez soin de votre santé, rassurez moi sur elle, et aimez moi comme je vous aime.

N'aviez vous pas l'idée d'une introduction pour l'appendix? Vous sentez qu'elle est nécessaire. Je ferai mettre la semaine prochaine au chariot de poste la partie de l'artillerie de l'encyclopédie.

Lettre 32.

Le 1^{er} Decembre.

Je suis très inquiet de vous, mon très cher Major, pourquoi point de nouvelles de votre santé dans la crise où vous êtes; à moins que vous n'ayiez cru que votre neveu m'en apporteroit de plus fraîches que la poste, auquel cas vous vous seriez trompé. Mon Ami, parlez moi donc en détail de votre santé, si vous ne voulez pas que je sois très en peine.

Je suis trop heureux d'avoir associé des libraires françois à Fauche. Nous tenons ici le manuscrit et les éditions feront superbes.

On m'a dit qu'on avoit annoncé une traduction chez vous. Si c'est d'accord avec vous, et que vous y ayiez un intérêt raisonnable, mon cher Major, je vous promets, mais sous le secret le plus absolu, et sous la caution de votre honneur, que l'on ne se servira pas pour une contrefaçon françoise, de ma confiance; je vous promets dis-je de vous envoyer

livre à livre, pour que votre traduction paroisse dans la primeur et presque immédiatement après les éditions françoises.

J'espère que vous n'aurez pas manqué de remettre les originaux à votre neveu, car je trouve à tous les pas des fautes grossières et des lacunes, qu'il me feroit impossible de suppléer dans la copie. Je lisois tout à l'heure par exemple: *Il y a dans cette province prussienne plus de Furs des chevaux qu'à la Saxe.* Le Diable même ne m'en tireroit pas, et si vous n'aviez pas donné l'original à votre neveu, il faudroit me le faire passer au plutôt possible par Salzmann. Je compte aussi que M. Fritz aura expédié à temps vos planches de Tactique qui m'arriveront à point; car le conseil de guerre, où j'ai deux ou trois connoissances, si ce n'est amis, met en délibération l'école de Tactique. Mandez moi décidivement, mon Ami, si vous m'enverrez la réponse à Guibert, et si vous me l'enverrez sous

—
votre nom. Mandez moi la première chose, parcequ'elle est annoncée dans ce premier livre et qu'ainfi je ne faurois le favoir trop tôt. Elle viendra merveilleusement pour faire avec le 8^{ème} livre, qui fera au moins 340 pages d'impression et qui est par conséquent trop gros, pour être accolé avec un autre, le 4^e volume. Mandez moi le second, parceque Guibert étant quant à présent le principal modérateur du conseil de guerre, en sa qualité de rapporteur, cela changera peut-être ou vos idées ou vos formes.

Quant à la Bavière, j'insiste avec les supplications les plus tendres de l'amitié, et les instances les plus fortes de la philosophie; je me suis engagé à fournir l'appendix à la fin de Janvier; mais comme la Saxe est prête, pourvu que j'aye l'Autriche par votre neveu, si la Bavière vous mène un peu plus loin, je saurai m'arranger. Tirez moi seulement d'anxiété sur votre résolution à cet égard.

C'est demain que je finis avec l'auguste Barrois ou signature, ou rupture, et j'aurai soin de vous ménager du temps. Bon jour, très cher et très bon Major. Dites moi donc comment vous vous portez.

N'oubliez ni le catalogue bien complet, ni les poids et mesures. Tablez pour votre traduction que l'édition françoise sortira par tout Mars.

Lettre 33.

8 Decembre.

Je reçois votre lettre du 30 Novembre, mon cher Major, et je remercie le sentiment qui l'a dicté: Quant à la lettre même et aux choses qu'elle contient, c'est une des mauvaises surprises que j'aye eu en ma vie. Quoi, *il vous résulte un tort* d'une reponse que je fais de Paris à une lettre de Bruxelles, reponse manuscrite, à jamais destinée à l'être, à rester secrette, et bien évidemment

telle, puisque je m'y refuse à faire l'ouvrage pour lequel on me sollicite! Quoi, vous pouvez être comptable de mes sentimens, de mes opinions, de mes pensées! Quoi, vous pourriez prétendre que l'homme le plus libre, le plus fier, le plus indépendant que l'auteur des choses ait fabriqué, soumit son ame, sa raison, sa plume à des considérations de cour, d'intrigue, de vanité! En vérité tout cela est fort étrange. J'ai parlé du Duc, dans la lettre que vous me rappelez, avec des éloges, dont on m'a fait mauvais gré dans ce pays, mais qui étoient dans mon cœur et dans ma tête. Si ce prince se trouvoit choqué de ce que j'ai dit, il seroit bien irascible, assurément, et j'en ferois fâché pour lui; mais quel mauvais gré pourroit-il vous faire, de ce qu'assurément vous n'avez pas pu m'inspirer?

Que j'aye tort ou raison, c'est ce dont assurément vous n'êtes pas juge compétent, vous, qui, si capable de défendre

par la tête les droits de l'homme, avez des principes d'état si subordonnés au despotisme, que vous êtes toujours prêt à y sacrifier les affections de votre cœur, et ce qui est encore plus sacré pour un homme d'honneur tel que vous, vos engagements antérieurs; vous qui croyez qu'on peut accorder à des ordres arbitraires ce qui n'est pas à foi, je veux dire, ce qu'on a promis. Il y a davantage. Ce que vous m'écrivez sur la conduite de l'armée Prussienne en Hollande et ses suites politiques, me prouve que vous n'avez pas la première idée de la question. Je la fais bien parfaitement moi cette question; je fais qui sont les hommes que vous appelez si poliment des *coyons*, et qui vous montreront passablement sous peu de temps peut être, qu'il est peu de plus redoutables hommes sur la terre. Mais ce n'est pas de cela dont il est question, comme vous le dites vous même; il s'agit uniquement de savoir ce qu'il y a de commun entre vous et ce que j'écris

de Paris à Mr. van Ruffel, quand j'ai la discretion de ne pas vous en parler, à cause de votre position et de vos circonstances. Le gouvernement, à l'eloge en question près, loin de m'imputer mon malheur à crime, m'a plaint et consolé. Reclamer contre le *brigandage*, d'avoir publié ma lettre, feroit une chose juste, que je ferois, si ces infortunés n'étoient pas si à plaindre. La retracter est une chose que je ne ferai pas, parcequ'il n'est pas une syllabe que je n'en pense, que je n'en sente, que je n'en fache et que loin de croire que le Duc ait à s'y plaindre de moi, je crois qu'il a à s'en louer. Je ne saurois croire qu'il veuille vous ordonner de rompre avec moi; mais en ce cas même, je ne saurois croire que vous me refusassiez le tribut que vous me devez; celui convenu, arrêté, arrhé, celui qui doit même être parti, si vous avez reçu à temps mes lettres. Si vous étiez capable de ce trait, le tort énorme qu'il me feroit, ne me feroit pas aussi sensible, que le chagrin

de vous avoir méconnu. Mais encore une fois je n'y crois point, et j'attends votre dernier mot à cet égard avec calme et sécurité. *)

Passons à vos affaires.

J'attends votre procuration pour Barrois, et j'ai 24 nouvelles soumissions pour le Waldeck.

Le comité des Inspecteurs vous offre mille écus de votre tactique. Permettez vous qu'à ce prix je donne communication de ce que vous m'enverrez, et est-on le maître de faire graver? Bien entendu

*) La continuation de cette correspondance et l'achèvement de l'ouvrage sur la Monarchie Prussienne, prouvent au lecteur, que les appréhensions que l'ami de Mr. de Mirabeau avoit conçu sur les conséquences qu'auroit pu avoir sa lettre à un patriote Hollandois furent vaines, et qu'il ne reçut point d'ordre de rompre avec lui; car sans cela il y auroit inmanquablement obéi, persuadé comme il l'est que tous les engagements et tous les rapports possibles sont toujours subordonnés à celui de citoyen d'un Etat, et de sujet du Souverain qui le gouverne.

tendu que l'on vous réservera le nombre d'exemplaires et les conditions typographiques, que vous voudrez.

Expliquez cette phrase du livre des affaires militaires. C'est en parlant des lumières coniques. *Le trou de la lumière a la forme d'un cône tronqué dont le grand cercle est du côté extérieur* (Heyman prétend qu'il est du côté intérieur). *On a objecté contre cette invention qu'en élargissant la lumière on affoiblissoit l'effet de la poudre, et que les fusils ne porteroient pas si loin; mais au contraire il porte plus loin, par une raison très simple; le trou n'est pas plus grand à l'orifice extérieur que celui d'une lumière commune — n'est il pas vraisemblable que cette communication sera plus aisément interceptée dans un trou ordinaire, étroit dans toute sa longueur, que dans celui qui n'est étroit qu'à une extrémité, et qui va en s'élargissant? — à quelle hypothèse tout cela s'applique-t-il?*

Adieu, mon cher Major; dites moi bientôt que votre mauvaise digestion est

passée, que le Duc ne fait pas même si vous êtes encore en rapport avec moi; qu'il a d'ailleurs trop d'équité pour ne pas sentir que tous mes sentimens pour lui ne fauroient m'empêcher d'être François et de défendre de mon mieux le système françois. Il sentira bien aussi, que la Monarchie Prussienne, où assurément et lui et le Roi seront bien traités, est un ouvrage durable, *monumentum aere perennius*, où il importe plus d'être placé avec éloge, que dans une lettre fugitive, et que je n'ai pas destinée à l'impression. Dites moi surtout que vous m'aimez, indépendamment des querelles des grands. *Vale et me ama.*

Attendez aussi à me dire si le Roi de Prusse a bien fait. Au reste je fais du fond de mon cœur ce que je puis pour perdre mon pari; car quand ce n'est plus pour la Prusse, c'est pour l'Allemagne que j'aime la Prusse.

Lettre 34.

18 Decembre.

Je n'ai presque plus, mon cher Major, que le temps de vous faire parvenir une lettre avant la nouvelle année. Elle vous exprimera toute mon inquiétude 1^o) de ne point entendre parler de votre neveu et de n'avoir aucune certitude par vous que l'on vous ait fait toucher les 400 livr. de France, qui sont parties avant la fin du mois. 2^o) De ce qu'après l'amicale mais inquiétante lettre que vous m'avez écrite peu avant l'arrivée du Duc, et à laquelle j'ai répondu, vous ne m'avez pas écrit une ligne. Je ne puis pas croire, mon cher Major, que vous vouliez me jeter dans le Dédale d'inquiétudes où me plongeroit l'interruption de votre travail, après tant d'engagemens mutuellement pris, et les divers contrats que vous m'avez laissé faire, en suite de vos paroles réitérées. Ce feroit un bouleversement tout à fait irréparable pour moi, qui ne vous donneroit ni profit, ni

satisfaction; encore une fois je ne puis pas douter que votre loyauté naturelle et votre amitié ne pulvérisent les petites arguties qui pourroient solliciter de vous une telle défection, et je ne me persuaderai jamais que le Duc veuille l'exiger. Mais vous sentez, mon très cher Major, que j'ai cependant besoin d'être tout à fait rassuré sur les suites de l'émoi dont B * * vous a fatigué, et surtout de recevoir l'appendix, puisque je suis engagé à le livrer à la fin de Janvier, qu'enfin il faut le retravailler, et que vous ne vous faites, ni ne pouvez vous faire d'idées des indemnités qu'exigeroit Didot, pour la perte de temps de ses presses. Voilà, mon très cher, autant d'objets d'une très légitime curiosité, que vous voudrez bien satisfaire au plutôt; sans quoi le plus fâcheux embargo se trouvera mis sur toutes nos affaires.

Vous savez que j'attends pour la conclusion des vôtres, votre autorisation, pour finir avec Barrois. Il consent à vous

donner cent exemplaires, que j'espère faire porter à cent cinquante sous vos conditions etc. bien entendu que je lui ferai donner une permission du gouvernement pour l'impression de l'ouvrage, ce qui ne fera pas du plus petit embarras. Il prend la totalité de l'influence de la poudre etc. et vous offre de vous les payer, même plus cher que vous ne demandez; pourvu que ce soit en livres de son fonds.

Souvenez vous, mon cher Major, qu'à partir du premier Janvier vos fonds sont prêts, chaque premier du mois, jusqu'à liquidation entière. Mais en vérité vous me négligez beaucoup, et nous nous sommes trop entendus, pour cesser jamais de nous entendre.

Lettre 35.

Sans datte.

Je reçois, mon très cher Major, votre lettre du 9 Decembre, et dans la très juste inquiétude que me donne le retard des 400 livr. que vous deviez recevoir le 1^{er} ou le 2 Decembre au plus tard par Hambourg, je prends le parti le plus court, et j'envoie par Cerf Beer, notre munitionnaire général, 400 autres livres à B * *, qui auront la destination de la première somme, si elle n'est point arrivée, ou qui seront à compte du payement de Janvier, si l'autre vous étoit en attendant arrivée. En conséquence je vous supplie de faire partir le plutôt possible votre neveu, dont le retard me désappointe beaucoup, sous plus d'un rapport. Je ne puis pas tous les écrire.

Deux cents louis, soit, mon cher Major, puisque vous les trouvez justes, et que vous seul pouvez avoir un avis sur cela; puisque vous seul savez ce qu'il y aura dans l'appendix, où je vous prie bien

fort de ne rien mutiler, et surtout rien de ce qui touche à la législation de l'Empereur. Il est impossible qu'avec un peu d'activité vous ne parveniez pas à vous procurer tous les livres nécessaires à la matière: ils sont tous à Berlin, à Dresde, à Leipzig etc. etc. Ainsi deux cens louis, ou douze cens écus. Vous en avez déjà reçu si je ne me trompe un peu plus de huit cens; resteroit donc quatre cens et quelques, ou moins quelques à recevoir. Vous voyez qu'à cent cinquante écus ou vingt cinq louis de France par mois, vous ferez payé en trois mois, sauf à charger le dernier de ce qui pourroit se trouver en appoints. Cela n'est pas déraisonnable, mon cher Ami, ce me semble, puisque je n'aurai certainement pas votre travail avant Février, et que je ne suis moi payé qu'en douze mois; et que vous pouvez compter sur mes payemens, comme sur l'évangile.

Parlez moi donc de vos autres affaires.

Quant à votre politique, mon cher Ami, écrivez tant que vous voudrez contre mes opinions. Vous trouverez sur votre chemin le sage Payne, l'auteur du sens commun etc. : qui n'est pas un philosophe françois, et qui les soutient avec une extrême énergie. Vous y trouverez l'histoire entière de la nation Angloise, la plus odieuse et la plus inique des nations hors de chez elle, et qui grâce à la force des choses, toujours soumise à la longue, à l'ordre naturel et essentiel des sociétés, creuse de ses mains son très prochain tombeau. Vous trouverez les opinions angloises, qui s'en rapprochent tellement, que le seul mot de la quadruple alliance a fait baisser les fonds qui ne peuvent plus se relever, malgré la manœuvre du gouvernement. Puissiez vous n'y pas trouver aussi cette épouvantable quadruple alliance, que je déconseille de toutes mes forces, mais dont la seule apparition feroit destructive de votre liberté.

Je vous parlerai un des courriers prochains du Journal Allemand, qui commencera vers Mars ou Avril. Douze louis de France par mois de tout mon cœur, et assurément votre traitement augmentera avec le succès du Journal. Mais nous traiterons ces objets, ainsi que mille autres points que je vous ai indiqués postérieurement dans mes lettres, qui vous intéressent spécialement, et dont vous ne me parlez pas. *Vale et me ama.*

Lettre 36.

Paris 25 Decembre.

Je reçois à la fois, mon cher Major, vos lettres du 14 et du 19 Decembre, ce que vous prouvera encore une fois combien la marche de vos postes est détraquée soit par la saison, soit par les chemins. Je commence par le Duc. Il est impossible que le juste éloge de ses grandes qualités qu'il trouvera dans la Monarchie Prussienne, ne lui fassent oublier

la houzarderie de cette lettre d'un patriote, et il est trop juste et trop perspicace pour ne pas sentir, que vous avez autant de part au premier que vous êtes innocent de l'autre. Patience donc, et souvenons nous toujours que c'est notre impatience à nous autres gens vifs, qui grossit les objets, et que huit jours affoiblissent les impressions qui nous ont paru les plus redoutables.

Expediez le plutôt possible votre neveu, s'il persiste à vouloir venir. J'espère que ce sera une bonne affaire pour lui. Sa chambre l'attend depuis trois semaines. En attendant vous faites un coup de maître de m'expédier par Salzmann une grande partie de l'Autriche dont vous ne sauriez faire suivre la fin de trop près; et voici pourquoi. La vente est pour nous au printemps au plus tard. Passé cette époque, c'est la saison morte de la librairie jusqu'à l'Automne. Vous sentez combien les libraires craignent de

laisser chômer inutilement six mois leurs fonds. Dès que je le pourrai l'appendix marchera donc de front avec l'ouvrage. Mais mon Dieu! combien j'aurois voulu pouvoir confronter ces maudites copies avec les originaux.

Commencez par le Guibert: voilà pourquoi. C'est entre la Monarchie Prussienne et l'appendix ce me semble qu'il doit être placé, puisque c'est au premier ouvrage qu'il appartient. Il doit donc passer devant. Si cependant vous en jugez autrement, la chronologie change et *vice versa*. Mais songez que d'après votre parole je laisse ma note d'annonce, et qu'ainsi il faut être exact. Tâchez que le tout vienne en Janvier. (J'ai oublié tout à l'heure de vous dire, que, puisque grâce à la foire, le payement de Février vous pressera, il partira dès le premier du mois.)

Les desseins de tactique ne sont pressés que pour vous. Respirez donc à cet égard, à votre fantaisie. Quant à la grande

pause que vous demandez après Février; elle fera du mois de Mars au plus; car notre journal commencera en Avril, beau Sire — En avril dis-je, si une *terrible* circonstance ne change pas mon horizon. Car mon père est à son 9^{ème} jour d'une fluxion de poitrine, et certes s'il paye tribut à la nature, mon sort sera très changé; indépendamment du projet de l'Angleterre, auquel je ne renoncerai jamais.

Mille graces très tendres pour l'important catalogue, et les poids et mesures.

Je vous enverrai feuille par feuille de la vilaine petite edition in 12, parcequ' étant obligé de faire rogner les marges et par conséquent de la sacrifier; et d'ailleurs celle là non interlignée tenant plus de choses en moins de place, elle vaut mieux à être envoyée: J'accepte et j'ai toute confiance en votre parole pour éviter la contrefaçon; mais aiguisez votre vigilance, mon cher Major.

Une chose que j'oublie depuis trois courriers et à laquelle vous ne sauriez me répondre trop tôt, c'est un choix de carte générale pour l'Allemagne; carte particulière pour la Monarchie Prussienne, plus pour la Saxe, plus pour les Etats de la Maison d'Autriche; plus pour la Bavière. Les libraires sont décidés à faire cette dépense. Ils demandent un bon choix de cartes dans le moins de feuilles qu'il se pourra; mais pourtant autant qu'il faudra. Vous donnerez des ordres à votre commissionnaire de Francfort, pour nous expédier cela à Paris, où on les copiera superbes etc.

Voilà, mon très cher Major, encore une longue missive; mais comment voulez vous s'entendre à de telles distances, sans des volumes? Bon jour, mon cher. Mon respect à Madame. J'embrasse tendrement Fritz; je caresse le reste, et je vous aime de tout mon cœur.

Lettres de l'Année 1788.

Lettre I.

Paris 8 Janvier.

Je ne perds pas un moment, mon cher Major, pour répondre à vos deux lettres du 24 et du 28 Decembre qui m'arrivent ensemble.

J'ai Guibert et j'en suis très content; je l'habille un peu à la françoise, mais vous ne trouverez pas que je vous y aye trop affaibli.

Vous avez reçu a présent les 400 livr. de Fauche et les 600 livr. de moi; ainsi tout cela n'est plus objet de discussion. Quant aux 600 livres du mois prochain, je tâcherai s'il est possible de vous les expédier encore ce mois-ci, afin que vous les ayiez au premier moment de votre foire, mais ils ne partiront jamais et en aucun cas plus tard que le 1^{er} Février.

Voici au reste ce qui va arranger vos finances. Ecoutez moi.

M. de Heyman, saisi de la plus haute estime pour votre livre de la poudre, et gagné de la contagion de ma confiance, en attendant que votre affaire de Tactique se conclue avec le comité des inspecteurs, la solde lui; et à réception de votre paquet soixante trois louis d'or de France vous seront expédiés courier par courier; plus une lettre de change de soixante trois autres louis d'or payable chez le banquier qu'il vous plaira, et tirée par un banquier renommé ici. Notez bien, mon très cher Major, que si vous avez un besoin absolu des cent vingt-cinq louis en un seul payement, ils vous seront envoyés *immédiatement*. Mais je crois que sans cela le procédé de Heymann (qu'au reste je vous cautionne dans toute son étendue) mérite cette facilité. Notre unique condition est que vous nous enverrez des desseins si exacts, qu'il n'y aura qu'à servilement copier, et que

vous avouerez le mémoire explicatif avec la tactique de la cavalerie, c'est à dire en quoi elle diffère de celle de l'infanterie; que vous les avouerez, dis-je, au moins vis à vis de nous, c'est à dire qu'à foi et ferment vous les ferez de votre mieux. Le tout sera gravé, mon ami, et vous fera un grand honneur, si vous consentez à être nommé, chose qui au reste est, comme de droit, entièrement soumise à votre volonté. Voilà non seulement, mon Ami, la certitude; mais ce que je regarde comme conclu, vous demandant votre parole d'honneur, et vous priant de recevoir la mienne. Mille graces au reste vous soient rendues pour la préférence que vous me donnez sur vos Anglois; mais outre que mon amitié la mérite, ce pays ci est un tout autre théâtre que l'Angleterre pour votre ouvrage. Il aura tout autrement de juges, de disciples et de réputation.

Je dois ajouter, mon Ami, que nul n'aura copie de ce que vous nous enverrez,

rez, quoiqu'ainfi que de raifon vous con-
ferviez la liberté de dicter vos leçons
ainfi que vous le faffiez ci-devant. Mon
ami avec un homme d'honneur tel que
vous, nous ne voulons de furveillant et
de ftipulateur arbitre que Vous même.
Vale et me ama.

Lettre 2.

16 Janvier.

C'est au milieu de douloureufes an-
goiffes, mon cher Major, que je re-
çois votre lettre du 4 Janvier. M^{de} de
Nerha eft à fon 7^e jour d'une fièvre bi-
lieufe inflammatoire, à laquelle s'eft mê-
lée une colique nephrétique, qui empê-
chant le traitement de la maladie aiguë,
réunit à un extrême danger des douleurs
qui semblent outrepafler les forces de la
nature humaine. Voilà cinq nuits que
je paffe, et les agitations de mon corps,
de mon efprit et de mon ame font au
dernier période. C'eft vraiment une

chose au dessus de tout courage, que de supporter longtemps le spectacle des souffrances de ce qu'on aime.

Vous aurez vu cependant, mon cher Major, que je n'ai rien négligé de vos affaires. Aussi ai-je répondu à Mr. Selon, qui a passé chez moi armé de vos deux lettres de change, que la première étoit acquittée; et que quant à la seconde les fonds en feroient faits chez lui le premier Février, puisque cela vous étoit plus commode, que chez un autre banquier: Mais que les lettres de change ne pouvant pas dans nos loix être consenties par aucuns autres que des commerçans, et obligeant même des personnes de ma sorte à des punitions s'ils en consentoient, une lettre de change ne pouvoit être pour moi qu'un moyen de faire passer de l'argent, et non un effet de commerce, et qu'ainsi je ne l'accepterois pas. Cette réponse étoit d'autant plus nécessaire, mon cher Major, que M. Selon étant une des colonnes de l'agiotage,

il pouvoit assurément jouer à ma signature un mauvais tour. J'ai ajouté au reste, que vous et moi étant amis particuliers, notre confiance mutuelle étoit telle, que mon refus d'acceptation ne souffriroit pas la moindre difficulté.

J'espère que votre neveu est parti. J'en ai besoin sous tous les rapports, et quant aux papiers envoyés à Salzmann, je n'en ai encore aucune espèce de nouvelles, ce qui m'est un véritable objet d'inquiétude; outre que Didot a commencé et marche très grand train. Vous recevrez incessamment un premier livre. — Je finissois cette phrase, lorsque votre énorme paquet m'arrive. Je n'ai que le temps de vous rassurer et de vous remercier. Je n'ai pas même celui de l'ouvrir.

Bon jour, mon très cher. Souhaitez moi la guérison de ma malade, moins d'ouvrage, et si ce n'est plus de credit du moins plus de talent de persuader. Re-

pondez le plutôt possible à toutes mes précédentes. *Vale et me ama.*

Ne perdez pas un moment ni pour la Bavière ni pour la tactique.

Lettre 3.

20 Janvier.

Je reçois à la fois, mon cher Major, vos lettres du 6 et du 10 Janvier. C'est une chose fort extraordinaire que cet encherêtement des courriers, qui est invincible par son inégalité. Je suis un peu ébouriffé de ce que vous m'envoyez une chose aussi précieuse que mon portefeuille et vos originaux, par la voie toujours un peu précaire d'un commissionnaire, quand vous en aviez une aussi sûre, la mort exceptée, que M. votre neveu. Enfin il faut se persuader qu'il arrivera aussi sûrement que les autres, puisque la chose est faite.

Vous n'aurez point encore mon avis sur l'Autriche. Mes imperieuses occu-

pations ne m'ayant pas permis de m'y mettre tout de suite; mais vos talens et vos principes me sont si bien connus, que je n'ai pas la moindre inquiétude; et je crois en tout tenir et préparer à la France un trésor sur l'Allemagne.

Je n'entends pas, mon Ami, comment vous n'avez pas compris, que vous promettre 25 louis par mois, jusqu'à entière liquidation, c'étoit y comprendre votre cautionnement, qui est encore plus sacré s'il est possible que votre travail.

Je vois avec quelque regret que vous flottiez dans votre dessein relatif aux cahiers et planches de Tactique. Cela n'est ni M * * * ni Allemand. Croyez moi, mon très cher, tenez vous en aux paroles données, et qu'assurément je ne vous ai pas fait attendre, puisque vous en avez reçu la sanction détaillée courrier par courrier. Quand nous aurons publié en françois votre cours de tactique, vous le traduirez en quelle diable de langue que vous le vouliez. Eh! de bonne foi, est

ce en Angleterre, c'est à dire dans le pays de l'Europe par sa constitution le moins militaire, que vous espérez enclère de réputation?

Je conclurai à cent cinquante exemplaires si M. Barrois veut. Pour votre poudre à canon, si vous eussiez eu la bonté de tenir vos engagements, et de m'en faire passer quelques exemplaires, j'en aurai déjà fait un extrait moi même, qui feroit dans tous les journaux. Pour votre Encyclopédie militaire vous l'aurez même sans guerre de trente ans. Mais enfin je voudrois cela aussi et vous devriez guetter les occasions.

Quant à ce qui est du journal de littérature Allemande, il faut que ce soit au milieu du succès de la Monarchie Prussienne qu'il commence, et par conséquent vers Juillet. Vous vous moquez en me parlant de vos six mois de relâche; en six mois nous conquerions six Royaumes.

Le Guibert m'a coûté trois gros écus de France, ou un peu moins qu'un Fré-

deric d'or. La Bavière, si elle est beaucoup plus considérable, seroit trop chère ainsi; prenez donc la voie ordinaire.

Dites moi si dans votre très important catalogue de livres, vous avez fait entrer aussi ceux qui sont relatifs à la Saxe, à l'Autriche etc. etc. et si cela n'est pas, faites le moi passer.

Pour le livre des affaires militaires, je vous ai déjà écrit plusieurs fois, que Heymann et le M^{is} de Conflans, les seuls du comité, qui soient vraiment des Officiers, et dans toute la force du mot, ont dit nettement que c'étoit le meilleur ouvrage militaire qu'ils connussent, et qu'ils ont porté leur estime à cet égard jusqu'à, ne pouvant obtenir de moi, que ce livre parut à part avant l'ouvrage, ils emploient leur crédit à reculer les resultats du conseil de guerre, afin qu'il en puisse profiter.

Je vous envoie ci-joint les seules notes de Heymann qui m'ayent laissé quelque doute; afin que vous fassiez cor-

rection sur les passages ou refutation de la note. Heymann connoit vos services comme vous même, il a fait sept voyages en Allemagne, a passé trois mois de suite avec Seydlitz, est intime ami de M. de Bellegarde, et certainement à son premier voyage d'Allemagne il fera le vôtre. C'est un homme aussi estimable par la morale que par le talent.

Il y a, mon ami, une note, que vous devez m'envoyer très incessamment. C'est sur Trenk. La traduction de son ouvrage fait ici une sensation extrême, et fait regarder aux badauds Frédéric II comme l'ogre le plus féroce qui ait jamais existé! Nous croyons vous et moi, que, né facile, il se rendit sévère; qu'il a eu une infiniment trop bonne tête, pour être gratuitement cruel, et que sa vie toute entière prouve qu'il ne l'a point été. Faites moi donc une note qui explique l'affaire de Trenk, lequel n'a jamais passé nulle part pour un honnête homme, et réponde aux inculpations

dont les mémoires de cet homme, (qui n'a pu s'empêcher encore de se prosterner devant la grande ombre) chargent la mémoire de ce grand homme. J'en trouverai la place dans le livre huitième, si je n'y suis plus à temps pour le premier.

Madame de Nerha qui est depuis trois jours hors de tout danger, a été très sensible, au milieu de sa foiblesse, à votre obligeant souvenir, et aux vœux que vous formez pour elle. Recevez ses remerciemens très sincères.

J'espère qu'après avoir lu mes précédentes, vous ne trouverez pas que ce soit moi qui laisse du louche sur vos cahiers de Tactique; et je suis beaucoup plus pressé que vous ne croyez, pour des raisons que je n'écrirai pas, de les tenir et de vous en expédier la valeur. C'est donc bien moi qui vous prie de ne pas traîner ni équivoquer à cet égard. Je vous recommande bien que les desseins soient tels, que le graveur n'ait qu'à copier ser-

vilement. Songez, mon très cher, que c'est sur votre parole que j'ai promis; que vous me désobligeriez et m'embarasseriez beaucoup en la modifiant aujourd'hui; et qu'il vaut infiniment mieux pour vous sous tous les rapports, vous en tenir à votre premier désir, et à votre première idée. *Vale et me ama.*

Sachez me dire si M. Fritz a renoncé au génie François.

Lettre 4.

8 Février.

Je n'ai pas la force de vous dire bien longuement, mon cher Major, que j'ai été très mal. Vingt-deux palettes de sang et une multitude de lavemens et de bains m'ont tiré d'une inflammation de bas ventre, que m'avoit donné un des plus terribles *cholera morbus*, dont jamais mortel ait été assailli. Vous pouvez juger si je suis foible et étreint; encore ma prétendue force est-elle l'étonnement de

tout le monde. Elle ne me permettra cependant pas de bavarder longuement aujourd'hui; mais outre qu'il faut bien que je vous accuse la reception de tous vos envois par Strasbourg, je dois vous faire plutôt que plus tard une proposition, qui vous fera plaisir lors même que vous ne l'accepteriez pas.

En pure considération de vos ouvrages militaires et des talens qu'ils démontrent, M. le M^{is} de Conflans et Mr. de Heymann vous offrent une place d'Officier soit dans les Houffards, soit dans la Cavalerie, soit dans l'Infanterie pour votre fils aîné. Il franchira ainsi les postes de volontaire, de furnuméraire etc. etc. et fera Officier d'emblée trois ans au moins avant l'âge où on peut l'être ici, et plus du double du temps avant celui où l'on pénètre dans nos troupes légères. A la vérité j'ai parlé de votre fils comme je pense qu'il promet, et des grands avantages que lui a donnés votre éducation. Je ne fais, mon ami, ce que

vous déciderez sur cela; mais bien des gens distingués envieront ici la fortune de Fritz, qui aura là d'autres débouchés, que dans les troupes de vos Princes en Allemagne. — Une pension de 5 à 600 livr. de France est toujours exigée par les colonels propriétaires; mais que cela ne vous arrête pas un instant, parceque nous nous arrangerons très bien ensemble. Quoique vous fassiez, et ce que vous devriez faire, seroit de demander ce printemps un congé et de nous amener Fritz, auquel cas j'irai vous chercher à Strasbourg et même à Francfort. Je crois, mon ami, que vous devez m'écrire un mot, que je puisse montrer à MM. de Heymann et de Conflans. Je vous assure que c'est une prodigieuse marque de distinction qu'ils vous donnent là.

Dans ce que vous m'avez renvoyé, mon cher Major, (je parle du dernier envoi, de celui de la cassette,) se trouve je ne fais comment ni pourquoi la continuation de votre traduction de Zimmer-

mann. Je vous conseille de tirer parti de ce hazard, pour m'autoriser à en faire un emploi quelconque ici. Mandez moi à cet égard et vos intentions et votre dernier mot. Je vous avertis que cela ne peut pas être bien cher. Mais si je ne dois pas vous le renvoyer; il faut que vous me fassiez passer tout de suite la tête du volume. Car les cahiers commencent par: *Sur la population zoologique relative des zones du globe; Section première. Loi générale de la nature pour la terre ferme.* Apparemment il y a un titre, une préface. Enfin envoyez ce qu'il faut. De même les cahiers finissent par: *Section cinquième. Le cheval et l'âne* et cette section n'est que commencée. Enfin après une solution de continuité, que je ne puis évaluer, se trouvent deux gros cahiers de votre main, dont le titre avec un assez grand espace en tête, qui paroît destiné à placer autre chose, est: *Sur l'étendue du règne animal.* Donnez moi un fil pour mettre tout cela en ordre; et si

vous voulez que je fasse de cela une spéculation aussi utile que possible, faites moi passer un exemplaire du premier volume corrigé des fautes qui le défigurent, ou un errata bien correct.

J'espère que vous ne négligez pas un instant maintenant pour déblayer votre tactique. Je vous conseille de mettre à la tête un morceau qui vous fasse honneur.

Bon jour, mon Ami, il est temps de finir, car il n'y a plus d'huile dans la lampe, et je me sens excessivement foible. Vous voyez au moins que les variations de ma santé n'influent ni sur mon amitié ni sur mes soins. - *Vale et me ama.*

Il sera possible que l'extrême dérangement de ma maladie me fasse arriérer un peu le paiement de Février, mon Ami; mais l'argent de la tactique partira jour par jour.

Lettre 5.

18 Février.

J'ai reçu 1^o) votre neveu, 2^o) votre lettre du 3 Février. Le premier est doux et honnête, et je ferai pour lui tout ce que je dois au parent de mon meilleur ami, jusqu'à m'en priver si quelqu'autre peut lui être plus utile.

Quant à votre lettre grand merci de vos annotations, dont je ferai l'usage convenable.

Les 25 louis de Mars ne partiront que vers la fin du mois, comme je vous en ai prévenu; les deux maladies de mon pauvre ménage m'ayant écrasé.

Envoyez à Salzmann la poudre et la guerre de trente ans. Il me fait passer presque tous les couriers des livres.

La Tactique fera payée *ipso facto*, et est extrêmement attendue. Je ne saurois trop vous recommander que le graveur n'ait qu'à copier servilement.

N'oubliez pas, mon très cher Ami, de m'envoyer le plutôt possible une bonne

note sur Trenk, et si le livre de réfutation est assez bon, pour fournir un curieux extrait, faites le moi passer, (je veux dire l'extrait) le plutôt possible. Je suis furieux de toutes les horreurs et bêtises questions que ce livre de Trenk fait circuler ici sur Frédéric II et dont je suis presque toujours le bureau d'adresse, comme passant pour l'homme le plus instruit sur la Prusse.

Je vous écrirai au long sur le plan de notre futur journal, et d'ailleurs un voyage ne sera point impossible. Peut-être en ferai-je bientôt un qui vous étonnera fièrement, et malheur à — Mais Mr. — vient de me donner une trop bonne leçon de discrétion. Adieu, mon Ami, je vous aime tendrement.

Lettre

Lettre 6.

7 Mars.

J'ai voulu avant que de répondre à votre lettre du 20 Février, voir Heymann, afin de savoir à fond ce qui concernoit une chose aussi importante que l'établissement de votre fils, et d'avoir de quoi résoudre toutes les objections que vous vous êtes faites, et que vous pouvez vous faire encore. Je pourrois, en me tenant dans les choses vagues, vous dire que vous ne connoissiez pas le service de nos houffards permanens; qu'ils font la pépinière de nos aides de camp, des Officiers de l'Etat major de l'armée, un corps de faveur, une constitution à part etc. Tout cela est vrai et quand vous dites que 500 de nos gentilshommes, même huppés, se trouveroient heureux de la proposition faite à Fritz, vous auriez pu dire 5000 sans crainte d'exagération. Mais voici du plus positif. On vous offre une place d'Officier dans un corps à choix, y compris même l'artillerie et le génie,

pourvu toute fois que votre fils, dans ce dernier cas, puisse soutenir les examens. On ne peut pas dire, *nous lui donnerons tout de suite un grade supérieur*; car cela ne feroit ni juste ni possible. On ne peut pas dire: *Nous l'attacherons à notre besogne d'Officiers généraux*, avant que de savoir s'il y fera propre; mais on vous dit, en tout zèle et toute vérité: *Notre intention est d'en faire un Officier de l'Etat-major de l'Armée*; nul doute qu'il n'y soit, même pour notre utilité propre; s'il fait ce que le Comte de M. nous a dit qu'il favoit: nul doute que nous ne le poussions avec la tendresse et la ferveur, qui seules ont pu nous inspirer de faire cette proposition à un homme, que nous ne connoissons pas personnellement, et qui n'a pu nous intéresser à son fils, que par la profonde estime que nous faisons de lui et de ses talens, et les présomptions favorables que cela nous donne sur l'éducation de son fils; *ferveur et tendresse* qu'apparemment la vue du jeune homme

et ses bonnes qualités personnelles augmenteront encore. Voilà, mon cher, à la lettre ce que l'on m'a dit, et ce que vous pouvez mettre en balance avec Waldeck et la Hollande etc.

Quant à l'âge, qui est une objection pour vous: 1^o) C'étoit un avantage pour ici, où il faut toujours un peu de dramatique, un peu de tours de gibecière. 2^o) Cette objection n'en fera pas une l'année prochaine, si vous la trouvez insoluble celle-ci. 3^o) Enfin ceci me paroit à moi une chance si extraordinairement heureuse, que je crois qu'on peut pour elle forcer quelques règles.

Pour ce qui est de votre voyage: 1^o) Il ne seroit pas du tout nécessaire, si vous ne vous en souciez pas, de le pousser jusqu'à Paris; où au reste un habit noir et des fracs couvrent les plus huppés, et Heymann lui même, qui cependant a des places et ne sort pas de chez les Princes, n'en porte pas un autre. 2^o) Heymann et Conflans feront cet été à leur

inspection en Alsace et dans les trois évêchés ; ce seroit assurément bien là le moment à choisir, et en vérité rien de tout cela n'est cher, pas plus que le succès n'est incertain. Au reste si vous vous décidiez à cela, je combinerois avec Heymann le moment précis et le lieu de rencontre. Otez les fraix de poste jusqu'en France, vous n'auriez pas un sou de dépense à faire. En un mot, mon Ami, ceci mérite certes que vous y pensiez. Faites vos sérieuses et dernières réflexions, et avisez votre fidèle ami.

Un mot sur nos affaires personnelles.

Vous avez raccommode autant qu'il étoit en vous l'indicible imprudence, et s'il faut trancher le mot le procédé peu délicat de — qui m'a causé des désagrémens sans fin et sans nombre. Il m'interdit absolument un envoi préliminaire de mon ouvrage, expédié à fur et à mesure, et certes ce m'est un très grand mal, ne fut ce qu'à raison de ce que j'y

perds pour l'errata. Mais d'ailleurs je ne vois pas pourquoi cela vous empêcherait de faire faire une traduction, qui certes ne sauroit être mieux que sous votre surveillance.

Quant au fellier, si le procès n'est pas éclairci que le diable l'emporte; il ne le fera jamais, et cela m'ennuye. Au reste que votre sagesse se mette à la place de mon impatience, et comptez pour moi, mon Ami. Il partira d'ici pour vous le 20, les 25 louis du mois de Mars; quand je dis le 20; c'est au plus tard. J'espère pouvoir les expédier plutôt, mais je suis sûr pour ce jour là. Alors vous ferez mon compte définitif, mon Ami; car comme il faut rabattre de l'aperçu, que nous avons fait, le prix particulier de la Tactique pour moi; puisque selon votre observation juste et délicate, vous vous en faites pour un prix général, un prix de publication, je ne fais plus trop où nous en sommes. Notre total fixé le mois d'avril, où si la somme excédente est

trop forte, Avril et May, me verront entièrement liquidé.

En revoyant les épreuves des évaluations des poids et mesures, je trouve avec le corps du texte une lourde contradiction, qu'il faut que vous me trouviez moyen de me sauver dans l'errata. Le Wispel avez vous dit dans le 2^d livre Géographie et population, est une mesure idéale de grains, contenant 24 Scheffels: le Scheffel de Berlin a 2571 pouces cubes de France, c'est à dire qu'il représente à très peu près quatre boisseaux de Paris. Au catalogue vous dites au contraire qu'il représente 2604 pouces cubes. Dans quel endroit avez vous raison? En général cet ouvrage avoit besoin d'être revu sous les yeux l'un de l'autre, dans son ensemble, et dans son ensemble imprimé, car c'est comme cela que les fautes faillent. Mais cette revue, vous la ferez soigneusement jusqu'à la superstition, n'est ce pas mon bon Ami, dès que vous aurez le livre; afin que j'améliore

ma seconde édition, pour laquelle, au reste, vous me ferez passer toutes les observations critiques, qui auront été faites en Allemagne, lorsqu'elles ordonneront une correction ou mériteront une réponse.

Adieu, mon très cher Ami, j'embrasse vous et les vôtres.

Lettre 7.

19 Avril.

Je reçois à la fois, mon cher Major, trois lettres de vous, à des distances énormes 25 Mars, 30 Mars, 11 Avril; toutes trois m'inquiètent sur votre santé; toutes trois me demandent des choses auxquelles j'ai répondu depuis mille ans; toutes trois m'affligent et me grondent, sans que je l'aye le moins du monde mérité.

Et d'abord le Baron de Bombelles est parti d'ici le 20 Mars avec vingt-cinq louis pour vous, un paquet de livres, et

un volume de lettres, qui certainement sont entre vos mains à l'heure que je vous parle. Ensuite M. de Grotthausen est parti dans les derniers jours du mois, sans que j'en puisse donner la date précise, attendu que je ne l'ai pas vu personnellement, et il vous portoit une lettre et un livre de moi. Tout cela n'empêche pas qu'à vue de votre lettre, je ne fasse partir cinq cens livres de France, quoique hors de compte avec vous, jusqu'à la conclusion du sellier, attendu que je n'ai nullement vos cahiers de tactique entre les mains. Mais je veux vous tirer d'inquiétude à tout événement, et adoucir votre imagination et votre ame qui me paroissent éffarouchés, ce qui hélas est trop pardonnable dans l'Etat de santé que vous me dépeignez, et qui m'inquiète horriblement. Ces bases posées, parcourez vos lettres pour y répondre.

25 Mars. — Vous m'y parlez pour la première fois d'un accident de poitrine, que pourtant je redoute moins en

flegme qu'en sang; car il m'a paru que c'étoit surtout le sang qui vous faisoit la guerre. Là vous me disiez, si vous m'envoyez 25 louis le 20, il y aura 7 Frédéric d'or pour le procès du sellier et mon compte sera soldé. Eh bien! ces 25 louis sont partis, et je ne fais quel Diable d'accroc peut faire que vous ne les ayiez pas le 11 Avril. Je m'y perds. Vous me parlez d'une addition pour l'errata. Rien de plus juste, et vous savez bien que je n'ai de compte que le vôtre. Vous me donnez quelques explications sur les mesures dont je vous remercie. Vous me grondez de ne pas vous parler de la Bavière, et Bombelles vous porte un long panégyrique de la Bavière. Vous me parlez à fonds de Fritz et je crois que vous verrez bientôt que je fais mieux les affaires que vous.

30 Mars. Nouvelles inquiétudes sur votre santé, mais presque entièrement portant le caractère de l'impatience trop naturelle des fortes douleurs d'une fluxion

universelle. Annonce d'un paquet que je n'ai point reçu du tout, et qui commence fort à m'inquiéter, à savoir 93 planches dessinées, et les explications. Où Diable avez vous adressé cela? courrier par courrier, mettez moi sur la voie. Ceci est trop grave. Offre de trois cens exemplaires de la poudre à canon, pour des livres militaires. J'arrangerai cela. Demande d'un exemplaire gravé de votre tactique et certes vous l'aurez.

Enfin lettre du 11 Avril, vraiment affligeante, vraiment atterrante, où je vois que vous êtes en plein découragement sur votre santé, chose qui doit beaucoup en aggraver le dérangement, et en grande inquiétude sur vos affaires pécuniaires, foiblesse à laquelle je compâti, comme l'attribuant à votre déplorable état. Mon Ami, comment le paiement de Février serait il arrivé assez tard? il est parti le 25 Janvier, et j'ai votre quittance des premiers jours, c'est à dire de la première quinzaine de Février. Celui

de Mars est parti à jour préfixe; suivant votre propre compte, je n'en devois point en Avril, et vous aviez sept Frédéric d'or à compte du futur jugement du sellier. Quant à votre tactique puis je faire payer que je ne l'aye? Vous voyez bien, mon très cher, que vous vous plaignez sans nul sujet. Cependant je vous expédie à l'instant 500 livr. le seul argent libre que j'aye en ce moment. Si par un hazard vraiment inexplicable vous n'avez point reçu les 25 louis de Bombelles, à vue de votre réponse à ceci je les ferai partir, ce qui n'empêchera pas, comme de raison, de vous expédier le premier paiement des 63 Louis qui vous feront dus, dèsque j'aurai reçu votre tactique; après quoi le papier à trois mois pour les autres soixante trois louis suivra immédiatement. Mais comment pouvez vous m'adresser des Jérémiades, que vous feriez à peine si j'étois en pleine banqueroute? Quand donc vous ai-je donné lieu de former quelques doutes

sur mon compte ? Je serois très offensé, si vous n'étiez malade, mais je voudrois que vous m'en eussiez dit mille fois plus et que vous vous portassies bien. J'en serois quitte pour vous gronder, et vous pour convenir, que l'on doit tout supposer, plutôt que de soupçonner un Ami.

Quant à ce que disent vos Gazettes, ce sont autant de platitudes, que vous ne me faites pas une grande grace d'avoir peine à croire. Je ne fais ce que c'est que la préface et les notes dont vous me parlez, et que l'on m'attribue si galamment. Je ne fais jamais rien que je ne signe. Je ne fais jamais rien qui laisse le plus léger doute sur son auteur. Il vient de paroître un ouvrage de moi, parti pour vous depuis longtemps; intitulé: *Aux Bataves, sur le Stadhouderat*. Certes je m'en honore loin d'équivoquer. Il porte mon nom; que vos Allemands le critiquent; aussi bien ne l'écriront-ils pas; leur ame est trop servile pour cela;

mais qu'ils ne m'imputent pas des libelles, qui n'ont pas même le mérite du genre. Mon bon Ami, soignez votre santé; rétablissez la; remettez votre tête; calmez votre ame et ne doutez plus de votre meilleur ami. *Vale et me ama.*

Lettre 8.

Du 15 Juin.

Je reçois avec un extrême plaisir, mon cher Major, votre lettre du 29 qui fait du bien à mon esprit et à mon cœur, en vous remontrant à moi tel que je vous ai connu et profondement aimé et estimé. Il n'est pas étonnant que votre santé, après avoir reçu un ébranlement tel qu'elle n'est pas encore remise, vous ait donné des accès de méfiance et de morosité. Du moment où tout est oublié, tout est réparé. J'espère que cette bourasque nous aura été utile à tous deux, en nous rendant impossible désormais la moindre mésintelligence.

Vous aurez vu par ma dernière, que dès avant votre lettre, je vous avois expédié mon premier volume. Le second part aujourd'hui sans tableaux, parce qu'ils ne sont pas tirés, mais assez complet pour que vous commenciez votre travail dessus; je dis votre travail, mon Ami, car votre errata doit être raisonné, soit pour être imprimé tel s'il m'arrive à temps, soit pour me servir dans une seconde édition qui sera sous presse dans deux mois. Je réponds aux questions 1^o) que ces quatre volumes vous arriveront avant la publication, et sont confiés uniquement à votre honneur. 2^o) Que l'exemplaire, que je vous fais passer, est indépendant de celui que je vous enverrai lorsque le tout sera complet. 3^o) Que vous pouvez faire commencer la traduction à votre profit, mais de manière qu'elle ne paroisse pas avant la fin de Septembre ou la mi - Octobre.

Je vous remercie tendrement de la nouvelle de Busching, dont j'ai tiré à l'in-

stant parti dans la feuille que je composois alors. Je suis fâché que vous ne m'ayiez pas envoyé le titre exact, et je vous prie d'y suppléer dans votre réponse à celle-ci, afin que je puisse le faire venir incessamment.

Quant à mes projets de travaux, ils sont toujours, mon cher Ami, du moins jusqu'à ce que le sort dispose de mon père, époque qui ne paroît pas devoir être fort reculée, et à laquelle je me jette entièrement dans l'ouvrage sur l'Angleterre, ils sont dis-je; 1^o) Une analyse très raisonnée et très philosophique du code Prussien, lequel doit avoir eu sa continuation, et que M. le garde des Sceaux désire connoître à fond dans cette époque où va être refondu le code françois. 2^o) Un compte rendu systématique et de choix de vos productions littéraires et surtout philosophiques, (tantôt analyse, tantôt traduction) pour commencer le journal dont je vous ai autrefois envoyé le plan. 3^o) Je voudrois que vous vous

occupassiez sérieusement de la seconde partie de votre ouvrage: *Essai sur l'influence de la poudre à canon dans l'art de la guerre moderne.* C'est à dire les changemens, que certaines causes, dont vous n'avez pas parlé, ont opéré sur la guerre. (certaines inventions, l'influence de l'état actuel des sciences, des arts, du commerce, du gouvernement, des mœurs et de la religion sur l'art militaire.) Vous avez promis de compléter sous ce rapport *le parallèle de notre art de la guerre avec celui des anciens;* et certainement c'est là un ouvrage fort important. Or comme j'ai résolu de resserrer, et si vous me permettez de le dire, de récrire le premier, qui doit vous faire une très grande réputation, j'y serois extrêmement amorcé par ce nouveau travail, dans lequel vous pourrez au reste vous livrer à la liberté philosophique la plus abandonnée; car maître de votre secret, vous prendrez votre enseigne ou la mienne à volonté.

Voilà

Voilà trois ouvrages que j'ai dans la tête et que j'aurois cependant fait précéder d'un catéchisme de morale, si nous étions ensemble; mais pour cet écrit aussi difficile qu'utile, il faut nécessairement s'entendre. L'objet est trop capital. Calculez par lequel des autres vous voulez commencer, bien entendu que j'opte pour le premier. Faites votre prix et marchez aussitôt que votre fanté vous le permettra.

Adieu, mon très cher Major, aimez moi désormais avec l'abandon et la confiance que je ne cesserai de vous montrer.

Lettre 9.

1^{er} Juillet.

Un cours d'affaires dont il seroit impossible de vous rendre compte, mon cher Major, du moins par la poste, mais qu'il vous est possible de deviner aux brusques explosions de notre ferment-

tation intérieure, m'a entièrement empêché de vous écrire depuis la réception de vos deux lettres des 24 et 31 May. J'ai prié votre neveu de vous dire seulement, que je vous priois de mettre au néant toutes les sottises passées, comme je les enfouissois moi même dans le plus profond oubli. J'ai ajouté que n'ayant plus aucun compte avec vous que la queue de l'affaire du sellier, je vous priois de me dire le résultat précis, et que je vous en ferois passer aussitôt le solde, bien entendu que si vous vouliez d'avance une traite de 600 livr. de France, vous n'avez qu'à la demander. Je n'ai point eu de reponse de vous et cela commence à m'étonner, car il me semble que ce n'est pas à vous à me boudier. Je ne veux point reparler du passé, si ce n'est pour vous dire que *l'attendez qu'on vous doive* n'étoit que l'expression de ma très juste indignation, et qu'au fond votre argument à cet égard ne souffre aucune réplique. Mais je vous prie, si en réfléchissant vous trou-

vez que j'aye été pour vous tout ce que je devois être, de ne pas me laisser croire, qu'il soit vrai aussi pour vous, cet axiome si sûr dans sa généralité, qu'on ne pardonne jamais le tort qu'on a fait.

Je fais partir aujourd'hui pour vous le 1^{er} Volume in 4^{to} de la Monarchie Prussienne; le second suivra la semaine prochaine, et ainsi de suite. Prenez garde, que, comme l'édition ne sera pas en vente de plus d'un mois, ces volumes sont confiés entièrement à votre honneur, que vous en êtes le dépositaire sacré, et que vous ne devez pas vous permettre de les confier à qui que ce soit. Vous me ferez un très véritable plaisir, si vous voulez vous occuper soigneusement d'un errata. Vous m'en ferez un autre très grand, si vous voulez me tenir au courant de tous les comptes que l'on en rendra en Allemagne; comme aussi, si vous guettez la suite du code, pour en continuer l'analyse dans une seconde édition; ce qui n'empêche pas, que si vous voulez

faire marché avec moi pour un travail à part bien exact, bien philosophique, en un mot bien digne de vous sur ce code, je ne sois prêt à contracter de la seule manière dont je contracterai jamais avec vous; c'est à dire en vous disant: *Faites votre prix.*

Ceci n'empêche pas, mon cher Major, que vous ne deviez m'aviser du moment où nous pouvons conclurre et commencer à réaliser notre projet du journal de littérature allemande. Je n'attends que votre commodité pour cela.

Si cela peut vous plaire, je vous déclare en toute vérité que les trois ou quatre connoisseurs, qui ont vu vos cahiers et vos planches de tactique, en sont enthousiasmés. Quant à moi j'ai mes raisons d'amour propre pour les trouver très bons; car j'y ai tout entendu. Quant à vos matériaux d'appendice et à votre Bavière en particulier, actuellement que le tout a paru sous ma plume et sous mes yeux, je suis plus que convaincu que si

le fort nous eut réuni à l'instant où il a fallu les mettre en œuvre, nous en aurions fait un ouvrage, si non tout à fait aussi complet que la Monarchie Prussienne, au moins très digne de celui-ci.

J'allois oublier le mot essentiel, et pour lequel j'ai pris la plume. MM. Le Jay fils et Maradon, propriétaires de la Monarchie Prussienne, vous donnent selon vos offre 70 louis de France de vos campagnes de Flandres, au moment où ils auront les planches et le manuscrit. Vous pouvez quand vous voudrez me les envoyer en toute assurance.

J'espère, mon cher Major, que vous verrez par le contenu de cette lettre, que si je m'impatiente, je ne me lasse pas, et que vos affaires et vos intérêts me sont toujours chers. Prompte réponse. Adieu et aimez moi.

Lettre 10.

27 Juillet.

Je reçois votre lettre du 16, mon cher Major, et j'y vois avec joie et tendresse, que pour avoir été un moment mauvaise tête, vous n'en avez pas moins un bon cœur, chose que j'aimois à croire; car bien qu'il y ait de tout dans la nature, je veux rester dans l'opinion qu'en général la droiture de la tête emporte celle de l'ame.

Vous aurez trouvé dans mes deux dernières lettres tous les nouveaux travaux, que je désire de vous; et désormais vous n'avez plus qu'à choisir. L'analyse du code Prussien est cependant un travail trop important dans les circonstances où est ce pays-ci, pour que je le destine à un journal de littérature allemande. Il faut en faire un livre à part, surtout si la suite en a paru, et là vous pouvez encadrer toutes les vérités humaines les plus hardies. Votre plan d'ailleurs pour le Journal allemand est pré-

cifement le mien. C'est dans les parties où vous brillez, et où nous sommes neufs encore, qu'il vous faut raisonner, fauf à glaner dans les autres.

Je mets aujourd'hui pour vous à la diligence mon troisième volume; celui de tous qui a le plus de besoin de vos yetux, puisque votre tactique y est. Tous les tableaux ne partiront qu'avec le 4^e volume d'appendix, beaucoup moins mûr que le reste, par conséquent beaucoup plus susceptible de changemens, et que sous ce rapport et celui d'éclaircissements (car il est des choses obscures soit par leur incompl tion, soit même par leur obscurité) vous am liorerez beaucoup en y regardant de près. En tout, mon Ami, cet ouvrage est trop important, trop fait pour rester, pour servir de modèles   d'autres, pour faire  cole en économie politique; pour que nous ne regardions pas comme un devoir d'en ôter le plus de taches que nous pourrons.

Malgré vos très aimables lamentations, sur ce que je me suis fermé la porte de l'Allemagne (et à dire vrai, je ne crois pas que je fusse bien reçu à Munich, ni à Deux-Ponts par exemple) je ne désespère point, que nous ne puissions relire ensemble cet ouvrage, et même chez vous. Si l'on ne sent pas à Berlin que notre livre est le plus grand service qu'on ait pu rendre à la Monarchie Prussienne, on y est trop injuste; et certes l'apostrophe aux Bataves doit tenir peu de place auprès d'une telle bordée Anti-autrichienne.

En tout, si la ligue germanique n'est pas bien inconséquente et bien ingrate, elle doit bien des remerciemens à l'homme qui ose publier à Paris les quatre volumes qui vont y voir le jour chargés de mon nom. Au reste, mon Ami, mon projet sur l'Angleterre est dans tout son entier, et je n'attends que la clôture des yeux de mon père, qui sont à demi fermés, pour l'exécuter. L'assemblée nationale pourra

seule le retarder. Or je vous demande, si vous n'avez pas vingt moyens de faire ce voyage; et si, quand vous n'en auriez d'autres que de changer de robe et de profession, c'est à votre âge, dans votre position et avec des enfans, qu'on peut balancer à saisir une occasion si naturelle et si solide d'assurer son bien être et celui de sa famille. Quoique nous ne soyons pas au moment d'arranger cela, il faut, mon ami, que vous y tourniez vos réflexions, afin que l'événement ne vous surprenne pas, et qu'en tout état de cause, vous ne vous décidiez pas avec précipitation. Vos appointemens en pension viagère, la moitié réversible à votre femme et à celui de vos enfans que vous voudrez. Votre dépense pendant cinq ans entièrement payée; le prix du manuscrit, où le profit de l'édition pour vous, entièrement pour vous. Mon Ami, beaucoup de Princes vous feront casser les os vingt fois, avant de vous assurer un tel fort, et bientôt votre frêle santé

vous avertira qu'il n'est plus temps pour vous de songer à la guerre.

A propos de guerre; celle du fellier devient bien longue. Je vous envoie une traite de 400 livr. de France, ou cent écus de chez vous, pour que rien ne puisse sérieusement vous en incommoder. Nous compterons après le jugement. Bon jour, mon cher Major; mon respect à Madame, j'embrasse tous les vôtres. Adieu et aimez moi.

Lettre II.

4 Août.

J'ai reçu votre lettre du 24 Juin assez tard, mon cher Major, car les circonstances où notre pays se trouve, rendent la circulation des lettres extrêmement orageuse, et je commence par vous demander pardon de l'étourderie de votre neveu, qui est cause que le billet de 400 livr., que je vous annonçois dans ma dernière lettre ne vous est pas parvenu. Je

vous fais passer aujourd'hui un billet de 600 livr. au lieu d'un de 400, que je vous annonçois, et voila sauf erreur cette branche de nos affaires et de nos comptes finis; bien entendu que je vous dois par de là mille tendres remerciemens, pour tout le sot tracas que cela vous donne! Maintenant arrive qui plaute à cet égard, et au diable le procès.

Il me faut, mon bon Ami, toute affaire cessante notre errata. Ce n'est pas seulement parceque l'ouvrage ne se réimprimera pas dans six mois comme vous le dites; mais six semaines après la publication au plus tard, attendu que les demandes couvrent déjà les fraix. C'est encore parcequ'à la suite d'une intrigue toute autrichienne, un ouvrage si authentiquement, si solennellement permis, se trouve être quasi suspendu, graces à la dénonciation de l'imprimeur; ce qui me suscite des embarras de tous les genres. L'esprit de parti s'en mêle; les puissances sont ébranlées; les réclamations volent

de toutes parts ; et j'ai besoin de tout mon courage, de toute mon activité, et même de beaucoup d'entours pour faire tête à l'orage. Il est donc très possible que j'aye le temps de profiter d'une grande partie de vos observations même pour la première édition. De plus, comme on tire à part le livre des affaires militaires et votre tactique à l'usage des militaires, classe nombreuse et peu riche ; je profiterai du moins de vos corrections pour cette importante partie, qui tournera toute à votre gloire personnelle. Tout ceci vous annonce que le 3^{ème} volume est parti ; il fera incessamment suivi du 4^{ème}, bien entendu que vous n'avez encore que les tableaux du premier, parcequ'ils ont tous été imprimés après coup : Mais la pacotille vous en parviendra incessamment. Pour aujourd'hui je vous mets toutes mes dernières brochures, afin que vous ayez ma collection autant qu'il est en moi. Si vous considérez qu'outre ces écritures, je suis écrasé de mé-

moires particuliers, d'affaires de tout genre, de consultations le plus souvent stériles de gens en place, et qu'enfin j'ai fait marcher de front l'immense besogne de la correction de la Monarchie Prussienne; vous trouverez que je n'ai pas perdu mon temps.

Nota pour vous le dire en passant, que notre escroc s'est fait tuer en Crimée.

Oui, mon Ami, faites traduire la Monarchie Prussienne sous vos yeux. Elle a droit à votre intérêt et vous avez droit à sa reconnaissance. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous vous y serviez de votre errata, en observant toute fois, comme vous l'offrez vous même, de noter que je vous ai fait passer ces fautes, qui se trouveront corrigées dans l'édition Françoise avec des additions. Et en effet, mon Ami, je vous envoie un manuscrit sur la Courlande où il y a des choses précieuses, dont je vous prie de me faire un mémoire à votre manière, et en y fondant ce que vos grandes connoissances et

vos livres allemands peuvent vous donner à y ajouter.

Je désire d'ailleurs que d'après les événemens politiques qui surviendront avant la fin de l'année presque certainement, et d'après, soit les éloges soit les critiques dont on m'aura accueilli, vous prépariez l'idée d'une nouvelle préface.

Dans les brochures que je vous envoie, je joins la lettre sur Mr. de Guibert, qui ne vient que de paroître, et que j'ai tournée pour mon propre compte, parcequ'il m'eût été impossible sans cette enseigne de faire lire à nos vers lui sans une discussion sérieuse. Elle a eu le plus grand succès, lequel il est vrai est très bien piloté sur la haine que l'on porte à cet ignorant réformateur de notre constitution militaire. Je vous enverrai par mon prochain envoi toutes les ordonnances sur lesquelles vous aurez peut-être occasion de porter un œil critique; car on dit qu'il ne manquera pas de répondre, et c'est où je l'attends.

Soyez tranquille quant à le Jay ; c'est un bon et honnête jeune homme, qui a une confiance aveugle en moi, et qui vous attendra autant qu'il vous fera nécessaire. Adieu, mon cher Ami, soignez vous et aimez moi. N'allez pas perdre mon manuscrit de la Courlande ; je n'en ai point de copie.

Lettre 12.

11 Août.

Je reçois à la fois, mon cher Ami, vos lettre du 28 Juillet et du 1^{er} Août, y compris votre excellent Errata, dont je vous remercie très tendrement et avec une véritable réconnoissance, car il est extrêmement bien fait et très confirmatif de nos principes. Mais avant de vous parler de tout notre grimoire d'auteur, il faut que je relève un mot de votre lettre du 28 qui m'a navré le cœur : *Comme il n'y a pas d'apparence que je la ferai bien longue (la vie)* — Eh, mon Ami,

que dites vous donc là ? Songez vous que vous êtes dans la vigueur de l'âge, et que de tous vos tracas de fanté un fort petit nombre appartient à autre chose qu'à une mauvaise conformation, qui sert d'enveloppe à une excellente constitution; très travailleur; très mangeur, longtemps libertin; je n'ai point vu l'estomac vous tracaſſer; j'ai vu le sang vous faire la guerre; les feules atteintes de l'aſthme que néceſſite votre enveloppe, vous ont fatigué ſous mes yeux; dans tout le reſte de la gaieté, de l'exercice modéré, de la ſobriété vous ont toujours rendu alacre et vigoureux. Qu'eſt ce donc que tout ce noir que vous avez dans la tête et dans l'ame ? Vous avez eu une forte ſecouſſe, mais êtes vous à l'âge de la décadence ? Ménagez vous mon ami; et vous reprendrez une nouvelle vie, ſurtout ſi vous abandonnez vos idées de guerre, pour une vie philoſophique et modérément laborieufe, qui en ajoutant à votre bien-être perſonnel vous ôte toute eſpèce d'in-
quié-

quiétudes sur votre famille. Quoiqu'il en soit tenez moi au courant de votre santé, et ne m'épargnez pour rien de ce qui peut concourir à votre satisfaction.

Je fais partir par la diligence tous les tableaux, mon bon Ami, et le quatrième volume. La partie des possessions autrichiennes demande surtout un errata extrêmement raisonné! Il y a des choses très obscures sur les finances. Revoyez cela *coll' amore*. Si des circonstances quelconques me forcent à publier auparavant vos erratas raisonnés, je les annoncerai et les distribuerai à part. Mais ne perdez pas un des instans que vous pourrez me donner sans compromettre votre santé.

Soyez tranquille sur votre Flandres. S'il y a un libraire honnête homme en Europe, si ce phénomène n'excède pas la toute puissance divine, c'est le Jay fils assez jeune encore pour avoir son pucelage de probité, mené au signe par une

jeune femme de beaucoup de mérite, extrêmement ambitieuse, et à qui j'ai démontré, que si la bonne foi n'étoit pas inventée, il faudroit la créer comme instrument de commerce. La secousse épouvantable que leur donne le gouvernement en retardant la publication de la Monarchie Prussienne ne les a pas empêché de faire face à tout: et entre autres votre seconde traite de 600 livr. a été acquittée avant hier avant l'échéance. Vous aurez vos cent cinquante exemplaires Flandres, première epreuve; ils seront envoyés à qui vous indiquerez, par la voie la moins dispendieuse. Enfin vous ferez content d'eux, en tout et pour tout.

Puisque vous êtes engagé d'honneur à ne pas refaire d'édition de la poudre que la première ne soit vendue, mon Ami, il entrera dans mon marché, lorsque vous pourrez et voudrez la continuer, d'acheter ce qui restera; mais osez fixer un si beau projet.

Quant à l'analyse du code Prussien, j'en ferai fort content pour la fin de Novembre, mais livrez vous à toute la liberté de vos pensées.

Pour ce qui est de votre question sur la continuation de mon projet relatif à l'Angleterre, j'y ai répondu d'avance. Je n'ai d'autre sauvegarde contre les autres et contre moi même, que la fuite; et c'est peut être ce qui a distingué mes talens d'ailleurs médiocres du reste de la nation. Je crois que cet ouvrage sera le plus beau connu; et j'avoue que ce projet augmente beaucoup de charmes pour moi, quand je pense que vous devez y trouver une grande source de consolations et de bien être pour vous et pour les vôtres. Il est vraiment douloureux pour moi de penser qu'avec un domaine tel que celui de votre excellente tête, il vous faille labourer et semer sans cesse et recueillir si peu. Croyez un homme vrai et sensible; je travaillerai à votre fortune et à votre réputation, plus qu'à

la mienne propre, avec la persévérance de mon caractère et l'activité de tout mon être. A ce propos, avez vous la préface dans votre premier envoi? Etes vous content de la manière dont vous y êtes traité, et vous trouvez vous aussi à votre place dans le cinquième livre?

Vous saurez peut-être avant de recevoir cette lettre que nos Etats-généraux sont convoqués pour le 1^{er} May 1789. L'arrêt du conseil est public d'hier. C'est un pas d'un siècle que la nation a fait en 24 heures. Ah, mon ami! vous verrez quelle nation ce fera que celle ci, le jour où elle sera constituée; le jour où le talent aussi fera une puissance. J'espère qu'à cette époque vous entendrez parler favorablement de votre Ami. Remarquez ma profession de foi dans le 8^{ème} Chapitre de la suite de la dénonciation de l'agiotage, que je vous ai fait passer avec d'autres brochures.

Votre neveu a l'espoir de trouver un établissement à Rouen. Il m'en a de-

mandé l'agrément, et je le lui ai donné avec parole de le recevoir toujours quand il reviendrait. C'est un honnête jeune homme, capable de peu de chose et né pour être françois; mais incapable par sa nature de rien de malhonnête, et puis il vous appartient, ce m'est assez.

Adieu, mon Ami, écrivez moi bientôt, et aimez moi comme je vous aimerai toujours.

Lettre 13.

21 Août.

Je reçois, mon Ami, votre lettre du 13 Août qui me met dans une grande inquiétude en me disant que vous allez vous occuper de l'errata du 3^e volume, ce qui semble supposer que vous avez fait celui du second, auquel cas je vous demande ce que vous en avez fait, car je ne l'ai ni reçu ni apperçu.

Quant à la sottise du Journal de Berlin, je vous prie de la réléver et même

très vivement. Cela est aisé ; car je suis précisément à cet égard dans le cas de cet homme séparé pour cause d'impuissance au Parlement de Paris et condamné en même temps au Parlement de Bordeaux, pour avoir fait un enfant à une fille. Il y a dix mois, et surtout six que je suis en butte à toutes les calomnies du monde, parceque dans la conversation je ne partage pas le fanatisme parlementaire, et que je n'ai pas écrit une seule ligne pour le parti de l'opposition. A la vérité je n'en ai pas écrit davantage pour l'autre côté. J'ai toujours cru qu'entre le Roi et le parlement il y avoit un pauvre petit parti obscur, appelé la nation, dont les gens de bon sens et de bonne foi devoient être. Mais, mon Ami, ce que je pourrois vous dire de plus fort à cet égard ne sauroit être aussi décisif que le chapitre VIII de la dénonciation de l'agiotage, que je vous ai adressé avec quelques autres brochures de moi, dans mon avant dernier, si ce n'est dans mon dernier

envoi. Vous y verrez ma profession de foi précise, et si vous ne la trouvez pas indigne d'être traduite, vous me ferez plaisir de l'adresser au Journal de Berlin.

Mais mon Ami, votre errata! votre errata! J'ai retardé la publication de mon ouvrage exprès pour attendre du moins celui du second volume. Comment est-il possible que je ne l'aye pas reçu? Votre lettre datée du 13 m'arrive le 21, c'est à dire avec une prodigieuse célérité. Y a-t-il des paquets antérieurs? Je n'ai rien reçu depuis votre très excellent errata du 1^{er} volume, qui est imprimé. Ne m'avez vous rien envoyé postérieurement? Voilà le mot qui m'importe.

Vous êtes le maître de faire faire la traduction comme vous l'entendrez, et d'y insérer *mes* corrections. Adieu, mon Ami; car le torrent des affaires m'entraîne et je suis étouffé et surchargé!
Vale et me ama.

Lettre 14.

27 Août.

Je reçois, mon cher Major, votre lettre du 13 Août, trois jours après celle du 10, où vous avez la bonté de me rendre compte des nouvelles lubies de Blanchard, qui a été très dignement présenté au public, par le Dentiste de la cour, à ce qu'il me semble. Ses ailes ne méritent pas un autre passeport. C'est une chose très remarquable, qu'icelui Blanchard a cherché fort longtemps avant la découverte de Mongolfier des moyens mécaniques de s'élever en l'air; que dans un essai public il échoua le plus ridiculement du monde, et qu'aujourd'hui il se persuade de la meilleure foi qu'il en est venu, à son honneur et gloire, à ce qu'il s'étoit promis. Du reste il est de mauvaise foi sur ses moyens de direction, et fait très bien qu'il ne dirige point du tout. En tout c'est dommage que cette belle et grande découverte soit abandonnée aux Charlatans.

Oui, mon Ami, nous ferons encore frères d'armes et plutôt peut-être que vous ne croyez. Car voilà encore cet insensé Archevêque de Sens renversé, et Necker Roi de France à sa place. Or celui-ci m'abhorre et a ses raisons. Il est donc possible que par toutes voies il m'interdise l'entrée aux Etats-généraux, ce qui est très faisable, mon père n'étant pas mort, et alors je n'ai rien de mieux à faire que d'anticiper sur mon grand projet d'Angleterre. Alors nous trouverons mille moyens d'assurer le fort de votre femme et le vôtre. Mais si vous tenez à votre place, conservez la, à la bonne heure; cependant nous demanderons au moins un congé de trois ans; et d'ici à l'époque de notre demande la Monarchie Prussienne m'aura assez raccommo- dé dans vos contrées pour qu'il nous soit aisé de l'obtenir.

Jusques là travaillons, mon Ami, pour ne perdre ni cette sainte habitude, ni nos facultés intellectuelles. Je suis

extrêmement attaché à l'analyse du Code, et je compte sur votre parole pour Novembre. Mon mémoire sur la Courlande, ma préface sur les changemens politiques de la situation de l'Europe, le travail que pourront occasionner soit les critiques de notre ouvrage, soit la publication des œuvres du Roi de Prusse; en un mot tout ce qui peut contribuer au perfectionnement de ma seconde édition, voilà ce qui me presse le plus. Au reste je ne puis plus résister à l'impatience de mes libraires. Je vais publier sans les errata raisonnés, sauf celui du premier volume, en annonçant toutefois que les autres suivront de près, et seront distribués gratis en Septembre. Quel dommage pourtant, car votre premier m'a bien affriandé!

J'espère que vous trouverez votre tactique bien annoncée et bien placée. Du reste votre vœu est satisfait; on la tire à part, ainsi que le livre des affaires militaires, pour la classe assez nombreuse

et peu riche des Militaires. Nos Messieurs m'ont prié de publier cet excellent écrit de l'une et l'autre manière. Vous sentez bien que vous aurez fix exemplaires entre vous et Fritz de tirés à part.

Je n'ai tiré de la brochure Guibert, que je vous ai fait passer, que la partie si bien raisonnée, qui explique comment Frédéric a pu avancer l'art à lui seul plus que tous les autres Généraux ses prédécesseurs, sans être pour cela meilleur militaire qu'eux, pour mettre à la fin de la Monarchie Prussienne, afin de n'avoir pas renvoyé en vain dans le premier livre à une note de ce genre.

Je ferai pour l'appendix le travail que vous demandez; mais il ne pourra me servir de guide, qu'à la seconde édition; car je n'y avois pas pensé.

Quant à votre guerre de sept ans, je n'échapperai aucune occasion de la faire valoir, (est ce vous qui traduisez les derniers volumes?) et pour votre Waldeck nous l'attendons. Mais le Journal de-

vient très douteux sous Necker. Il est trop mon ennemi personnel et celui de la liberté de la presse. Toujours cependant nous arrangerons nous, pour donner du moins des volumes de mélange, qui reviendront au même. Mais encore une fois il faut attendre et voir un peu venir le vent, car on peut dire à Necker comme à Crépus: *Pour croire à ton inaltérable bonheur, attends le jour de la mort!* Royaliste ou national: voilà son alternative. S'il est le premier, il est perdu; car la nation ne veut plus de despotisme, et toute la puissance d'un homme, tel qu'on puisse le supposer, ne sauroit combler un déficit de 140 millions, et consolider 280 millions d'anticipations, sans l'intervention nationale. S'il est le dernier, son règne ne fera pas long. La peur, qui l'a pris malgré la répugnance, le chassera aisément à l'aide du ressentiment. Surtout je ne crois pas son talent proportionné à la circonstance, et les défauts de son caractère suffiroient au besoin

pour dompter son talent. Au reste il est dit une fois pour toutes, que, journal ou non, je vous payerai à part tous les livres, dont vous pourrez avoir besoin pour les travaux que vous voulez bien entreprendre. Quand vous n'en aurez plus besoin vous me les ferez repasser ainsi que ceux de la Monarchie Prussienne, excepté comme de raison ceux qu'il vous faudra rendre. Mais ne vous pressez pas pour ceux-ci; car il vous les faudra pour les critiques.

Mille tendres respects à votre femme, que je régarde comme une mère de famille très respectable, et que j'aime de tout le bonheur que vous lui devez.

Lettre 15.

1er Septembre.

Je reponds à votre lettre du 22 Août, mon cher Major, par la nouvelle que la révolution dans le ministère nous menaçant de difficultés excessives, que j'avois déjà éprouvées, et qui n'avoient été vaincues qu'avec une extrême résistance; j'ai pris le parti de publier avec une simple annonce qu'incessamment et gratis je ferois passer les errata raisonnés des trois derniers volumes. Voyez, mon Ami, que nous avons le temps de les perfectionner, et combien cela importe; le dernier volume surtout demande des modifications, des éclaircissemens, des additions etc.: Je vous prie, si cette lettre vous arrive encore à temps, de vous y mettre de cœur et d'ame, et avec ce respect pour la vérité qui ne vous abandonne jamais.

Quant au Guibert, mon cher Ami, aiguisez vos armes et n'en oubliez pas l'usage, car on dit qu'il s'avise de repon-

dre, bien que j'aye dit assez haut, que : Cinq cent louis qu'il se respecteroit assez, pour ne pas oser faire paroître une réponse qui portât son nom.

Vous ajouterez au moins à la Courlande, mon cher M***, des idées militaires que je n'y aurois pas mises; et il est difficile que dans vos immenses recueils vous ne trouviez pas quelque chose sur cette espèce de pays sauvage, mais curieux sous ce rapport.

Je le crois bien, mon Ami, qu'il y a une extrême différence entre ce que nous avons fait ensemble, ou en l'absence l'un de l'autre: mais 1°) c'est une raison de plus, pour que vous fassiez avec un très grand soin l'errata soit correcteur soit critique de l'appendice, et 2°) cela n'arrivera plus pour les ouvrages auxquels nous travaillerons tous deux; parceque je vous ferai repasser mon manuscrit auparavant que de le livrer à l'impression. Au reste que vous corrigiez naturellement

ou non; n'importe; c'est à moi à avaler la pillule.

Comment pouvez vous croire que j'eusse besoin de recommandation pour vous envoyer deux exemplaires à part de votre tactique? J'en tiens fix à vos ordres. Mais comme je ne les ferai lâcher que lorsque votre errata me sera parvenu, soignez celui là aussi, même pour le style.

Soyez sûr que le Jay fera toujours prêt pour le Waldeck, et pour tout ouvrage que je lui recommanderai. Encore une fois je dispose de ces jeunes gens qui sont honnêtes, que j'élève à regarder la probité comme prudence, et qui feront une grande fortune; car quel commerce n'est ce pas que celui de la librairie, quand il est dirigé par un homme de tête!

Pour ma traduction, mon Ami, je n'ai vraiment qu'un désir; c'est qu'elle vous rapporte quelque chose; ainsi encore une fois, et pour tout résultat en

un

un mot, faites comme vous voudrez et surtout ce qui fera le mieux pour vous.

J'annoncerai la traduction de Tempelhoff.

A quoi je mets le plus grand prix quant à présent de ce que vous voulez bien faire pour moi, c'est, mon Ami, l'ouvrage sur le code; mettez y tout ce que vous avez de talent et de philosophie: procurez vous les critiques, jugez les; informez vous si ce grand et même sublime travail a une suite, s'il est un moyen humain de se la procurer etc. enfin que cet ouvrage marque, et il sera un grand bienfait pour l'humanité. Je compte y ajouter des notes où je dirai aux hommes la vérité toute nue. C'est en un mot, c'est là ma puissance, jusqu'à notre ouvrage sur l'Angleterre.

Bon jour, mon cher Ami, car la Monarchie Prussienne, qui sort cette semaine, me ravit tout mon temps. Soyez à l'affut de tout ce qui paroitra sur ce vaste ouvrage; il n'y aura surement pas une

seule critique bonne en théorie; mais sous ce rapport là même, elles pourront être utiles, en nous indiquant quelque défaut de clarté! Quant à la critique des faits, elle sera précieuse, n'en doutez pas. Car les hommes qui donnent à la justesse du raisonnement toute la force qu'elle doit avoir sont rares; ils sont tous pris, tous égarés par le positif. Ainsi il faut se tromper le moins qu'on peut dans le positif. *Vale et me ama.*

Lettre 16.

7 Septembre.

Un paquet part pour vous, contenant 1^o) Un bel exemplaire bien complet 4^{to} de la Monarchie Prussienne, avec son Atlas pour vous. 2^o) Frédéric, l'épître dédicatoire et des cartes pour compléter celui que vous destinez à votre fils. 3^o) Un exemplaire 8^{vo} avec un Atlas, que vous donnerez à qui vous voudrez, car enfin quoique je veuille être vo-

tre premier ami; à Dieu ne plaise que vous n'en ayiez un autre.

Certes, mon Ami, une de mes plus grandes ambitions c'est de vous arracher à cette vie de professeur, qui ravit tant de momens à la méditation, tant d'heures à la portion de temps que l'on pourroit consacrer à l'étude, et tant de forces par l'ennui. L'époque où je vous donnerai tous les moyens de changer cette façon d'être n'est pas plus éloignée que la mort de mon père, qui s'achemine trop vite, et surtout trop douloureusement au tombeau. A ce propos j'ai exécuté mon ancien dessein de lui dédier mon ouvrage, et j'espère que cette épître dédicatoire ne vous déplaira pas. Elle étoit très difficile à faire indépendamment de ma manière d'être avec lui, parceque j'ai voulu assigner la place des économistes françois avec équité et sans enthousiasme. Enfin vous verrez. Et à ce propos, ne perdez de vue ni l'occasion ni l'idée de faire venir l'ouvrage de Smith

dernière édition : car une des choses auxquelles je tiens avant notre voyage en Angleterre, qui ne nous laissera plus de forces et de temps pour rien, c'est une concordance bien élémentaire et simplifiée, c'est à dire approfondie des écrivains d'économie politique, en faisant à chacun leur part. Les économistes françois, Smith et Casaulx. Voilà les principaux matériaux. A ce propos, jusqu'à quelle suite vous ai-je laissé Casaulx ? Vous ne sauriez croire combien cet ouvrage fera utile pour la nombreuse classe d'esprits justes, mais non pas forts, qui sans pouvoir trier eux-mêmes ce qu'il faut et ne faut pas croire, le comprendront fort bien et y adhéreront, quand on le leur montrera.

Mais ce qui me presse maintenant ; c'est la législation Prussienne ; 1^o) parce que le garde des sceaux me talonne à cet égard : 2^o) parce que la nation doit s'occuper et s'occupera certainement d'une réforme à cet égard ; or c'est incontestable.

blement là le côté sur lequel les bons esprits ont le moins appliqué leurs yeux. 3°) Parceque j'ai un ami Anglois, homme de la première force, qui s'occupe d'un ouvrage d'une très capitale importance sur la législation Angloise, surtout la criminelle, et qui non seulement désire d'avoir une connoissance approfondie du Code Prussien (il ne fait pas l'Allemand) mais encore veut y faire des notes comparatives etc. etc. Je vous demande donc, mon Ami, toute la célérité que comporte le bien faire, et vous m'avez un peu ébouriffé en me parlant de ne commencer qu'au mois de Novembre, tandis que vous aviez précifément dit, que vous auriez fini à cette époque; or avoir fini, certes vous n'en pouvez pas répondre; mais commencer plutôt, vous me devez cela, mon très cher Ami. Ayez bien tout ce qui a paru du code et sur le code, soit pour, soit contre. Enfin, mon cher Ami, foyez vous tout entier dans cet ouvrage.

Du reste un libraire homme de lettres a conçu ici l'idée de faire un choix de tous les Journaux de l'Europe. J'ai tout de suite pensé à vous pour la partie Allemande, et si je suis à la tête de l'entreprise, vous comprenez que vous serez bien traité. Cela n'est pas mûr : nous en parlerons.

Dans l'alinéa où vous me parlez des errata, vous laissez encore quelque obscurité sur ce point majeur : avez vous, ou n'avez vous pas tous les tableaux ? Cela m'importe ; car enfin, comme vous pouvez croire, vos errata me pressent, attendu que je veux anticiper sur les critiques d'Allemagne. Je compte donc sur cet envoi bientôt ; bientôt ; entendez vous mon Ami ? Vous me parlez d'un mois après la réception d'un 4^e volume. Mais vous l'avez depuis longtemps ce 4^e volume. Au reste tout ceci ne tient qu'à l'obscurité d'une phrase.

Quant à la traduction, non seulement vous pouvez y faire entrer les errata rai-

sonnés, et je vous en supplie; mais encore tous les morceaux, que vous pourrez me fournir pour la seconde édition, y compris le mémoire sur la Courlande, bien entendu que tout ce qui sera nouveau devra avoir passé sous ma main avant d'être employé.

Remarquez, mon Ami, que dans ce que je vous envoie, l'Atlas où sont les tableaux numériques est pour l'in 8^{vo} et l'autre pour l'in 4^{to}. Vous y trouverez un Frédéric, qui est une des premières épreuves, et que je vous conseille de mettre à votre exemplaire.

Adieu, mon bon et cher Ami; pensez à moi et aimez moi, comme je ne cesserai de penser à vous et de vous aimer.

Lettre 17.

20 Septembre.

J'ai un peu tardé à répondre à votre lettre du 4, mon cher Major, parce que le tourbillon des événemens, où je ne laisse pas que de me trouver très sérieusement compromis, m'a ravi non seulement toute tranquillité d'esprit, mais tout mon temps; je n'ai pas moins reçu avec attention et reconnaissance l'errata du second volume, et non les errata des deux volumes comme vous les annoncez encore, sans doute par mégarde; car d'ailleurs votre énorme paquet qui m'a coûté 36 livr. de port, grâce aux très inutiles imprimés dont vous l'avez surchargé, étoit très intact. Je n'ai donc, mettez le vous bien avant dans l'esprit, que l'errata du second volume, de la main de votre copiste et une note de la vôtre en addition à l'errata du 1^{er} volume. Les observations que vous me faites sur le désordre des tableaux, qui en effet dans mon premier envoi vous ont été adressés en

épreuve, auront disparu devant l'envoi des exemplaires régulièrement brochés que vous devez avoir reçus. — Je m'arrête ici pour noter mon étrange sottise; comme j'avois lu les errata sans les comparer au livre, je n'avois pas encore remarqué que ceux du 2^e et du 3^e volume in 4^o étoient dans le même cahier. Gracias vous en soient rendus; je n'attends plus que les erreurs des tableaux, et surtout le très vaste errata du 4^e volume.

Je suis bien aise que vous vous soyiez déjà procuré la suite du code. Mettez vous le plutôt possible à cet important ouvrage. Je vous prie d'y traiter à votre manière la grande question: si les nations doivent se rendre leurs fugitifs? Je vous avertis que je tiens pour la négative, nul ne pouvant connoître, que des délits passés sur son territoire, et la confiance à donner sur les *instrumens* communiqués étant de beaucoup trop hasardeuse etc. etc. Mes Anglois m'ont pressé que cette question fut traitée,

attendu qu'elle va se débattre très sérieusement en Angleterre, où il y a une grande cabale pour l'affirmative. La législation criminelle est aussi une partie à laquelle je vous prie de donner un soin extrême.

Vous me dites sur nos affaires des choses très sages, auxquelles je ne puis répondre. Il est trop vrai, que deux ou trois aristocraties se dépouillent avec le Roi les dépouilles du peuple. Il est trop vrai, que tous les privilégiés sont assez d'accord de diminuer les privilèges du Roi, mais à la charge de se doter de tout ce qu'ils lui enlèveront. Il est trop vrai, que le pronostic à tirer de la prochaine assemblée nationale est extrêmement incertain et nébuleux. Il est trop vrai, que les forts vont s'agiter, qu'il y va de notre régénération ou de notre dissolution, et que l'homme aux miracles, qui vient de renverser le seul ministre qui voulut une révolution au profit de la nation, n'a ni un talent proportionné aux

circonstances, ni une ame civique, ni des principes vraiment libéraux. Sur le tout, mon Ami, je tâcherai d'être à mon poste de citoyen, et j'y ferai mon devoir; Vous avouerez, je vous le jure, l'homme que vous aimez de toutes ses motions et de toutes ses démarches. Mais j'y courrai d'extrêmes dangers, et si je les vois de sang-froid, je les vois sans enthousiasme. Souvenez vous, mon cher Major, à ce propos qu'à tout événement l'analyse du code Prussien doit être notre testament politique, et que vous y devez verser toutes les vérités les plus hardies. Il faut achever de payer notre dette à l'humanité; et quel Domino plus heureux pourriez vous désirer?

Adieu, mon cher Major, tenez moi au courant de l'explosion de la Monarchie Prussienne en Allemagne; c'est un ouvrage trop long et trop sérieux pour être si tôt jugé ici; et en tout, le temps seul mettra à sa place ce livre, comme tous les grands ouvrages. *Vale et me ama.*

Lettre 18.

22 Septembre.

Ma Lettre à peine partie, je reçois la vôtre du 11 Septembre qui sous plus d'un rapport me réconforte l'ame, comme une espèce d'anticipation sur le jugement des gens de bon sens. Je ne crains rien pour ma sureté personnelle, mon cher Major; ils ont trop de choses à penser, et je ne suis pas une victime tellement obscure et immonde, qu'il fût parfaitement sûr de me frapper. Mais on s'opposera par toutes voies à ce que je sois aux états-généraux, où j'avois la présomption de me croire utile et même nécessaire; et la lâcheté de la plupart des corps qui régissent nos provinces par leur autorité ou leur influence ne conspirera que trop avec l'odieuse prévarication du ministre. Voilà mon inquiétude la plus poignante, qui mêlée à plus d'un embarras né de la stagnation de toutes les affaires, du mal-être de tous mes amis, et de la cessation de pres-

que toutes mes liaisons ministérielles, ne laisse pas que d'être un tissu de contrariétés et d'angoisses dont j'ai la tête surchargée. Avec cela ma conduite est et restera simple. J'accepterois le bien public des mains d'Arimane même. Je me tiendrai donc en repos jusqu'à l'assemblée nationale, à moins de quelque grand acte de tyrannie, ou de quelque charlatanisme trop pernicieux, et je tâcherai par tous moyens de me trouver à mon poste de citoyen; après quoi vogue la galère: certes je ferai mon devoir dans toute son étendue, et quelles que puissent être ses conséquences. Sur le tout mille graces tendres et profondes vous soient rendues pour l'intérêt que vous me montrez. Je priserai mes dangers pour m'avoir valu cette noble et sensible lettre dont puisse le sort réaliser toutes les prophéties, et de l'avis de laquelle, sauf les exagérations de l'amitié, vous voyez que j'ai été un peu; car trois jours après l'avènement de Necker j'ai publié.

A la bonne heure, mon Ami, envoyez moi les tableaux comme vous voudrez; je ferai refaire les totaux; ayez seulement l'attention d'indiquer les observations nécessaires, pour chiffrer exactement les parties soit aliquantes, soit aliquotes; les observations dis-je, qui ne sont pas dans la table des monnoies, poids et mesures etc. etc. que vous avez dans vos bons exemplaires. A ce propos, dites moi comment vous aurez trouvé l'épître dédicatoire à mon Père. C'étoit une chose difficile, je vous assure, pour être noble et modeste, sensible et non caffard.

Oui, mon Ami, on me l'avoit déjà observé; un index est absolument nécessaire; du moins pour donner à ce riche ouvrage tout le développement de son utilité. On n'apprécie pas assez les index, parcequ'en général ils sont très mal faits. Ils avanceroient beaucoup les Sciences humaines, s'ils étoient religieusement composés, sur une profonde connoissance

d'un ouvrage. Si vous voulez vous charger, mon Ami, de cet index raisonné, ce sera une très grande chose, et j'en ferai prix à part avec vous de tout mon cœur. Nous l'employerons dans une seconde édition. Au nombre *du bien des choses* que vous pourrez y faire entrer, il faut nécessairement placer une refutation *ex professo* de ce que Smith a écrit contre les économistes françois pour prouver que la classe prétendue stérile est productive et doit être imposée. Je ne me rappelle pas nettement ses argumens; mais je crois que de très bons esprits Anglois y tiennent très fortement.

Soyez très tranquille. Waldeck paroitra; très incessamment après le Manuscrit livré; pourvu toutes-fois que ce soit dans la saison d'hiver et très beau. Je sens très bien qu'à la marche que vous prenez pour votre fils, Waldeck lui importe; encore une fois je vous promets de le soigner.

Mes projets sur l'Angleterre dépendent de la mort de mon père, mon Ami, et le sort paroît se hâter d'en disposer. Au reste il a écrit à un de mes amis, que l'homme qui avoit fait cet ouvrage sur la Monarchie Prussienne avoit tort de le promettre sur l'Angleterre; que c'étoit sur la France qu'il le faudroit faire; et certes si nous avons un Ministère bien intentionné, il n'y a point de doute que c'est à cela qu'on m'emploieroit; ni vous, ni moi ne refuserions. Mais je préfère par goût l'Angleterre; et comme j'ai fait tout ce que j'ai fortement voulu en ma vie, vous verrez que nous en viendrons à bout.

Vous aurez reçu dans le dernier envoi la feuille A a a a. Souvenez vous, mon Ami, d'accaparer tous les détails qu'il nous faudra pour le discours préliminaire d'une seconde édition. Cela joint à la fusion des errata raisonnés dans le texte, au mémoire sur la Courlande et à l'Index, fera une seconde édition très précieuse.

A ce

A ce propos faites brocher un mauvais exemplaire, avec des feuilles de papier blanc, portez y toutes vos corrections, et quand cela sera fait, je vous l'échangerai contre un autre exemplaire. C'est ainsi que nous ferons très excellente notre seconde édition. *Vale et me ama.* Je baise très respectueusement les mains à votre femme et j'embrasse Fritz.

Lettre 19.

2 Octobre.

J'ai reçu il y a trois jours, mon cher Major, votre lettre du 20 Septembre qui m'accuse la réception de celle où je vous annonce l'envoi de vos exemplaires.

Assurément le Duc n'est pas assez insensible à la renommée, pour ne pas se réjouir au dedans d'être traité comme il l'est dans la Monarchie Prussienne; et en tout je m'assure qu'on s'étonnera à Berlin de trouver mon ouvrage aussi Prussien.

Cc

Ce sont d'étranges gens, s'ils ne trouvent pas qu'ils ont plus à s'en louer, qu'ils n'ont eu à se plaindre des Bataves, et s'ils ne voyent pas dans cette différence de procédés que je fais payer son tribut à la vérité, quelles que soient mes circonstances. L'Empereur au reste vient de faire défendre l'ouvrage à Bruxelles, et cela est digne de lui: il y a joint une mesure très tyrannique que voici: au moment où les libraires étoient convoqués par le dicastère chargé de ce genre de police et même à en recevoir les ordres, il est arrivé à la Douane des ballots très considérables de la Monarchie Prussienne; ils ont été confisqués. Envain a-t-on représenté que c'étoit une loi *ex post facto*; envain a-t-on demandé la permission de les renvoyer. On n'a pas voulu se relâcher sur la faisie.

Je vous enverrai bientôt une brochure de moi assez piquante, sous ce titre: *Observations d'un voyageur Anglois sur la maison de force, appelée Bicêtre, suivie*

de réflexions sur les effets de la sévérité des peines et sur la législation criminelle de la grande-Bretagne. J'espère que cela vous fera utile pour l'analyse du Code. J'y joindrai fix Guibert, et ne vous en faites pas faute: au reste si le pacant répond, il y fera frotté.

J'alloue, comme de raison, votre compte sans en regarder autre chose que le total. J'espère que, Dieu aidant, nous ne traiterons plus ensemble que de cette manière. J'ai été parfaitement content de l'errata du 4^e Volume, comme de tout ce que vous faites avec soin. Il est certain que toutes ces corrections étoient extrêmement nécessaires.

J'espère que vous trouverez que j'ai rasé assez habilement bien des écueils dans mon épître dédicatoire. Il falloit y assigner la place des économistes françois, sans prêter aux épigrammes des autres philosophes. Il falloit faire justice à mon père comme philosophe-politi-

que, car on a vraiment oublié jusqu'à l'ingratitude les services qu'il a rendus. Il falloit le faire sans caffardise, et pourtant sans lui déplaire. Il a été si surpris de n'avoir pas le plus léger prétexte pour en être mécontent, qu'il a pris tout simplement le parti d'en être content, et cela nous a mis en mesure.

Vos nouvelles politiques sont très mauvaises. Il est vrai qu'il a couru des bruits sur une destination de nos troupes de la Flandres pour les Pays - bas. Mais les gens instruits savent fort bien, que cela n'a été inventé que pour couvrir quelque emploi d'argent non avouable. L'Angleterre ne veut pas la guerre. La France ne la peut pas. Le jour n'est pas venu pour la Prusse. L'Empereur fera trop heureux de négotier. Les hauteurs de la Russie ne l'empêchent pas de regarder derrière elle. Enfin je ne vois pas la plus légère apparence à une guerre générale, et j'espère que vous aurez le tems

de vous guérir de votre manie de pourfendeur d'hommes, ce que je vous souhaite de grand cœur. *Vale et me ama.*

Lettre 20.

9 Octobre.

Je reponds bien tard à votre lettre du 24 Septembre, mon cher Major, parcequ'elle m'a trouvé au lit, le lendemain même du jour où je vous ai écrit ma dernière lettre, et que je me lève aujourd'hui pour la première fois; encore suis-je loin d'être sur pied. C'est un violent rhumatisme gouteux, qui m'a donné une fièvre continue, laquelle enfin s'est réduite en tierce. Mais les angoisses, mais les suffocations, mais les vomissemens — en verité il n'y a pas d'état pareil.

J'aurai grand soin des nouveaux errata. Mais soyez sûr que la plupart des fautes, que vous m'indiquez, sont dans le Manuscrit; nommément *Samiel*, que je me rappelle distinctement (car je ne suis

point à Paris et je n'ai pas mes papiers) et que j'ai été tenté vingt fois de corriger. Vous avez revu les derniers que vous m'avez envoyé plus soigneusement que le premier; du moins y a-t-il beaucoup plus de corrections de votre main. Je m'en rapporterai donc à ceux-ci, car pour attendre les originaux, cela seroit trop long, et il est temps que ces errata raisonnés paroissent.

Au reste, mon Ami, je ne fais pas si je vous ai recommandé ce que je vais vous dire, et qui obvierra à tout, soit pour la traduction, soit pour la seconde édition. Prenez un des exemplaires in 4° que je vous ai envoyés en feuilles. Faites le brocher avec une feuille blanche entre chaque feuille, et portez de votre main, non seulement toutes les corrections que vous avez faites, mais celles que vous pourriez trouver à faire encore; et quand cela sera fait, vous me ferez passer cet exemplaire. Je fais moi, de mon côté, le même travail; et comme il y aura

beaucoup de corrections de style, et quelques dilucidations, vous ferez bien aise de l'avoir aussi; enforte que je ferai rapporter le tout sur une exemplaire tiers que je vous ferai passer. C'est ainsi que nous arriverons à la plus parfaite complétion.

Vous ne m'avez pas entendu, mon Ami, quand je vous ai dit que je vous enverrois une couple d'exemplaires du livre: *Affaires militaires* et de votre *Tactique* à part. On fait tirer à part une édition de ce livre et de cette *Tactique*, sous le titre: *Système militaire de Prusse* etc. avec un avertissement, pour mettre à la portée de la classe nombreuse et peu riche des militaires la seule partie de la Monarchie Prussienne qui les intéresse. Cette édition va être finie; j'ai sous les yeux l'épreuve de l'avertissement. Dès que cela sera tiré, vous en recevrez vos deux exemplaires.

Au reste voilà que nous sommes déjà écrasés de contrefactions. Kell, Liège et

Bâle s'en mêlent. On dit toutefois qu'ils n'y mettent ni tactique, ni atlas, ni appendix. Si cela est, recommandez les bien dans les papiers publics allemands.

Par le prochain envoi, qui ne tardera pas plus de huit jours, vous recevrez la complétion de votre premier exemplaire.

Vous me faites grand plaisir de me dire que vous êtes au Code. J'espère que de là sortira quelque chose de très bon. J'y penserai fortement de mon côté, et je serai contrôlé par un habile surveillant. Nous ne pouvons faire puissance que par l'union, mon cher Major, car de nous mêmes nous ne sommes qu'impuissance et foiblesse, et Dieu n'a pas voulu qu'on pût faire même un enfant tout seul.

Au reste la Monarchie Prussienne commence à percer, et l'on dit beaucoup que c'est sur la France qu'il faut faire un pareil ouvrage, et non sur l'Angleterre; mais ils ne savent pas que l'on ne peut rien de ce genre sur la France sans l'in-

tervention du gouvernement, parcequ'il n'y a pas le plus léger renseignement qui mérite quelque confiance, et qu'avec l'intervention du gouvernement il faudroit encore ses secours pécuniaires; car la dépense en feroit au dessus des forces d'un homme. Mais adieu, mon cher Major; car en voilà beaucoup pour un pauvre diable qui depuis huit jours n'a pris que du bouillon de veau. Je vous aime tendrement et vous prie de vous bien porter et pour vous et pour moi.

A propos, et si Vous persistez dans l'idée de faire un index raisonné, souvenez vous avec la destruction de l'argument de Smith, dont je vous ai parlé, que le Marquis de Casaulx prétend avoir prouvé dans *le mechanisme des sociétés*, que l'impôt territorial a, comme tous les autres impôts, ses inconvéniens et ses remèdes indépendans des rêveries de la finance, des erreurs de l'administration, et des inconféquences de leurs victimes; qu'il a même donné de fortes raisons de soup-

gonner qu'il y a peu d'impôts dont les conséquences immédiates fussent aussi funestes à l'agriculture qu'on prétendoit encourager; que les économistes l'ont lu et ne l'ont point refuté. Epluchez cela je vous prie, en relisant son ouvrage. Dites moi au reste jusqu'à quelle suite vous l'avez, je vous enverrai les autres. Voici au reste son grand argument pour l'appliquer à notre pays et au moment.

Quatre vingt millions, qu'on prend dans la poche des fermiers et propriétaires fermiers, répandus sur leurs terres, en augmenteroient en moins de dix ans le revenu de 80 millions; c'est la proportion la plus modérée sur toute espèce de terre, même médiocre qui n'est pas aussi bien cultivée qu'un jardin. Mais ce n'est pas cela seulement. *Encore enlever aux domaines qui auroient produit ce revenu, une valeur additionnelle de 692 millions que le produit net du revenu brut additionnel leur auroit incontestablement donné.*

Mais si le produit net du revenu brut pendant dix ans eut visiblement amélioré, dit-il, le sort du fermier, la valeur additionnelle du fond n'auroit-elle pas ensuite augmenté le revenu net de cette classe des propriétaires, qui l'afferment toujours et qui n'attendent que la fin du bail pour l'augmenter ?

Voilà l'argument rendu de mon mieux ; voyez le ; car je suis loin de la force de tête nécessaire pour l'examiner.

Au reste, mon Ami, je compte assez sur votre amitié pour espérer que vous ne mettrez rien dans la traduction Allemande dont vous ne m'enrichissiez.

Lettre 21.

22 Octobre.

Je reçois à la fois, mon cher Major, vos lettres du 5 et du 11 Octobre ce qui me fait croire que la mauvaise saison a déjà sévi dans vos climats, parceque les couriers en sont si dérangés. Continuez

le travail du Code, puisque vous l'avez commencé, et que de tout point c'est une chose si importante, puisqu'il est achevé sauf la procédure criminelle, ce qui étoit bien celle qui m'intéressoit, parceque c'est sur cette partie de la législation que j'ai le plus réfléchi, que j'ai le plus de notes, que j'ai le plus d'amis instruits, et que c'est surtout celle - là que je regarde comme le Code du peuple et la base de sa morale. Vous verrez quelques unes de mes idées à cet égard dans une nouvelle brochure de moi que je vous fais passer aujourd'hui, avec les *quelques Guibert* que vous me demandez. A ce propos, pour le dire en passant, il vient de se couvrir de ridicule au Camp de St. Omer. Il n'a pas pu faire exécuter une seule de ses manœuvres; il a démontré qu'il n'entendoit pas un mot de ses propres ordonnances. En un mot il a surpassé l'attente de ceux qui ne l'aiment ni ne l'estiment.

Passons à l'ordre de vos travaux.
1^o) Le code que vous m'enverrez par le

courier et de votre écriture; car votre copiste fait trop de fautes. 2^o) Le travail sur la seconde édition, qui en effet n'est pas infiniment pressée, vû la lenteur des expéditions, et dans laquelle je veux d'ailleurs fondre en effet les diverses observations que me feront mes amis et mes ennemis. (Je vous ferai passer entre autres deux petites brochures de Mayet sur les fabriques de soies Prussiennes, où en confirmant nos faits, il infirme nos principes, parceque c'est un écrit de parti fait par ordre etc. etc.) Il est de fait, mon Ami, que nous devons assez d'estime à cet ouvrage, pour regarder comme un devoir d'en perfectionner le plus possible la seconde édition. Voici en conséquence ce qu'il faut y faire entrer; Gardez la note des idées que je jette ainsi dans mes lettres; car le torrent des affaires me roule et me roulera davantage, et il se peut que je ne les retrouve pas complètement.

1^o) Correction approfondie, à quoi vous servira utilement l'expédient des feuilles de papier blanches intercalées, et du troc d'exemplaires dont je vous ai parlé dans ma précédente.

2^o) La fusion, soit dans le texte, soit dans les notes de toutes les observations amies ou ennemies qui méritent la peine que l'on en profite ou qu'on les refute; les variantes tirées des œuvres posthumes du Roi de Prusse etc. etc.

3^o) Discours préliminaire traitant, non pas en détail mais en masse. 1^o) Des changemens les plus notables apportés dans la Monarchie Prussienne au système de Frédéric II et de leur influence. 2^o) Du système général de l'Europe et particulier de l'Allemagne, tel que l'auront modifié alors les événemens, les lubies de l'Empereur etc. etc. etc. Ce doit être un beau et capital morceau que ce discours préliminaire, tout à fait dans le genre du *Resumé et conclusion*, qui a eu un succès universel.

4^e) La Courlande. Il me semble, mon Ami, qu'une telle seconde édition fera assez nourrie pour déjouer les contrefaiteurs. Si alors la Statistique de Brunswik et surtout celle d'Hannovre étoit faite; si la topographie annoncée de la principauté de Halberstadt étoit publiée; si l'on favoit quelque chose de plus sur les possessions autrichiennes; ou sur quelque autre partie de notre ouvrage, il n'est pas douteux que tout cela devroit être mis en œuvre.

Quant au traité phisocratique, soyez sûr, mon Ami, que j'y tiens plus que vous même. Cette belle science feroit universellement connue, adoptée, cultivée, si l'on eut fait dix ans plutôt cet ouvrage, qui est au reste d'une prodigieuse difficulté, et où il faudra garder une grande modération pour nos adversaires. Car l'intolérance des économistes françois a beaucoup nui à la science. En tout nous oublions trop, et vous l'oubliez trop en parlant de la France et

des François, que nul homme, et l'on peut dire nul ouvrage, n'est entièrement corrompu. Nous sommes un singulier mélange d'Orosmade et d'Arimane, ou plus philosophiquement parlant de l'esprit céleste de Dieu animant une matière imparfaite et réfractaire. Aussi ne devons nous jamais ni trop admirer, ni trop mépriser. Ce que nous devons encore moins, c'est désespérer ou haïr. Trois chemins doivent nous conduire à la plus inaltérable indulgence: La conscience de nos propres foiblesses; la prudence qui craint d'être injuste, et l'envie de bien faire, qui ne pouvant refondre ni les hommes ni les choses, doit chercher à tirer parti de tout ce qui est, comme il est. Je me crois obligé de porter désormais cette extrême tolérance sur toutes les opinions philosophiques et religieuses. Il faut réprimer les mauvaises actions, mais souffrir les mauvaises pensées, et surtout les mauvais raisonnemens. Le dévot et l'athée, l'économiste et le réglé-

men-

mentaire aussi fervent à la composition et à la direction du monde, et doivent servir aux têtes douées de la bonne ambition d'aider autant que le peut notre foiblesse au bien être du genre humain. Tolérons donc les écrivains quelconques : s'ils appellent à la raison, c'est très bien fait ; nous leur parlerons raison ; s'ils invoquent la liberté, c'est encore mieux fait ; nous leur dirons, que la liberté de penser, d'écrire, surtout celle des actions innocentes, celle du travail et du commerce, sont l'ame de la politique. Ils battront des mains, et répéteront avec nous, et leurs élèves en feront autant. Tolérons de même jusqu'aux gens à cha-pelets ; ils adorent la providence, ils ont raison ! Nous leur dirons qu'elle est toute bienfaisante et qu'elle nous prescrit de l'imiter ; qu'elle a chargé l'homme de besoins ; qu'elle nous oblige de ne pas l'empêcher d'y pourvoir ; qu'elle lui a donné des droits, imposé des devoirs ; et nous ferons de notre philosophie fécou-

rable une religion, un culte. En vérité, dans un certain sens tout m'est bon; les événemens, les hommes, les choses, les opinions; tout a une anse, une prise. Je deviens trop vieux pour user mon reste de force à des guerres. Je veux la mettre à aider ceux qui aident, et à me faire aider par ceux même qui n'y songent que foiblement, en leur persuadant qu'ils ont été très utiles. Que m'importe à d'autres conditions la gloire, qu'il ne faut employer elle même que comme un outil? Ce seroit vanité d'en faire un autre usage. N'excommunions personne et associons nous à quiconque a un cheveu sociable. *Mal est ce qui nuit: Bien est ce qui sert.* Nous devons nous garder d'être ennemi des autres écoles. C'est la postérité qui marquera les rangs. Notre affaire à nous c'est d'avancer, si nous le pouvons, de quelques années, de quelques mois, de quelques jours, le règne de la propriété, de la liberté et des secours réciproques.

Au reste, ce qui demandera un grand art dans ce livre, auquel nous nous mettrons immédiatement après le travail de la seconde édition, c'est de le faire lire, de le rendre piquant, soit de faits, soit de mouvemens, soit de dialectique ferrée, précise, énergique, assez pour qu'enfin les esprits même paresseux s'y mettent.

Fondez autant que vous pourrez, soit dans le texte, soit dans les notes mises à leur place, les objections faites à la Monarchie Prussienne, afin d'épargner du temps et des circulations très chères.

Je suis fâché de l'accident de Dohm *) et touché de ce que la publication de la Monarchie Prussienne lui a rappelé nos anciennes liaisons. Je vais par reconnaissance lui en faire adresser un exemplaire.

D d 2

*) Il avoit eu la douleur de perdre un enfant, ce que l'ami du Comte lui avoit mandé, sachant à quel point celui-ci estimoit cet homme de lettres respectable.

Je ne fais pas ce que dans votre lettre du 5 Octobre vous appelez *un reste d'errata*. Je n'ai rien reçu depuis le grand envoi des errata, que l'errata de l'errata raisonné qui commence une de vos lettres. Le tout s'imprime à présent, outre mon errata personnel du 4^e volume.

Vous m'obligerez de tâcher de placer les 50 exemplaires de le Jay; vous n'aurez point de débats sur les rabais. Il entend fort bien vos raisons, et est très reconnoissant du soin que vous voulez bien prendre à cet égard. Quant aux affaires militaires à part, entendez donc qu'on n'a pas voulu faire tort au grand ouvrage en le faisant paroître tout de suite; qu'on a voulu laisser circuler l'édition, et surtout les camps, afin que le militaire fut revenu à Paris. D'un autre côté je voulois avoir l'errata de votre tactique, afin de l'y placer. Enfin cela va sortir, et vous en aurez aussi-tôt.

Je n'ai pas le temps de traiter aujourd'hui votre sévère pronostic sur notre

pays. Croyez moi, mon Ami, il est extrêmement facile de s'y tromper de loin; il se peut sans doute, que l'assemblée nationale ne soit qu'une réunion d'aggregations ennemies. Mais si l'on parvient à en faire une fusion de parties homogènes, ce Royaume vous étonnera encore avant que vous vous endormiez au sein de vos pères. Nous traiterons cela une autre fois.

Le Code, le Code, mon Ami; car outre tous les motifs sans nombre qui nous y poussent, il faut vivre; et en faisant vos affaires, il faut que je fasse les miennes. *Vale et me ama.*

Lettre 21.

31 Octobre.

Veuillez m'apprendre, mon cher Ami, s'il est vrai que la Monarchie Prussienne est défendue dans les provinces Prussiennes? *) Cela seroit vraiment inconcevable et certainement du plus triste augure pour cette Monarchie. Certainement ce doit être là un des points les plus vigoureusement discutés dans notre Discours préliminaire, que cette implacable haine des gouvernemens pour la vérité; pour celle-là même, qui leur est le plus évidemment avantageuse. Au reste un des morceaux de la Monarchie Prussienne a eu ici un fort différent. Le Roi, auprès de qui on a voulu m'en faire un crime, a trouvé le morceau excellent, déclaré que j'avois indubitablement raison, et ordonné à M. le Garde des Sceaux de préparer une loi sur et pour la liberté

*) C'étoit un faux avis qu'avoit reçu Mr. le Comte de Mirabeau; et son ami se hâta de le détromper sur ce point.

de la presse. Il n'en fera ni plus ni moins assurément aussi longtemps que la nation ne s'en mêlera pas; car l'autorité ministérielle y est trop compromise. Mais que ne pouvoit-on pas faire d'un Roi qui fait lire? —

Ma santé n'est pas bonne, mon Ami. La grande secousse de ma maladie a de longues suites, parceque je ne me suis pas permis de convalescence. Ensuite les peines d'esprit, les agitations de l'ame, les tempêtes civiles, le travail forcé, tout cela m'use ou m'a usé, et je ne suis plus invulnérable. Mais il y a encore du ressort et du feu élémentaire, et du bien-être avec quelque calme m'auroient bientôt rendu à ma vigueur naturelle. Or du côté de la fortune du moins, ce calme se prépare.

Je veux assurément que vous vous ménagiez, et qu'en fait de travail comme en tout autre vous fassiez vie qui dure; mais je vous trouverois bien duppe de prendre de l'ouvrage pour d'autres: car

assurément le travail pour moi sera mieux payé que tout autre, j'espère que vous n'en doutez pas, et vous en aurez avec moi jusqu'à la fin des siècles. Voilà un autre point qui ne laisse pas que d'être de quelque valeur. D'après votre dernière lettre je comptois recevoir incessamment l'introduction, que vous ne me faites aujourd'hui que proposer d'envoyer. Oui, mon Ami, faites le moi passer, et expédiez moi à fur et à mesure, parce-que 1^o) j'en suis moins surchargé, je m'en ménage mieux, et 2^o) voulant communiquer, comme je vous l'ai dit, ce manuscrit à un Anglois adepte, cela m'en donne mieux le temps.

Les erratas raisonnés partiront sous huit jours, à ce que j'espère. Vous y trouverez, outre mes corrections de style, et toutes vos excellentes observations, un morceau sur les fabriques de soie, qui explique les contradictions apparentes de Nicolai et de Normann, mais démontre qu'ils compilent, sans entendre eux ni les

autres. Ces faits nouveaux, qui sont très curieux, n'infirmement point d'ailleurs nos principes, au contraire; mais ils demandent indispensablement d'être fondus dans le texte d'une seconde édition. En tout, je ne fais pas si vous avez assez bien saisi ce que je vous disois de commencer vous, petit à petit, ce travail là, lorsque vous aurez les erratas raisonnés, sur un exemplaire chargé de papier blanc, que vous changerez contre un autre; afin que je puisse, outre la correction Allemande, qui fera mieux dans votre exemplaire, fonder vos corrections ultérieures dans les corrections que je ne manquerai pas de faire moi, et même avec abondance. C'est au reste dans cet exemplaire que vous corrigerez les planches de la tactique. Il n'est pas temps pour le livre à part des affaires militaires, qui a été tiré en même temps que la Monarchie.

Quoi! mon cher! Vous avez cru que la réconciliation de *l'ami des hommes* avec son fils entraînoit des libéralités, un relâ-

chement quelconque de gênes et de privations! Ah! certes vous vous trompez fort. Il a cru ne pouvoir pas ne point me voir, d'après mon épître dédicatoire et mon ouvrage; il est à la campagne; de temps à autre, il me fait perdre une journée à l'écouter; mais il est à naître, qu'il m'ait encore parlé, je ne dis pas, de mes affaires personnelles, pécuniaires ou autres; je dis des moyens d'entrer aux états - généraux, moyens qu'il pourroit me donner à profusion. *Vale et me Ama*, mon très cher Ami.

Lettre 23.

8 Novembre.

Je reçois, mon cher Major, votre lettre du 26 Octobre, dont je vous remercie tendrement, comme de toutes les autres; mais vous faites bien de me glisser dans une parenthèse, que vous n'avez lu ni les lettres, ni les notes, sur lesquelles vous interpellez encore une fois

mon aveu ou mon désaveu : Car j'aurois bien de la peine à vous pardonner le plus léger doute, si vous les aviez lues. Je vous donne ma parole sacrée, celle de gentilhomme, celle d'homme de probité, celle d'ami, que je n'y ai jamais eu la plus légère part, ni directe, ni indirecte ; et que je n'en ai jamais eu connoissance quelconque qu'après l'impression. Je vous ajoute, pour vous tout seul, que j'ai la certitude, et que tous les anecdotistes savent, que les lettres sont du — et les notes de —. *Pradon et Bonnacorse.*

Faites donc sur Zimmermann ce que votre amitié vous dictera ; faites le avec la prudence personnelle que vous devez à vous et aux vôtres ; mais avant de passer condamnation sur ma lettre en elle même, souvenez vous, qu'un de mes écrits les plus estimés en Europe est incontestablement cette lettre à Frédéric - Guillaume, que vous ne voudriez pas que j'eusse écrite. Et sur le tout demandez vous à vous même, si quand vous avez écrit

cette phrase de préjugé: *Un étranger qui veut enseigner à un Roi à gouverner son Royaume donne toujours prise, vous avez débattu cette question: Un Roi de Prusse qui voudroit sincèrement et dans toute son étendue le bien de ses sujets, ne prendroit-il pas pour ministre principal, l'étranger auteur de l'Ouvrage intitulé: de la Monarchie Prussienne?*

Mais, mon Ami! que ces excursions de détail ne vous détournent pas de nos grands et utiles travaux! Que ce code marche! Il changera la face des idées législatives en Europe! Que notre ouvrage physiocratique marche aussi! Les bons esprits, mais timides et peu inventeurs, n'attendent qu'un tel ouvrage pour se donner tout entiers à cette science, et imprimer à ses lumineux résultats la puissance de l'opinion publique! Oh qu'est ce que tout le polémique d'amour propre de ce monde sublunaire; qu'est ce que la haine ou la faveur des Rois, auprès d'un but si noble, d'une révolution si élé-

vée! Qu'est ce que toutes les ambitions subalternes de cordons, de grades, de départemens même, auprès du saint désir, de la soif sacrée d'avancer autant qu'il est en nous cette révolution sublime! — Vous m'avez fait frémir par cette phrase: *Je m'en vais cependant reprendre l'ouvrage du code qu'un travail de devoir que j'ai été obligé d'exécuter, m'a fait mettre de côté.* Je tremble que ce travail de devoir ne soit quelque plan de campagne, quelque projet d'expédition militaire; je tremble que vous ne foyez précipité dans ce fatal jeu de hazard, où le plus précieux des hommes peut tomber comme la victime la plus immonde. Je tremble que votre excellente tête et votre ame généreuse ne soient moissonnés avant l'age; que le fil de vos idées ne soit interrompu. Je n'aurai ni cesse, ni repos, que je ne vous aye arraché à votre périlleux esclavage. Et certes vous aurez un accès de démence; ou bien le jour très peu éloigné de la mort de mon

père, vous en ferez entièrement affranchi. En attendant, travaillez, mon Ami, et pétrifiez vous de l'ambition qui me dévore, d'avancer, de perfectionner les choses humaines. Celles de mon pays me distraient beaucoup en ce moment, et cela est juste et simple. Mais je ne perds de vue aucun de mes plans, quoique la fluctuation des affaires françoises recule mes efforts directs et mutile mon temps.

Y réfléchissez vous quelquefois, mon Ami, à cette étrange position où se trouve la France? Rien de plus extraordinaire; rien de plus digne d'observation! La question qui nous agite, (le mode de convocation de l'assemblée nationale) tient aux parties les plus ignorées de notre histoire; elle tient aux principes les plus importans de l'ordre social. Elle va décider des caractères que prendra la révolution qui s'opère parmi nous; y faire prédominer la raison ou les préjugés, l'intérêt général ou les intérêts privés,

avancer ou reculer notre siècle. Un tribunal extraordinaire est institué pour en connoître. Pour la première fois tout le monde est invité à parler et à écrire. Mais il faut que ce procès de la nation contre la nation même soit instruit et décidé en moins de deux mois ! Tel est l'empire des circonstances ! Telle est la marche forcée des événemens !

La France n'est plus gouvernable, que par les états-généraux ; nous voulons être assemblés en corps de nation, mais nous ne savons comment nous y prendre. Certes il n'y a point ici de difficulté réelle. Mais assurément elle paroitra un jour bien bizarre à nos neveux, et elle ne doit pas induire les étrangers à bien présumer d'une révolution, qui s'ouvre par de semblables préliminaires.

Eh ! voyez, mon ami, combien nous avons couru de hazards, qui nous auroient fait échapper à la question qui nous divise.

Si nous avions conservé nos Etats-généraux, comme une nation voisine, qui est partie du même point que nous, pour s'élever à sa constitution actuelle; ils se feroient nécessairement réformés par les mêmes besoins et suivant les mêmes principes; ainsi que les Anglois, nous aurions peut-être gardé la plus vicieuse représentation. Mais au moins la Nation se feroit mise en possession de ses droits, le tiers-état ne feroit plus le dernier ordre; il feroit la puissance législative sous le nom de *Communes de France*.

Si le Roi en 1787, au lieu d'une assemblée de notables, avoit convoqué la nation même, pour lui remettre ses droits, il eut appelé autour de lui tous les ordres du Royaume, dans le nombre qui convient à un aussi grand empire, et dans la proportion qui pouvoit faire prédominer l'intérêt général, et la nation, dans l'ivresse de sa reconnoissance, ne se feroit souvenu qu'elle avoit eu autrefois des chefs, que pour se féliciter d'une constitution

tution nouvelle, dont la justice et la sagesse auroient encore mieux éclairé les vices et les dangers de l'ancienne.

Si cette année même, dans les mouvemens de l'insurrection dont nous nous ressentons encore, le Royaume s'étoit tumultueusement rassemblé, ainsi que le Dauphiné, qui a donné tant de belles leçons, et des exemples plus utiles encore; nous n'aurions consulté dans cette première démarche, que le bon sens naturel, qui explique aisément les droits réciproques: nous n'eussions eu, ni le temps, ni le désir de consulter les greffes de nos baillages, et avant de constituer une autre assemblée, nous en aurions eu une, où le peuple auroit eu sa prépondérance légitime, parceque lui seul en pouvoit faire la force.

Enfin si tous ces monumens de nos antiques représentations s'étoient trouvés recueillis dans un seul dépôt, un incendie auroit pu les consumer, et nous

ne ferions plus exposés à y égarer notre raison.

Notre malheur vient donc d'avoir conservé ces vieilles archives; d'avoir eu autrefois des assemblées, qui n'ont pas su se maintenir; de n'avoir pas fait par un trouble civil, ce que nous faisons aujourd'hui dans un ordre légal. Sans cela personne ne nous contesterait le droit de nous servir de nos progrès, pour voir à la constitution, que nous voulons nous donner; et le Roi ferait béni pour la même chose contre laquelle il voit s'élever de si vives oppositions.

Et cependant quelle importance, quel *décisif* redoutable dans le choix qu'on va faire.

Que la nation reçoive une représentation juste, sage, proportionnée entre les divers membres de l'Etat, propre aux grands effets qui en doivent résulter, la confiance la plus respectueuse s'y attachera; car ces oppositions dont on fait tant de bruits d'avance, se dissipent à la

fin dans les acclamations générales; elle se perfectionnera par les décrets de cette assemblée même; n'ayant pas de direction au mal, elle fera les plus grands biens; l'esprit du siècle passera tout entier dans les délibérations d'une assemblée pareille; et ce sera nous qui reformerons, par notre exemple, les autres nations libres de l'Europe.

Qu'au contraire les Etats de 1614 soient adoptés, comme les parlemens, qui ne veulent que rendre les Etats-généraux inutiles, le demandent tant. Que les Etats de 1614 soient adoptés (j'en suppose un instant le plan applicable à l'état actuel du Royaume, et il ne l'est en aucun sens) nous redevenons autant qu'il est en nous un peuple féodal: nous n'éprouvons l'activité récente de nos lumières, que pour les soumettre à la caducité de nos vieux préjugés. Une partie de la nation peut encore tenter d'opprimer l'autre; celle-ci sentir enfin toutes ses injures et mesurer ses droits à

la puissance réelle. Cette assemblée défavouée par les trois quarts de la nation et mal organisée, n'osera ou ne pourra toucher aux grandes réformes que font à faire. Elle sera réduite après de longs troubles à faire place à une autre plus rapprochée des bons principes, si ses honteuses discussions ne l'ont pas rendue aussi incapable de la connoître qu'indigne de la voter: et nous reviendrons ainsi à ce que dix ou douze bons citoyens proposent aujourd'hui: nous y reviendrons, dis-je, s'il en est temps encore.

Voilà de quoi il s'agit pour nous. Ne vous étonnez pas, mon Ami, si tout mon temps y est. Ne vous étonnez pas non plus si je ne publie rien à cet égard. Mon parti est irrévocablement pris de ne rien imprimer sur les questions qui nous divisent, et en général sur l'assemblée nationale, que je ne sois sûr d'en être ou de n'en être pas; parceque je ne veux pas me donner une seule chance par ma faute pour en être exclus; le rôle d'acteur

étant dans ces circonstances tout autrement important que celui d'instituteur.

Pardon, mon très cher, de tout ce long griffonage. Mais outre qu'il est de nature à vous intéresser, comme je désire que vous traitiez avec la liberté philosophique la plus illimitée, dans l'ouvrage du code, le droit national législatif, le droit national de la représentation, le droit national de l'impôt, en un mot les droits inaliénables et imprescriptibles des hommes et des peuples, j'ai cru qu'il n'étoit pas mauvais d'éveiller vos idées sur notre ordre des choses, dont votre dédain trop exagéré pour l'atmosphère françois, qui devient incontestablement le plus intéressant de l'Europe, pour les hommes qui pensent, vous détourne trop.

Sur le tout faites de Zimmermann ce que vous voudrez; mais ne vous détournez pas trop de vos importantes occupa-

tions ; retirez peu à peu des gages que vous avez donné à la fortune ; préparez vous à ne plus dépendre que de votre travail ; à ne plus compter que sur l'amitié, et aimez moi comme je vous aime.

Lettre 24.

29 Novembre.

Mon bon Ami, c'est au retour d'une course en Normandie qui m'a consumé plus de temps que je ne lui en destinois, que je répons à la hâte à votre lettre du 12 de ce courant, en vous envoyant en même tems la curieuse correspondance que j'ai eu ces jours ci avec le Marquis de Montalembert. Je vous fais partir par le plus prochain chariot de poste le livre dont il y est question, et si vous désirez la réponse des Ingénieurs à laquelle il replique, je vous le ferai passer aussi, mais vous jugez qu'il faut une réponse digne de vous et en tout que dans

la 2^e édition nous prenions un parti décisif en cette affaire. *)

Je n'ai encore que regardé, palpé, flairé votre introduction; je ne l'ai pas lu et ce n'est que par un des courriers prochains, que vous en aurez mon sentiment; mais vous n'êtes pas inquiet à ce que je m'affure. Hâtez vous, mon Ami, autant que le comportent votre santé et la bonté de l'ouvrage; car indépendamment de mille et mille bonnes raisons, mon année prochaine est vide en revenus et vos paperasses me font de bonnes lettres de change, en troc des quelles je vous en donne d'assez bonnes aussi, ce qui doit nous faire du bien à tous. Que vos pauses soient donc courtes, mon cher Ami, et votre zèle fervent; car que Diable est ce que votre commerce bibliopolique auprès du nôtre. D'ailleurs il est

E e 4

*) On trouvera la lettre du Marquis de Montalembert, qui est très intéressante pour les gens du métier, à la fin de ce recueil.

d'axiôme en ce pays, qu'autant que l'on peut il ne faut pas séparer les volumes. Ainsi pour peu que votre travail ne soit pas très interrompu, j'attendrai pour publier le 1^{er} que j'aye revu le second.

Point de banqueroute est de MM. de Clavière et Brissot de Warville, et vos critiques Allemands sont de plats gourmets de prendre la piquette de ces gens là pour mon vin.

Les erratas raisonnés se distribueront gratis, comme il a été promis: mais nous ne nous hâtons pas, afin de laisser paroître la contrefaction de Kell, à qui cela jouera un tour.

Bon jour, mon Ami, car je suis étouffé; nous causerons un des couriers prochains.

Lettre 25.

24 Decembre.

Voilà votre lettre du 14 Decembre, mon cher Major, qui n'est pas encore celle que je désirois, puisque vous n'y avez pas reçu mon explication sur les exemplaires de la Monarchie Prussienne qu'on vous a expédié, mais qui me montre que vous êtes un peu calmé. Il faut bien qu'équitablement et philosophiquement je sois tolérant pour vos agitations exagérées; équitablement, parceque je fais bien paroli; philosophiquement, parceque je n'ignore pas que tout grand talent appartient à une grande sensibilité.

Votre paquet de Code est joint à votre lettre, et je vous en remercie tendrement. Ce fera de l'exquis que cet ouvrage, s'il est aussi bon que votre introduction dont je suis extatiquement content. Il y a erreur dans votre annonce, qui fait que je ne saisis pas bien votre marche de code. Vous dites que vous

m'avez envoyé, en réunissant les deux paquets, un grand tiers ou une petite moitié de votre ouvrage sur le premier volume du Code, que vous espérez me faire parvenir un autre volume vers la fin de Février: et un peu plus loin, que si je juge que c'est trop pour un volume et trop peu pour deux, alors avant la fin de Janvier, vous m'enverrez encore de quoi compléter un second volume. 1°) Je ne vois pas dans tout cela la fin du premier volume du Code. 2°) Si vous ne m'envoyez que vers la fin de Février un autre volume du code, comment aurai-je avant la fin de Janvier de quoi compléter un second volume? N'est ce pas la fin du premier volume que vous avez voulu m'annoncer pour Janvier et le second volume pour Février? Et ce tout ensemble formera-t-il deux volumes d'analyse? Expliquez moi cela nettement, mon bon Ami, et sur le tout, avec quelque résignation que je m'en rapporte à ce que fera votre amitié pour l'expédi-

tionet la perfection de cet ouvrage, pensez qu'outre que son commencement me le rend très précieux, par la finesse et la profondeur des vues que vous y avez portées, un pareil ouvrage commencé fait fort désirer qu'il soit à l'abri des événemens, et aussi qu'on ne laisse pas le temps à quelque massacre de s'en emparer. Il me semble au reste que dès que nous envoyons par la poste, la peine et la dépense des copies sont fort inutiles, et que nous pouvons désormais nous en dispenser.

Autre explication nécessaire pour que je fasse mes prix. L'analyse du premier volume du Code fera - t - elle un volume, et en fixez vous le prix à 600 livr. ? Est ce un prix fait pour chaque volume, non pas du code; (car il seroit pourtant singulier, quoique précieux dans vos mains, qu'une analyse fut aussi considérable que l'ouvrage) mais de l'analyse; de sorte que 1800 livr. seroient le prix de tout l'ouvrage. Il faudroit pour cela que je

le vendisse le double, ce qui cependant à raison de mes faux fraix et de l'emploi de mon temps devient nécessaire, que je le vendisse au moins le double; et c'est tout ce que je pourrai faire si chaque volume a 3 à 400 pages. Au reste une fois comme en cent, vos prix seront toujours les miens, parceque vous ne me donnerez jamais de remplissage, et je ne prétends pas même que vous évaluiez irrévocablement aujourd'hui votre ouvrage; car il peut y en avoir plus que vous n'imaginez; mais je désire un apperçu afin de faire les miens. Remarquez aussi, mon Ami, qu'il faut que vous combiniez vos échéances avec la fin de votre ouvrage, afin que je puisse faire des fonds qui ne me soient point onéreux.

Je vous fais passer par Salzmann l'ouvrage du Marquis de Montalembert avec deux exemplaires d'un écrit que je viens de publier sur la liberté de la presse. Au commencement de l'année, où je se-

rai plus en fonds, je vous ferai passer son grand ouvrage, qu'un Lindener, Ingénieur Prussien, traduit ou a traduit.

Je ferai assurément tout ce que je pourrai pour être à mon poste de citoyen dans ces jours critiques; mais on fera aussi ce qu'on pourra, pour m'empêcher d'y être. Déjà l'Alsace qui m'avoit capté, provoqué, arrhé, à l'avènement de Necker a fouiné. C'est en Dauphiné que j'ai acquis un fief; mais ma place naturelle est en Provence, et je vais me rendre aux Etats particuliers de cette province, où j'ai ma place, ce qui doit naturellement m'en faciliter une autre, si comme je l'espère, tous les ordres nomment pour chaque ordre; autrement la noblesse m'excluerait; mais le tiers me nommera presque certainement. Quelles destinées me sont réservées, mon cher M * * * ? je l'ignore; mais je n'ai pas été inutile, je ne le ferai pas, et quelque chose qui arrive, je me

montrerais digne de votre amitié! *Vale*
et me ama.

Attendez les errata raisonnés si vous
voulez pour le travail de révision, qu'au
reste vous ferez à fur et à mesure du
courant.

Lettres de l'Année 1789.

Lettre I.

De Mr. de Comps alors Secrétaire du
Comte de Mirabeau.

Paris ce 28 Janvier.

Mr.

Le Comte de Mirabeau, parti pour siéger aux états de sa province, me prie d'avoir l'honneur de vous prévenir que d'ici à un mois il ne pourra vous écrire. Je reçois une lettre de lui qui m'annonce son arrivée à Aix. Il y est entré en triomphateur, le peuple s'est rendu au devant de lui et l'a porté à son Hôtel au milieu des acclamations les plus flatteuses, et des cris longuement répétés de: *Vive le défenseur, l'Ange tutélaire du peuple.* Je vous communique ces détails, Monsieur, parceque je crois qu'ils intéressent votre

cœur. M. de Mirabeau vous conjure de ne pas oublier votre travail sur le *Code*. Il s'en occupoit lors de son départ, avec cette chaleur que mérite un ouvrage si national. Veuillez, Monsieur, devenir aujourd'hui françois, daignez être un des appuis de notre liberté. Vos succès, qui seront les nôtres, vous donneront des droits bien puissans à la réconnoissance publique, dont l'estime vous est acquise à tant de titres.

Je suis etc.

De Comps.

Lettre 2.

Sans date mais en
Février.

Me voici revenu, mon très cher M***, revenu pour un instant, car nous avons une prorogation d'Etats, et dans ces jours solennels d'orage et de régénération, il faut être à son poste; mais pour y être, il faut faire ses affaires
pri-

privées, et celles - ci ont exigé que je fisse 800 lieues en un mois, pour ne pas crever sous le faix de mes fonctions publiques. Etrange destinée que la mienne, d'être toujours moteur d'une révolution, et toujours entre un fumier et un palais! Je trouve vos lettres du 31 Decembre, du 9 et du 12 Janvier, qui m'ont attendu parcequ'on ne croyoit pas que mon absence dut être si longue. Je trouve aussi le précieux paquet, qui nous avoit fort inquiété! Voilà donc le premier Volume du Code, et j'y connois déjà, j'y ai déjà refait des choses excellentes. Cet ouvrage fera de première importance; il le fera en foi; il le fera dans les circonstances; car une des premières choses dont s'occuperont nos Etats - généraux, c'est de former une commission de législation; il y auroit bien du guignon, à ce qu'armé d'une telle avance, je n'en fusse pas. Mais ceci est vous dire assez, mon Ami, que je vous demande expédition, et qu'en servant *l'es-*

*pèce humaine, vous servez à un haut degré l'humanité. *)*

Avant d'entrer dans le détail de votre compte je joins toujours ici un effet, le Jay, de vingt-cinq louis, par tout Juin et un de même somme par tout Juillet. L'exactitude avec laquelle ces effets ont été payés vous assure pleinement je crois, et il doit être convenu une fois pour toutes entre nous, puisque nous ne pouvons folder de la main à la main, que ce sera là notre manière de balancer nos comptes, *bien entendu que je réponds à jamais de ces billets en cas d'événement quelconque.*

On m'avertit que Mr. de Herzberg va faire paroître une grande diatribe sur la Monarchie Prussienne, où il infirme tous nos calculs. Nous l'attendons.

*) Ces deux mots qui ne donnent pas de sens, se trouvent ainsi dans l'original: peut-être le Comte a-t-il voulu écrire: *qu'en servant votre ami, vous servez etc.*

Le Jay guette une partie militaire de l'Encyclopédie pour vous, que vous recevrez par rouliers avant Pâques.

Mon ami; j'en passerai toute ma vie parceque vous voudrez en fait d'argent: Cela est-il clair? Et toute ma vie vous aurez de l'ouvrage pour moi, évalué par vous; cela est-il clair encore? Voici donc de l'argent, soit pour le sellier, soit pour ce que vous faites. Quand vous n'en aurez plus, vous m'en demanderez d'autre. Pas une autre convention, pas un autre mode que cela. Votre honneur, votre amitié, votre génie me sont garants du reste. Songez quant au Code criminel, qu'il me tiendra plus longtemps qu'aucune autre partie, parceque j'ai un ami grand adepte en Angleterre, qui veut perfectionner ce travail. Ainsi ne vous relâchez pas.

L'envoi que je vous fais aujourd'hui de mes *dire*, aux Etats de Provence, vous montrera quelle mesure j'ai gardé dans ma carrière publique, et quelle ligne j'ai

fuivie. Je n'en ai pas moins pensé être assassiné par les prêtres et par les nobles. Je vous défie de vous peindre la rage et les efforts de l'aristocratie. Ce sont les convulsions de Turnus expirant.

Le froid a été le même partout, on diroit que l'Ange exterminateur avoit frappé l'espèce humaine.

J'entends très bien votre division du Code. Allez d'un pas ferme et indépendant. Je tiens pour l'axiome de l'Ecriture. *Mitte sapientem et nil dicas.* N'oubliez pas que vous m'avez promis de traiter quelque part l'importante question des aziles: C'est à dire un pays doit-il rendre? En a-t-il le droit? Je tiens pour la négative absolue. Quiconque n'a pas péché sur une terre n'en est pas juridiciable.

L'homme qui a refusé son témoignage est un grand drôle; il me le revaudra. Au reste cette plaie d'argent, quoiqu'incommode, ne me fera pas mortelle. S'il y a quelque déchet sur le premier envoi

que je vous fais d'argent, c'est à dire si nous sommes condamnés à un peu plus que je n'envoie, vous me donnez bien confiance pour le reste, que vous recevrez *subitamente*.

Vous voyez que non seulement l'approche de nos Etats n'occasionne pas une interruption dans notre travail, mais qu'elle en nécessite la rapidité autant que ce mot peut compâtrir avec une bonne exécution. Pardonnez donc si je repousse encore votre Waldeck. *Eugé! Eugé!* mon Ami; au reste vous trouverez toujours le Jay pour votre Flandres, et même pour tout ce que vous ferez.

Je vous envoie une correspondance, qui vous dira une partie de ce que je dis de Necker. Mais le mot sacramentel est, que cet homme, quoiqu'on pense de lui, n'est pas de force à nous donner une constitution. Or tout le reste auprès n'est que billevesée.

Vous aurez entendu parler chez vous d'une histoire secrète de la Cour de Ber-

lin, où votre Duc est porté aux nues. Beaucoup de personnages de Prusse y sont très mal traités. Cet ouvrage a agité ici toutes les têtes. Les gens qui vouloient me susciter des affaires, n'ont pas manqué de me l'attribuer. Réquisitoire; information; arrêt où je ne suis pas même nommé. Voilà quelle en a été la suite. Livre brulé etc. etc. Au demeurant on dit l'ouvrage bon: je ne l'ai point encore lû. Adieu, mon très cher Major. Prompte réponse à tout ceci. Je ferai à Paris avant la fin de Mars, et notre correspondance reprendra un cours régulier et tranquille. Mille tendres respects à votre femme, j'embrasse Fritz.

Lettre 3.

De Monsieur de Comps.

Paris 27 Mars.

J'arrive de la Campagne; je trouve la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ma réponse eût été plus prompte, et le désir de Vous la faire parvenir plutôt me bornera à vous dire, que l'ouvrage attribué au Comte est une perfidie sanglante, une horreur. On a enlevé du dépôt des affaires étrangères sa correspondance de Berlin; on l'a fait imprimer pour soulever contre lui les haines des puissances, et la rage des grands. On a beaucoup ajouté à ce recueil pour rendre plus odieux son prétendu Auteur. Qu'a pu faire le Comte? Nier la publication. Il l'a fait, et vos gazettes vous porteront ce désaveu.

Les personnages dont parle le Gazetteur de Cologne n'ont pas encore paru, et très sûrement ils ne paroîtront pas. Assassineront-ils? Vous savez à mer-

veille, Monsieur, que le plus honnête homme n'est pas à l'abri d'une balle. Attaqueront-ils avec honneur ? On leur répondra. Jusqu'ici on n'a rien éprouvé. Soyez donc tranquille. Je termine ma lettre, le courrier me presse. Veuillez Monsieur agréer mes sentimens etc.

De Comps.

Lettre 4.

Paris 20 Avril.

J'arrive, mon cher et bien cher Major, c'est à dire je suis arrivé hier à Paris, où l'on m'avoit retenu votre précieux paquet, la cabale et les intrigues de tout genre ayant retardé contre toute attente les élections de Provence, au point que l'on m'attendoit tous les jours depuis un mois à Paris. J'ai eu en Provence de grands, d'étonnans succès, et j'ai l'honneur unique en France de représenter le tiers état de cette province dans l'assemblée nationale. La sénéchaussée de Mar-

seille m'a député; celle d'Aix m'a député avec une unanimité vraiment touchante; à dire vrai, j'ai eu le bonheur, outre les bons principes que j'y ai soutenus, d'y rendre d'éminens services. J'y ai sauvé Aix et Marseille de ses propres émeutes fomentées là, comme dans tout le Royaume, par ceux qui ne veulent point d'Etats-généraux; et à force de tactique et de fermeté, j'ai contraint les ordres privilégiés à consentir aux contributions égales et proportionnelles. Je reviendrai, mon cher Ami, sur tous ces détails; je n'ai voulu aujourd'hui que vous donner en gros une nouvelle qui interressera votre amitié, et votre ame philanthropique. Je passe à vous et à vos chagrins.

La divulgation de la correspondance secrète, où il y a de perfides lacunes, et de scandaleuses et iniques intercalations, est un des mille et un tours qu'on m'a joués, pour m'empêcher d'être à mon poste de citoyen. On n'y a rien gagné que d'augmenter innombrablement la

masse de mes calomniateurs et de mes ennemis. C'est quelque chose sans doute. Mais j'ai répondu jusqu'ici, et je répondrai désormais bien davantage, puisque me voilà en bon terrain, par une conduite d'homme public, telle, à ce que j'espère, que peu d'autres hommes et même d'autres nations auront offert le modèle. Si je prends quelque influence dans les affaires publiques, croyez moi, l'injustice ne fera pas à craindre, pour un homme dont je connois aussi bien l'ame et les talens, que je connois les vôtres, quelque contrée qu'il habite. Et certes elle feroit bien odieuse, bien gratuitement odieuse l'iniquité, qui feroit réjaillir sur vous les suites, tant indirectes puissent-elles être, d'un événement qui vous est si étranger, et qui a pensé être si fatal à l'homme dont on voudroit vous punir d'être l'ami. Si toutes mes chances avortent, au moins me restera-t-il celles de ma propre fortune, dont je ne serai pas plutôt le propriétaire,

que j'assurerais votre indépendance. Voilà, j'en jure l'honneur, mon immuable dessein. Jusques là, mon très bon et digne Ami, je vous ferai cultiver utilement, et le plus utilement que je pourrai, le beau et honorable domaine de votre pensée. Consolez vous donc, mon Ami, des tribulations que bien innocemment je vous cause. Assurément elles ne feront pas sans compensation.

Envoyez moi, sans délai, la troisième section de la première partie; car outre qu'elle est d'une extrême importance, puisqu'elle traite des rapports de l'Etat avec les citoyens, et qu'elle contient le Code criminel, je suis décidé, pour éclairer le comité de législation, de faire paroître cet immense et superbe travail par parties.

Prenez l'argent des exemplaires vendus, et portez le en compte à moi et non à le Jay avec qui je compterai. Ne comprenez vous donc pas que ses billets sont tout à fait indépendans de ses rentrées?

Vous lui devriez cent mille écus qu'il ne pourroit pas rabattre un sol sur un billet, et qu'il faudroit ni plus ni moins le payer à jour. Mais faites ce que vous pourrez pour lui vendre ses exemplaires, même en baissant les prix. Vous aurez incessamment les vingt cinq louis que vous me demandez. Mais comment ne regardez vous donc pas comme du comptant des effets de commerce, qu'assurément vous pouvez, connu comme vous l'êtes, négotier chez votre banquier, qui vous a derrière et qui a bien vu que ces effets n'avoient pas le plus léger nuage de délai? Tourton et Ravel prendront tous ces effets là, D'houry de Bure aussi; l'Avocat et George encore etc. etc. Vous sentez, mon Ami, que, payé en billets, il faut bien que je paye en billets. Vous sentez bien encore, que deux voyages forcés en Provence; eh! quels voyages! mes élections, les depenses nécessaires pour monter un bureau etc. etc. dans un temps où je ne puis travailler pour

gagner, m'épuisent en tout sens ; et vous m'aimez trop pour ne pas vous prêter à mes convenances, quand elles ne coutent rien à votre sûreté. Au reste vos besoins passeront toujours avant tout, et les 600 livr. feroient parties aujourd'hui, si j'avois pu avoir le Jay sous la main.

Il part pour vous tous mes écrits patriotiques en Provence, votre tactique à part, et quelques brochures piquantes. Quant à Waldeck nous l'attendons patiemment et impatiemment.

Je vous dirai que — est un frippon dont j'ai débarassé le Jay. Cela ne vous étonnera pas autrement.

Bon jour, mon très cher Major, car c'est une effort d'amitié que de vous avoir donné un moment à mon arrivée. Je n'ai pas voulu que vous restassiez dans l'inquiétude de moi, de votre paquet, de votre lettre, et que vous puissiez me croire attiédi pour tout ce qui touche à votre bonheur. Mon tendre respect à Madame, qui tôt ou tard recueillira ce

qu'elle a semé. Une bonne épouse et une bonne mère ne peut qu'être heureuse dans ses enfans. *Vale et me ama.*

Lettre 5.

Sans date mais de la mi-
May ou environ.

Je reçois, mon cher Major, votre lettre du 3 May, où je trouve l'accent de l'ame et du cœur que j'aime tant à vous voir et que vous avez un si grand mérite à conserver au sein des circonstances qui nous enveloppent l'un et l'autre. Oui, je le crois. Mes succès vous ont été un réconfort et une jouissance. Mais si mes travaux et mes efforts vous étoient connus en détail, comme ils vous le feront quelque jour, ne fut-ce que lorsque paroîtra de moi, l'histoire des Etats-généraux de 1789, *quorum pars — — fui*; quand ils vous le feront au moins en masse, par le paquet qui enfin est parti pour vous, ces jours ci, j'ose dire que

vosre estime redoublera, et que vous direz; *Voilà enfin un françois qui est né avec l'ame, la tête et le caractère d'homme public.* Si mon attente n'est pas déçue, j'aurai une vraie recompense; car je ne la trouve que dans un très petit nombre de suffrages; et ce roulis de la faveur publique est trop mobile, trop irréfléchi, trop emporté, pour que l'émotion qui en naît se prolonge assez pour être une vraie jouissance.

Nous sommes ici en pleins Etats-généraux, et cependant les Etats-généraux ne sont point en activité. Les ordres privilégiés, s'acharnant contre l'ajournement du Roi et le bon sens, a ne pas faire la vérification des pouvoirs en commun. Ce n'est pas, comme vous le sentez bien, qu'ils veuillent soutenir de bonne foi, que les pouvoirs nationaux puissent être autrement sanctionnés qu'au sein de l'assemblée nationale: Mais leur arrière pensée est que de déférer sur cela au bon sens et aux principes, c'est préjuger la question

de délibérer et d'opiner par tête, qu'ils ne veulent pas perdre sans avoir tout risqué pour la gagner. Les communes ont jusqu'ici persisté dans un système d'immobilité, qui par la toute-puissance de la force d'inertie, les rendroit victorieuses de tout et de tous, si elles pouvoient n'en pas dévier. Dans les ordres privilégiés on dit que c'est *mon insidieuse et funeste éloquence* qui acharne les communes; dans les communes on dit que, *par trop de zèle je perdrai la chose publique*. Là on cabale; ici on intrigue: partout je suis le point de mire de la calomnie et je vais mon chemin. Au reste la noblesse nous a fait déclarer, qu'elle se regardoit comme légalement constituée. Le Clergé n'a pas été jusque là. Chacun de ces ordres joue son rôle et conserve son caractère. L'un tranche, l'autre ruse. De quel côté est la cour? Cela n'est que trop clair. L'homme qui veut régénérer le Royaume avec du tabac en poudre, depuis son résultat au conseil, s'est constam-

flamment rapproché des privilégiés, avec lesquels il ne se raccommodera certainement pas, tandis qu'une fois les Etats-généraux ouverts, sa puissance étoit invincible, s'il n'eut pas déserté la cause populaire. Quant au maître, il est tout aux Magnats, et peut-être est-ce un bien sous un certain rapport. Car aux dispositions que je vois aux communes, à la toute-puissance du mot : *Roi*, il n'est presque pas douteux, que nous n'eussions joué le second tome du Dannemark. — — Je ne dis rien de plus; à bon entendeur salut. Quoiqu'il en soit, l'horizon est si nébuleux, qu'il y auroit plus que de la témérité à prédire ce qui arrivera. Mais le peu de véritables citoyens et d'hommes éclairés, qu'il y a dans la tourbe de l'Assemblée nationale, fera bien de gagner le grand procès de la révolution ou de fuir en Amérique; car si l'aristocratie judiciaire du moins n'est pas tuée, les vengeances de la féodalité et de la jugerie n'auront ni terme ni mesure.

Le Jay obligé de courir pour un grand procès, qui l'a tenu longtemps au de hors, a été la cause du retard de tous vos envois. Si vous combinez cette circonstance avec le brouhaha d'une feuille des Etats - généraux, qui a attiré à sa maison un déluge de souscripteurs, qui ne lui ont pas permis de respirer pendant 10 jours; puis un autre déluge de repreneurs d'argent, lorsque le gouvernement a eu l'indicible audace de supprimer cette feuille *par arrêt du conseil* (Grand débat qui va avoir de terribles suites) et avec mon absence forcée de Paris; vous comprendrez comment votre expédition a été retardée. Le paquet doit être parti. La lettre de change partira dans la semaine. Elle est de 750 livr. Mais souvenez vous, mon Ami, que s'il arrivoit mal encontre avec le sellier, vous pouvez tirer sur moi à 15 jours de vue. J'attends avec l'eau à la bouche le morceau que vous m'annoncez et surtout le code criminel. Car je ne pourrai pas

toujours disposer de mon Anglois, que voilà lancé dans les affaires publiques, et qui est le premier homme de l'Angleterre, pour la révision d'un travail de ce genre. Bon jour, mon très cher Major, mille tendres respects à Madame, dont je porte les tribulations et les consolations dans mon cœur. Je vais donner des ordres pour qu'on expédie à Dohm l'exemplaire que je lui destinois. Il faut m'excuser dans le torrent où j'ai été et où je suis.

Lettre 6.

16 Juin.

Ce n'est qu'aujourd'hui, mon cher Major, que j'ai quelques minutes pour vous répondre, quoique j'aye depuis plusieurs jours votre lettre du 31 May. Nous étions occupés à nous constituer et les quatre jours consumés à cette importante délibération ne nous ont pas laissé respirer. Ajoutez que j'étois lesté

de fièvre dans cette même période et que j'ai été obligé de la fuir dans l'Assemblée, et que j'ai parlé trois fois dans le frisson. Ce grand ouvrage est fait, et nous nous sommes constitués assemblée nationale, sur le refus réitéré des deux ordres, de se réunir à nous, et de vérifier leurs pouvoirs en commun.

Ce n'étoit pas mon avis et vous verrez à cet égard un très intéressant débat dans ma onzième lettre à mes commettans qui part après demain à votre adresse. Vous y trouverez ma motion qui n'étoit autre que celle ci : *De nous déclarer Représentans du peuple François*; c'est à dire ce que nous sommes incontestablement, ce que personne ne peut nous empêcher d'être, et ce mot à tiroir, ce mot vraiment magique, qui se prêtoit à tout, qui n'allarmoit personne, reduisoit à des termes bien simples le grand procès : *Est ce le peuple François ou les cent mille individus, qui se prétendent une caste à part, qui donneront des loix à la France?*

Ils ne l'ont pas voulu ; et dans les chances les plus favorables, si, ce que je ne crois pas possible, le Roi donnoit sa sanction au nouveau titre, que nous nous sommes arrogés, il resteroit qu'ils ont joué le Royaume au 30 et 40 ; tandis que je le disputois à une partie d'échecs, où j'étois le plus fort. L'effervescence au reste est prodigieuse, et l'on est irrité de ce que je suis toujours aux partis modérés. Mais je suis si convaincu qu'il y a une différence énorme entre voyager sur la Mappemonde ou en réalité sur la terre. Je le suis tellement que nos commettans s'intéressent extrêmement peu à nos discussions métaphysiques, toutes importantes qu'elles puissent être, et que nous ne pourrions compter vraiment sur leur appui, qu'alors que nous toucherons directement un pot au feu ; je le suis tellement que le meilleur moyen de faire avorter la révolution, c'est de trop demander : que je mériterai longtemps encore cet honorable reproche ; mais je

m'en réfère à mes lettres à mes commettans et à votre jugement exquis.

Je n'ai point encore votre paquet annoncé le 3 May, mon cher Major, et j'en ferois inquiet, si je ne connoissois le flegme de vos commissionnaires. Je trouve tout excellent de premier apperçu; il y a des morceaux parfaits dans ce que j'ai déjà étudié et rédigé. Je ne suis pas encore aussi à même de juger le reste, faute de m'en être occupé à fond. Voilà que la santé désespérée de mon ami Joseph me redonne toutes mes peurs que vous n'ayez pas le temps de finir ce grand travail, et tout en respectant vos eaux, votre santé, votre philosophie, je me recommande, o! mon bon Ami!

Il m'est impossible de vous donner par la poste les raisons sans réplique, qui m'ont fait décréter, puis allonger, puis prolonger le voyage de le Jay, qui durera encore un mois. En attendant l'Encyclopédie par ordre des matières est partie mercredi par rouliers sous votre

adresse, et quand vous voudrez de l'argent, ce qui doit être déjà même pour votre dernier envoi, qui enfin m'arrivera; tirez sur moi et je ferai accepter ici par la raison de commerce. D'ailleurs toute circulation directe sera rétablie d'ici à un mois, et la maison prospère à souhait. Ils viennent d'entreprendre toute la collection des voyages de Pallas.

Je sens bien jusqu'au fond du cœur la vérité et l'amitié, qui sont dans les deux dernières pages de votre lettre. Il est certain que la nation n'est pas mûre. L'excessive impéritie, l'epouvantable désordre du gouvernement ont mis en ferre chaude la révolution; elle a devancé notre aptitude et notre instruction. Je me conduis en conséquence. Au reste je vous montrerai par un échantillon, quel courrier fougueux (et cependant mol) c'est que notre assemblée nationale. Imaginez vous que toutes les circonstances militoient contre une dénomination exclusive ou usurpatrice, et que dans ma motion

toute entière, (laquelle est un ouvrage) on n'avoit trouvé à reprendre, que le titre de *peuple*. Après avoir réduit à l'absurde toutes les autres motions, j'ai dans ma peroraison défendu le mot *peuple* par le morceau ci joint. On a pensé m'écarter, et fait circuler que j'étois l'homme du gouvernement. — En vérité je me vends à tant de gens, que je ne comprends pas, comment je n'ai pas encore acquis la monarchie universelle. Adieu, mon cher Ami, mille tendres respects à votre digne femme.

Lettre 7.

De Monsieur de Comps.

Versailles le 19 Août.

C'est avec satisfaction, Monsieur, que je me vois chargé par le Comte de Mirabeau, d'avoir l'honneur de Vous écrire et de vous assurer que ni les grandes ni la fortune ne peuvent changer son cœur. Je ne m'étendrai pas beau-

coup sur cette idée, qu'il lui fera sûrement fort agréable de vous développer lui même au premier courrier. Je me borne à remplir ma mission, qui consiste, Monsieur, à vous faire passer un billet de 1640 livr. payable à l'époque que vous avez désirée. Les embarras de la place ne permettent pas au Comte de vous envoyer directement le montant de cet effet, qui sera très certainement acquitté à son échéance. Vous pouvez y compter et prendre en conséquence tous les arrangemens que vous jugerez convenables. Quant à l'effet de 1200 livr. qui vous reste, vous voudrez bien le garder. Il servira à l'époque que vous avez vous même désignée. Il faut encore avoir la complaisance de se prêter à tous ces délais, car nous ne sommes encore riches qu'en espérance, les affaires de la succession n'étant pas à beaucoup près terminées.

Mr. de Mirabeau vous prie instamment, Monsieur, d'accélérer l'ouvrage

qui vous occupe. C'est lui, c'est moi, c'est la Nation qui l'attend de votre foin et de votre zèle: l'assemblée travaille à présent, ou va travailler très prochainement à notre législation. Ce motif est sans doute assez pressant, Monsieur, pour que nous puissions tout espérer d'un respectable citoyen du monde. Veuillez aussi faire quelque chose pour nous, et venir par vos lumières au secours d'un peuple, qui commence à mériter l'attention et les nobles efforts des amis de la liberté.

J'ai l'honneur d'être etc.

De Comps.

Lettre 8.

Sans date mais de la mi Septembre à peu près.

Je reçois, mon cher Major, votre lettre du 24 Août, et j'ai reçu les trois autres que vous m'y rappelez. Il est de fait que depuis la mort de mon père, je vous ai écrit deux fois, et fait écrire une par Mr. Combs. Je ne ferois pas du tout étonné qu'aucune de mes lettres ne vous fut parvenue, par ce que la lutte combinée du despotisme expirant et de la servitude *) naissante ont produit une anarchie dans cette partie, qui a bouleversé toute correspondance, surtout de nom ou d'écriture connue. Mais il faudroit m'aviser bien vite, si vous n'aviez pas celle de Mr. Combs, parcequ'elle contient un effet de 1640 livr. payables ce mois ci, qu'il me faudroit arrêter soudain chez le banquier. Mr. Combs a dû vous expliquer comment il a été profondément et

*) C'est une méprise de mots sans doute; et il doit y avoir ici : *liberté*.

irrésistiblement impossible de vous faire passer des espèces en nature. Mais quel est sur votre réputation le banquier, qui n'avancera pas le montant d'une lettre de change payable 15 jours après?

La nature de mes affaires, de mes projets, et de mes perspectives est devenue telle, mon cher Major, qu'il est absolument impossible que je m'en explique par écrit. Il faudra un voyage, et un voyage d'affidé pour cela. Vous saurez alors que j'ai mis plus de suite qu'un autre mortel quelconque peut-être, à vouloir opérer, améliorer et étendre une révolution, qui plus qu'aucune autre avancera l'espèce humaine. Vous y verrez aussi que vous n'êtes pas sorti un moment de ma tête et de mon cœur, et que ce qui n'a dû vous paroître longtemps que les apperçus électriques d'une tête très active, étoit la combinaison d'un énergique philanthrope, qui a su tourner à son but toutes les chances, toutes les circonstances, tous les hazards d'une vie

singulièrement étrange, et féconde en bizarreries et en singularités. — Encore une fois, mon Ami, je ne puis pas m'expliquer; mais promenez votre vue du Bosphore à la Tamise, et tenez vous prêt à faire les conditions de vous et des vôtres.

J'attends avec une extrême impatience la continuation de votre travail. J'ai mon Anglois ici en ce moment, et Dieu fait ce que je donnerois pour lui remettre entre les mains le Code criminel.

J'entends bien que le droit des personnes est l'essentiel. Il faut cependant une analyse du droit des choses plus rapide, moins détaillée, moins commentée; mais une analyse. Si vous avez besoin de l'aide d'un jurisconsulte, je vous autorise à faire le marché que vous voudrez. Mais je compte sur votre surveillance. Mais recapitulons donc ce que j'ai.

Discours préliminaire dans lequel est le morceau de Mr. Klein. Introduction

où je ne trouve que deux chapitres.
1^{er} Des loix en général. 2^d Principes généraux de droit. Vient ensuite: Partie première. Du droit des personnes. Section première. Des droits et des devoirs de l'état de famille. Titre premier. Du mariage. Après des considérations générales sans titre j'y trouve: Chapitre 1^{er}. Des conditions requises pour conclurre un mariage de plein droit. Chap. 2^d. Des promesses de mariage et des fiançailles. Chap. 3^e. De la conclusion d'un mariage de plein droit. Chap. 4^e. Des droits et des devoirs des époux relativement à leur personne. Chap. 5^e. Des droits et des devoirs des époux relativement aux biens. Chap. 6^e. De la communauté des biens entre époux. Chap. 8^e. De la dissolution du mariage par sentence d'un tribunal. Chap. 9^e. Du mariage de la main gauche. Chap. 10^e. Des mariages nuls ou inobligatoires. Chap. 11^e. Des suites juridiques d'un commerce illégitime. — Titre second. Des droits et

des devoirs réciproques des parens et des enfans. Chap. 1^{er}. Des enfans issus d'un mariage légitime. Chap. 2^e. Des droits et des devoirs des parens et des enfans nés d'un mariage de plein droit, tant que ceux-ci sont sous le pouvoir paternel. Chap. 3^e. Des biens appartenans en propre aux enfans. Chap. 4^e. De la cessation du pouvoir paternel. Chap. 5^e. Du droit d'hérédité des enfans et des autres descendans. Chap. 6^e. De l'ordre de succession, quant au père et à la mère et aux autres parens en ligne ascendante. Chap. 7^e. De la substitution pupillaire. Chap. 8^e. Des enfans d'un mariage du côté gauche. Chap. 9^e. Des enfans issus d'un commerce illégitime. Chap. 10^e. De l'adoption. Chap. 11^e. De l'union des enfans. — Titre troisième. Des droits et des devoirs des autres membres de la famille. — Titre quatrième. Des droits communs de famille. Chap. 1^{er}. Des fondations de famille et des Fidéicommiss. Chap. 2^e. De l'ordre de suc-

cession dans les fideicommiss. Chap. 3^e.
Du décompte entre les successeurs au
fidéicommiss et les héritiers du dernier
possesseur. Chap. 4^e. Du droit de retrait
lignager sur les biens de la famille. —
Titre cinquième. Des droits et des de-
voirs des maîtres et des domestiques.
Chap. 1^{er}. Des Domestiques ordinaires.
Chap. 2^e. Des Officiers de la maison.
Chap. 3^e. Des esclaves.

Section seconde. Des droits et des
devoirs des diverses conditions de la so-
cieté civile. Titre 1^{er}. Des droits et
des devoirs généraux des associations. —
Titre 2^d. De l'ordre des paysans. Chap.
1^{er}. Loix générales sur cet ordre de la
société civile. Chap. 2^e. Des commu-
nautés de village. Chap. 3^e. Des habi-
tans serfs et de leurs rapports avec leurs
seigneurs. Chap. 4^e. Des devoirs et des
droits personnels des serfs. Chap. 5^e.
Des droits et des devoirs des serfs par
rapport à leur bien. Chap. 6^e. Des ser-
vices des serfs ou corvées. Chap. 7^e. Des
cens

cens et tributs des serfs. Chap. 8^e. De la manumission ou affranchissement de la servitude. — Titre troisième. Chap. 1^{er}. De l'ordre des bourgeois en général. Chap. 2^e. Des villes et communautés citadines. Chap. 3^e. Des métiers et corps de maîtrise. Chap. 4^e. Des fabricans. Chap. 5^e. Des marchands. Chap. 6^e. Des lettres de change. (là vous avez oublié le mémoire de Busch, que je vous envoyai de Hambourg.) Chap. 7^e. Des assignations. Chap. 8^e. Des courtiers ou commissionnaires. Chap. 9^e. Des frêteurs ou patrons de navire. Chap. 10^e. De la bomerie ou grosse aventure. Chap. 11^e. De l'avarie. Chap. 12^e. Des assurances maritimes. Chap. 13^e. Des charretiers. Chap. 14^e. Des postes et gens de poste. Chap. 15^e. Des aubergistes. — Titre quatrième. Des droits et des devoirs de la Noblesse. — Titre cinquième. Des droits et des devoirs des serviteurs de l'Etat. — Titre sixième. Des droits et des devoirs des associations religieuses. Chap.

premier. Des sociétés ecclésiastiques en général. Chap. 2^e. Des membres des sociétés ecclésiastiques. Chap. 3^e. Des supérieurs et des préposés des sociétés ecclésiastiques. Chap. 4^e. Des possessions et des biens des associations ecclésiastiques. Chap. 5^e. Des paroisses. Chap. 6^e. Des curés, de leurs droits et de leurs devoirs. (J'aurois voulu quelques traits de ce chapitre.) Chap. 7^e. Des laïques employés au service des églises. Chap. 8^e. Des patrons des églises. Chap. 9^e. De l'administration des possessions et des biens des églises. Chap. 10^e. Des possessions et des revenus attachés aux cures. (Il faudroit du moins l'esprit de ces chapitres.) Chap. 11^e. Des dîmes et autres rédevances personnelles. (Il m'eut été essentiel de connoître leur nature et leur effet.) Chap. 13^e. Des Cathédrales et de leurs chapitres. Chap. 14^e. Des autres chapitres de chanoines. Chap. 15^e. Des Sociétés monastiques. Chap. 16^e. Des ordres religieux de chevalerie. Chap. 17^e. Des

chanoines. Chap. 18^e. Des moines et des religieuses. Chap. 19^e. Des membres des ordres religieux de chevalerie. Chap. 20^e. Des chapitres, couvens, ordres religieux et militaires protestans et de leurs membres. — Titre septième. Des universités, des collèges, et des écoles.

Section troisième. Des droits et des devoirs de l'Etat envers ses citoyens et les habitans du pays. Titre premier. Des droits et des devoirs de l'Etat en général. — Titre second. Des revenus de l'Etat et des droits du fisc. — Titre troisième. Des droits regaliens de l'Etat quant aux routes, aux rivières, aux ports et aux côtes maritimes. Chap. 1^{er}. Des grandes routes. Chap. 2^e. Des fleuves, des ports et des côtes maritimes. Chap. 3^e. Du droit de péage. Chap. 4^e. Du droit régalien de la poste. Chap. 5^e. Du droit des moulins. — Titre quatrième. Du droit de l'Etat aux choses et aux biens qui n'ont aucun propriétaire. Chap. 2^e. Du droit de l'Etat aux successions vacan-

tes. Chap. 3^e. Du droit régalien de la Chasse. Chap. 4^e. Du droit régalien des mines. — Titre cinquième. Des droits et des devoirs de l'état concernant la protection particulière due à ses sujets. Chap. 1^{er}. De la juridiction. Chap. 2^e. Des émigrations et des droits à payer pour le transport des biens. — Titre sixième. Des droits et des devoirs de l'Etat par rapport aux tutèles et aux curatèles. Chap. 1^{er}. Des personnes auxquelles il faut donner des tuteurs et des curateurs. Chap. 2^e. De ceux qui peuvent et doivent nommer les tuteurs et les curateurs. Chap. 3^e. Des personnes capables et obligées de se charger de l'office de tuteurs. Chap. 4^e. De la confirmation des tuteurs et de la manière de leur faire prêter l'obligation. Chap. 5^e. Des devoirs et des droits des tuteurs vis à vis de l'Etat et de leurs pupilles. Chap. 6^e. Du soin de l'entretien et de l'éducation des pupilles. Chap. 7^e. Du soin par rapport au bien des pupilles.

Chap. 8^e. Des différentes manières dont les tutèles peuvent se dissoudre. Chap. 9^e. Des droits et des devoirs des curateurs. — Titre septième. Des droits et des devoirs de l'Etat par rapport aux établissemens pour les pauvres et autres fondations pieuses.

Voilà, mon cher Major, l'ordre des matières déblayées jusqu'ici. Dites moi maintenant s'il n'y a point de lacunes ni d'intervention; si tout est à la place où tout doit être; si vous n'avez rien à y changer, ni à y ajouter.

Au reste les envois qui vous ont été faits ont été arrêtés et sont tenus en fourrière, non par les chambres syndicales, mais par les méfiances municipales. Tout va reprendre son cours et nos ballots comme le reste. Je vais me procurer la réponse de Launay et je vous la ferai passer immédiatement.

Adieu, mon bon et excellent Ami, aimez moi; aimez la liberté; aimez les

amis; aimez l'espèce humaine, et comptez à jamais pour vous et pour les vôtres sur mon infatigable dévouement.

Lettre 9.

Paris le 3 Decembre

J'ai sous les yeux, mon cher Major, vos lettres des 24 et 30 Août, celles des 23 et 25 Septembre, celle du 23 Octobre et celle du 20 Novembre, et quoique je sois sûr d'avoir répondu au moins à l'une d'elle, je les parcours toutes. Je ne trouve dans la première que la commemoration de l'ouvrage de Lauenay, que je tâcherai de me procurer ici, mais que vous ferez bien de vous procurer en Allemand et de noter en réfutation. Préparez ce travail ainsi que celui que vous vous proposez sur les notes de l'extrait de la Monarchie Prussienne que l'on imprime à Magdebourg. Ce sont là autant d'élémens pour la seconde édition de la Monarchie Prussienne, que l'on fera

certainement dans l'année où nous entrons, soit à part, soit dans les collections de mes œuvres. Non seulement il faut, mon cher M***, préparer ces matériaux, mais les fondre et mettre à leur place, sur l'exemplaire mêlé de feuilles blanches, qu'il a été arrêté que vous me feriez parvenir, lorsqu'il s'agiroit de la seconde édition. Voilà, mon Ami, pour le dire en passant, le travail le plus pressé, après l'analyse du Code, que vous puissiez faire pour moi.

Je ne trouve dans votre lettre du 30 Août que des détails sur l'affaire du fellier, laquelle a été immédiatement finie, comme me le prouve votre lettre du 23 Septembre.

Vous dites dans votre lettre du 25 Septembre des choses extrêmement raisonnables sur notre révolution. Mais elle se fait au moins autant chez nous par dévolution, que par exaltation, et la partie qui pouvoit résister étoit tellement dégénérée, par l'inévitable effet d'un anti-

que monopole, qu'elle a eu du dépit d'enfant et de la rage de femme plutôt que l'envie de faire une contre-révolution. La Monarchie est plutôt en danger, parcequ'on ne gouverne pas que parcequ'on y conspire. Si nul pilote ne se présente, il est probable que le vaisseau touchera. Si au contraire la force des choses contraint à appeller un homme de tête, et donne le courage de vaincre tous les respects humains, et la jalousie subalterne, qui ne cesseront de s'y opposer, vous ne vous figurez pas à quel point il est aisé de mettre le vaisseau public à flot. Les ressources de ce pays, la mobilité même de cette nation, qui est son vice capital, ménage tant d'expédiens et de facilités, qu'il ne faut jamais en France ni présumer ni désespérer. Nous sommes dans l'état de foiblesse où est tout pays qui se constitue; mais le Royaume est tout entier, et s'il éprouve des tiraillemens, il n'est pas vrai, qu'il y ait une seule véritable division.

J'ai reçu vos deux derniers paquets; c'est à dire Section troisième Titre huitième. Code Criminel. *Ou, des droits et des devoirs de l'Etat quant aux mesures à prendre tant pour empêcher que pour punir les crimes*, et enfin la 2^{de} partie qui commence par le chapitre: Des offenses faites au corps; et finit par le Chapitre des dommages causés aux biens par vengeance ou par cause d'ignorance.

Je ne doutois, mon ami, ni que vous fussiez content de ma fidélité aux principes, ni que vous n'en fussiez pas étonné. C'a été et ce sera jusqu'au bout ma force et le point d'appui de mon talent. Ce qu'on vous avoit dit relativement au Bosphore a été vrai, et beaucoup d'autres choses plus belles encore, mais tout cela n'étoit qu'un honorable exil, et c'est ici que je suis nécessaire, si je suis nécessaire à quelque chose.

Il est impossible que vous saisissiez l'esprit de ce qui se passe à l'assemblée nationale, et à un certain point de cette

assemblée elle même, que dans le Courrier de Provence, qui fait suite à mes lettres à mes Commettans. Il me semble que vous pouvez tirer de là quelque bonne instruction pour votre Allemagne. Je vois que les têtes y fermentent, et je fais bien que si l'étincelle frappe les matières combustibles ce fera du feu de charbon de terre, et non du feu de paille comme ailleurs. Mais quoique plus avancés en instruction peut-être, vous n'êtes pas aussi mûrs que nous, qui pourtant ne l'étions guères: Vous ne l'êtes pas dis-je, parceque les émotions ayant chez vous leur racine dans la tête, et les têtes y étant immémorialement pêtries à l'esclavage, l'explosion se fera beaucoup plus tard que chez une nation, où tout est dramatique et momentané, et où le même quart d'heure peut offrir le héroïsme de la liberté et l'idolatrie de la servitude.

Dans votre lettre du 25 Octobre vous revenez à votre idée favorite de la banqueroute, qui est précisément le seul

point en politique et en morale sur lequel nous différions en principes. Je n'ai au reste pas un grand mérite à être plus honnête homme que vous à cet égard; car comme il m'est démontré qu'il y a pour nous de l'économie à tout payer, ma vertu est purement d'arithmétique, et à dire vrai, je me méfie en politique de toute sureté qui n'est pas d'arithmétique.

Vous me demandez: si le Jay veut toujours publier votre Waldeck; et je vous réponds: que le Jay veut toujours publier votre Waldeck, mais que cet ouvrage fera bientôt la mort de Turenne. Enfin, car je suis obligé de terriblement courir, vous me parlez dans votre lettre du 20 Novembre de votre analyse du Code criminel de l'Empereur, et j'attends ce travail avec tout autant de plaisir et de confiance que l'autre. Mais il faut compléter vos envois du moins en compte rendu bien fait du Droit des choses; dont je n'entreprendrai certainement

pas plus que vous une analyse philosophique, mais dont quelque Jurisconsulte à esprit bien fait, s'il en est un, peut vous tracer le tissu, qui complétera au moins typographiquement le recueil. Voilà, mon très cher, ce qu'en courant et dictant au milieu de mille et mille distractions, je me hazarde à vous mander, pour vous donner au moins signe de vie, et que vous n'imaginiez plus qu'il puisse y avoir du refroidissement entre nous, soit que vos rêves ministériels aient ou n'aient pas quelque consistance. Je vous repondrai à cet égard, comme je l'ai fait dans ce pays ci: *Ils n'ont pas tant d'esprit et je ne suis pas si bête.* Si pourtant un tour de roue de fortune amenoit cette extravagance, vous savez bien que vous ne seriez ni le dernier à en être instruit, ni le dernier à vous en appercevoir. Adieu et aimez moi.

Lettre 10.

Paris 31 Decembre.

Graces à l'état de mes yeux, mon cher Major, je réponds encore par une main étrangère à votre lettre du 17, où j'ai trouvé toute votre sagesse et la netteté ordinaire de votre vue. L'alinéa sur le Pilote agonisant est précisément tel que je l'aurois fait; mais les circonstances de tous les jours ajoutent au portrait des couches fort rembrunies. Cet homme, qui ne fut jamais qu'un financier médiocre, et qui n'a ni les élémens naturels ni les talens acquis d'un homme d'état, perdrait dix empires plutôt que de compromettre son amour propre, ou de faire signal de détresse, au moins dans sa conduite ministérielle; car d'ailleurs il ne nous épargne ni les jérémiades ni les allarmes. La véritable agonie qu'il cherche depuis quelques mois à prolonger, est enfin convertie en maladie de langueur, dont les symptômes sont si graves, qu'il est douteux qu'elle finisse avec sa

mort individuelle. Tout étoit encore entier il y a quelques mois; tout se décompose aujourd'hui, et la plus belle, la plus grande des révolutions menace d'avorter par l'impéritie d'un banquier hors de sa place, et le plus beau des Royaumes par la maladie honteuse des finances. Je me tais; car il faudroit écrire des volumes et votre bon esprit trouvera tout dans la suite de mes lettres à mes commettans et du Courrier de Provence, que je fais partir de manière sous l'adresse de Salzmann, qu'il en coutera cher à la Poste si elle ne vous le remet pas.

Est ce donc que je ne vous ai pas dit dans ma dernière lettre que c'étoit tout de suite qu'il falloit se mettre à la préparation de la 2^{de} édition de la Monarchie Prussienne, laquelle sera mise sous presse avec la collection de mes œuvres sous peu de semaines. Je suis si précisément sûr de vous l'avoir dit, que si vous n'avez pas cette lettre, je puis vous répondre que vous en avez perdu une. Je

vous prie toute affaire cessante, mon cher Major, de mettre cela à sa fin. Ce n'est là pour vous ni un travail fatigant ni un travail fort long.

Quant à Nicolaï vous avez toute raison. Demandez lui la note des livres qu'il réclame, et avisez le d'en tirer sur le Jay fils, le prix convenu entre vous.

Je me flatte que vous relèverez dans une préface *ad hoc* pour la Monarchie Prussienne les plaisantes erreurs des gens qui ont prétendu trouver des erreurs dans la Monarchie Prussienne, dont ils n'ont pu jusqu'ici en citer qu'une seule. Il me semble que le développement de ce que vous me dites sur l'esclavage des gens de lettres en Allemagne trouveroit fort bien là sa place.

Vous avez tort, mon cher Major, d'avoir conçu des doutes sur l'estime que je fais de votre travail sur le Code Prussien d'après le peu que je vous en dis dans mes lettres; car elles sont si rares, si courues, il doit vous être si évident que le

torrent de mes affaires de devoir m'entraîne hors de tous mes goûts, et me prive des distractions qui me feroient les plus agréables, que vous ne devez rien conclurre de mon silence. Le travail que j'ai entrepris et dont le votre est la base, est certainement ce que l'on peut faire de plus utile aujourd'hui pour ce pays ci. Non seulement m'y mettrai-je de toutes mes forces, dès que les affaires courantes de la législature me laisseront respirer; (car il est inutile d'espérer que je puisse entreprendre quelque chose de suite tant que le travail de la constitution n'est pas fini:) mais encore j'y employerai plusieurs auxiliaires, gens de mérite. Le plan que vous vous êtes fait, est certainement bon. Cependant vous sentez que nous avons marché avec une telle rapidité, que la mesure que vous avez gardée et dû garder est actuellement un peu lente pour nous. Vous avez fait au reste sur la procédure criminelle précisément ce qu'il y avoit de plus sage pour
sup-

suppléer aux étranges mystères du législateur Prussien. Quant au droit des choses, ne croyez pas m'effrayer en me repétant que vous n'êtes pas légiste, et qu'il n'y a pas autour de vous un légiste philosophe de votre connoissance. Car il suit de là à peu près qu'un légiste ne peut pas être philosophe, et qu'ainsi c'est aux hommes de bon sens non légistes à contrôler les légistes, ou plutôt à en purger la terre. Vous trouverez à cet égard des idées assez neuves dans un système d'ordre judiciaire que je proposerai à l'assemblée nationale en opposition du projet du comité de constitution, lequel n'est que du ressemelage. Je n'espère pas que mes idées soient adoptées aujourd'hui; mais je ne désespère pas qu'elles le soient avant deux lustres.

Mon projet de concordance entre les Physiocrates françois et les physiocrates anglais, et le schismatique Casaux, que l'on peut regarder comme une tierce partie, existe toujours dans toute sa force,

mais il y a une chose plus pressée à cet égard, et qui même l'est infiniment, si vous pouvez vous en charger; car elle est relative au travail très prochain de la législature. Voici ce que c'est.

Ce n'est pas à un homme tel que vous, mon cher Major, qu'il faut dire que jusqu'ici M. Necker a fait faire à l'assemblée nationale, en finance, le métier d'un mauvais bureau de finance, et non le métier d'une assemblée législative. Nos fonctions, comme législateurs dans cette partie, c'est d'arrêter un système général d'impositions, et par conséquent de fixer une législation de l'impôt; travail d'autant plus important, et d'autant plus difficile, que tous les systèmes d'impositions en vigueur en Europe sont fondamentalement vicieux et mauvais. Or le périlleux de ce grand édifice est le compte rendu des tous les systèmes sur l'impôt et principalement le jugement du grand procès de l'impôt direct et de l'impôt indirect. Vous avez tous les élémens de

cette grande question 1°) Dans votre tête. 2°) Dans la Monarchie Prussienne. (où, par parenthèse, ainsi que je vous l'ai dit ailleurs, nous n'avons pas répondu à toutes les objections de Smith.) Voici donc ce qu'il faudroit faire. 1°) L'histoire rapide de la confusion d'idées qui a conduit au déplorable désordre qui ravage l'Europe en ce genre, et l'histoire en résultats de ces desordres dans tous leurs rapports politiques. 2°) La saine théorie. 3°) La réponse à toutes les objections de l'impôt unique, et notamment à celles tirées de l'Angleterre et de la Hollande. Telle seroit, mon cher Ami, la division d'un discours dont le résultat seroit la proposition d'un décret, qui interdît constitutionnellement tout impôt indirect et en général à toute législature la faculté d'user de ce genre d'impositions, à partir de telle époque. Car il faut du temps pour déblayer. Sans une pareille loi, un peuple ne sera jamais libre, car le pouvoir arbitraire se réinsinuera tou-

jours par le système des impositions et le désordre des finances. Sans une telle loi l'industrie humaine et la fécondité de la terre n'auront jamais tous leurs développemens. Si je ne vous connoissois pas comme je fais, je craindrois que cette indication ne parlât pas assez à votre esprit et à votre volonté! Mais si cette idée vous rit; si vos préparations sur cela sont aussi mûres que votre lettre semble me l'annoncer; si enfin vous en avez le loisir, mettez vous y sur le champ, en suspendant et la fin du Code Prussien et même les annotations pour la seconde édition de la Monarchie Prussienne, parceque tous les jours sont bons pour faire arriver cet ordre de choses, et votre travail devrait même m'être expédié par la poste.

Adieu, et aimez moi. Ne tardez pas un moment à répondre à cette lettre, et tenez vous pour dit, si j'ai oublié de vous le dire, que le Jay sera toujours prêt pour votre Waldeck.

Lettres de l'Année 1790.

Lettre I.

31 Janvier.

Je reçois votre lettre du 18 de ce mois, mon cher Major, et j'ai fait à mon Secrétaire la fémonce qu'il mérite. On ferme dans mes bureaux cent cinquante lettres par jour; il n'est pas étonnant que le cachet, qui ne se pose qu'après qu'elles sont toutes arrêtées, soit oublié quelquefois. Mais que celui qui seul est chargé de mes lettres particulières et d'ami fasse de ces étourderies, c'est ce qui n'est pas supportable.

Vous avez bien partagé la besogne que je désire de vous, mon très cher Ami. Faites rapidement l'impôt, parceque cela peut venir tous les jours et même qu'il y a déjà un comité nommé pour donner le projet d'un nouveau système d'impo-

sitions; que cette déduction soit très rigoureuse, très complète; soit terminée par un projet de décret qui soit une loi générale, faisant en quelque sorte évangile pour toute l'Europe, et que cela me parvienne par la poste et chargé.

Vous vous mettrez en suite à la correction typographique et littéraire de la Monarchie Prussienne; une nouvelle préface rendant compte des critiques et faisant un peu honte aux gens de lettres Allemands de ce qu'il en est si peu présenté: puis faisant un tableau rapide des changemens survenus à la Monarchie Prussienne et à l'Allemagne, ce qui n'empêchera pas qu'à fur et mesure dans le cours de l'ouvrage vous n'insériez les modifications venues à votre connoissance. Je vous prie, comme à mon ordinaire, de n'épargner ni informations ni achats de livres etc. etc. Car vous savez que nous travaillons l'un et l'autre en conscience, et que la première de nos maîtresses est la vérité. Cet ouvrage

mon ami demande toute votre sagacité naturelle et l'exactitude allemande. Car je regarde *la Monarchie Prussienne* comme un impérissable monument, que nous devons soigner et perfectionner toute notre vie.

Je pense comme vous, mon Ami, que c'est la terre en général qui est productive et non pas seulement l'agriculture. Je tiens pour vos modifications du système phisocratique. Mais je vous répète que l'on m'a dit, que Smith, dans sa dernière édition, avoit fait de très fortes objections non répondues en faveur de la faculté productive des manufactures et des commercans. Cela ne m'ébranle pas même en doute, car je tiens les principes. Mais il faut résoudre les objections. Quant à la manière de commuer les impôts indirects en directs, cela fera très utile; mais n'oublions pas ces deux considérations particulières à nous. 1^o) Qu'ayant repris a neuf l'édifice social, il seroit bien étrange que nous ne voulussions que ré-

crèpir pour la moitié la plus defectueuse des institutions Européennes, et qu'il est beaucoup plus simple que nous nous considérions comme une association nouvelle, cherchant à se faire une force publique, et que les circonstances environnantes ne permettent pas de faire de moins que de *tant*. De là decoule sur le champ ce premier apperçu, qu'assurément on ne peut imposer ni les personnes qui n'ont rien, ni les choses de première nécessité etc. etc. Cela est très fécond en corollaires. 2°) Que nous périrons par la partie honteuse des finances, nous et notre magnifique révolution, si nous ne nous résolvons pas à circonscrire rigoureusement ce que nous pouvons. Quels sont les deux besoins indispensables de notre société? Payer les troupes et les intérêts de la dette, afin de faire réparer la confiance et le numéraire avec elle. A qui persuadera - t - on que l'on ne fera pas supporter très gaiement à un Royaume tel que le nôtre les 350 à 380 mil-

lions qu'il faut pour ces deux objets? Attermoyez tout le reste en renouvelant le titre, c'est à dire en donnant de nouveaux papiers qui portent intérêt. Car il faut faire des intérêts à ses créanciers quand on recule leur payement. Cependant changez votre système d'impôts, et laissez à l'industrie et au commerce abandonnés au régime de la liberté à réparer les plaies de la fiscalité et à fournir des moyens de réconstituer et d'amortir votre dette, et vous verrez ce que deviendra en quinze ans votre Empire François constitué. Je dis quinze ans, parceque rien ne prendra de véritables racines que par un bon système d'éducation publique, et certainement il faut au moins quinze ans pour planter des hommes nouveaux.

J'approuve entièrement le très substantiel paragraphe, que vous m'écrivez sur votre projet de travail. Mais prenez garde qu'en laissant aux assemblées de districts et de départemens (car vous savez que nous n'avons plus de provinces)

à répartir sur eux l'impôt, il faut que l'assemblée nationale en fixe exclusivement la nature et la quotité, sans quoi nous retomberons dans la confusion des langues et la barbarie des perceptions et des contributions contradictoires, sans compter que le gouvernement trouveroit dans ce reste de l'ancien système de moyens d'indépendance que nous ne devons jamais lui laisser. En tout, je tiens plus que jamais à mon système, qu'un grand empire ne peut jamais être bien gouverné, que comme une congrégation de petits états fédératifs, dont le noeud fédéral est dans une assemblée représentative, présidée et surveillée par le monarque. C'est ainsi que par la seule force d'une bonne constitution nous aurions bientôt les bords du Rhin, et ce qui est plus, une irrésistible influence sur tous les gouvernemens de l'Europe, par l'amélioration et la plus grande prospérité de l'espèce humaine. Mais pour cela il faut administrer, il faut que nous ne soyons pas

obligés de faire, outre les loix générales, les loix de détail, aux quelles nous n'entendons rien et ne devons rien entendre. Il faut que le gouvernement soit professeur et non disciple; chef et non esclave. Il faut que le délégué de la nation n'aille pas en sens contraire avec elle. Il faut enfin qu'un joueur de gobelets agonisant ne veuille pas continuer ses grossiers tours de passe-passe, quand il n'est plus question ni de gibecière, ni de tréteaux. Il faut que Comus ou Pinetti ne veuillent pas réussir à l'académie des sciences, comme ils ont charmé à la foire.

Hélas! mon ami, vous avez trop raison: *Beaucoup de vanité et peu d'amour de la gloire.* C'est à cause de cela qu'il faut changer le caractère national; et le pouvons nous mieux qu'en nous constituant? Au reste il n'y a point encore de parti chez nous. Tout cela ne naîtra qu'à la 2^{de} et peut-être à la 3^e législature; car nous ne sommes pas naturelle-

ment systématiques. Je ne dis pas que l'assemblée ne soit un peu sévère pour moi. Mais si vous saviez en combien de sens le gouvernement et tous les embrions de parti l'ont pratiqué contre moi: si vous saviez quelle activité de corruption, d'intrigues et de calomnies, les ministres, l'aristocratie et le clergé y ont apportées, vous vous étonneriez moins. Et avec tout cela, ils n'empêchent jamais que dans l'occasion, cette assemblée récalcitrante, tumultueuse, ostraciste par excellence, ne rentre entièrement dans ma main. Voyez, mon Ami; il est bien vrai, que j'ai attaché presque tous les grelots; mais lequel n'a pas sonné? Enfin c'est bien du plus profond de mon cœur que j'ai dit dans mes *Bataves*: *Malheur, malheur aux peuples réconnoissans!* — On n'est jamais quitte envers son pays; à le servir en tout état de cause, on gagne au moins de la gloire; et le marché est bon. Il ne faut vouloir aucun élément de servitude publique, et

la réconnoissance en est un très actif. — Quant à Mounier, c'est en tout sens un homme très mediocre, qui sans être pervers, a fait une très mauvaise action. Elle fera sans influence et en tout il n'a l'étoffe ni d'un chef de parti, et beaucoup moins encore d'un grand citoyen.

Dans la semaine il partira une lettre de change ou billet à ordre de 600 livr. pour vous, et vous folderez compte avec Nicolai.

Adieu, mon cher Ami. — L'impôt, l'impôt! — et puis tout de suite, mon édition nouvelle de la M. Pr. *Vale et me ama.* Mes honneurs et amitiés à tous les vôtres.

Lettre 2.

Sans date mais de la fin
de Juin.

Je reçois, mon cher Major, votre lettre du 3 Juin, à peu près au premier moment où, depuis un mois, j'ai la faculté de conduire moi même ma plume. J'ai pensé perdre les yeux, et ils ont été d'autant plus en danger que sauf les dix ou douze jours où j'ai été entièrement hors de combat, j'ai suivi les affaires de l'assemblée et même fortement soutenu la barrière, comme vous l'aurez vu dans les papiers publics. Nous avons ici force gens, qui ne veulent que troubler. Leur audacieuse turbulence en impose aux timides, effraye les sages, entraîne les inflammables, rallie les factieux. Il a fallu former, guider, faire triompher un parti vraiment monarchique, et la chose n'étoit pas aisée chez une nation si mobile, qui ne fait rien que par émotion, et par mode. Or la mode en ce moment est la licence et l'anarchie. — Mais je n'ai

pas le temps de raisonner aujourd'hui, mon cher Major, je ne veux que vous donner signe de vie et d'amitié, et vous gronder.

D'abord d'avoir cru que l'hérésie du N^{ro} 135 du courrier de Provence pouvoit être de moi. Il y a trois mois que je ne me mêle plus de ce journal, et qu'il a tourné le dos à mes principes en finance. Soit montré aux assignats - monnoie etc. etc.

Ensuite de vous être recondamné aux services des bêtes, je veux dire à travailler pour des libraires, tandis que je n'ai cessé de vous dire, que je vous donnerois toute ma vie l'emploi de votre pensée, et que vous avez deux ou trois grands travaux convenus avec moi. — *Mais vous ne m'avez point écrit depuis longtemps.* — Mais ne pouvois - je donc avoir été malade, comme je l'ai été en effet ? Mon Secrétaire a dû vous écrire deux et même trois fois, que j'imputois votre silence au voyage d'inauguration de votre

filis; mais que j'attendois de vos nouvelles à votre retour, comme aussi la reprise de votre travail. Que reçois-je enfin de vous? Pas un mot de réponse à ces lettres. Une argumentation d'économie politique, et la nouvelle que vous êtes retourné aux mines, au lieu de continuer mes travaux.

On imprime le Code. On va imprimer l'impôt, et voilà la réponse à votre: *à quoi bon?* Au diable et mille fois au diable votre Noël! C'est à cette époque que doit paroître la collection générale de mes œuvres; et où en suis-je, si je n'ai pas votre révision à fond de la Monarchie Prussienne? Voilà ma réponse à vos blasphèmes littéraires. Celle à vos jérémiades, c'est que je suis loin d'être riche, mais que je le ferai toujours assez pour employer un homme tel que vous, et ne pas le laisser sous la férule de ces brigands appelés libraires. Tous les nôtres manquent. La faillite de deux banquiers combinée avec les circonstances

ces a renversé ce commerce, et je crois qu'il n'y a dans toute la librairie que mes jeunes gens qui tiendront; et Dieu fait avec quels soins et quelles peines. Vous me demandez 600 livr. Je vous en envoie douze cent et me fie de reste à vous pour vous acquiter; je vous les envoie en effets de commerce sur le Jay. Il me feroit impossible de vous en donner d'aussi bons aujourd'hui. Quelques uns sont à longue échéance. Mais je vous bonifierai l'escompte, et du reste c'est de l'argent.

Bon jour, mon cher Major, un de ces jours je vous écrirai une longue lettre politique. Nous sommes dans une véritable crise et ce n'est pas la dernière; mais quoiqu'il arrive, votre Ami vivra et mourra un bon et peut-être un grand citoyen. *Vale et me ama.*

Lettre 3.

4 Août.

Voici votre courte lettre du 18 Juillet, mon cher Major, à laquelle je réponds tout de suite, parceque tous mes fédérés sont partis d'hier, et me laissent quelques minutes pour respirer. Vous êtes bien aimable de mettre du prix à un procédé tout simple et que votre excellente tête me revaudra au centuple. Ce que je veux, c'est qu'elle ne soit plus harassée par de la besogne de libraire, où ne pouvant pas mettre assez de soin pour perfectionner et étant obligé de leur subordonner à un certain point le cadre, vous versez des trésors, qui restent enfouis et ignorés. Vous vivriez cent ans et moi aussi, que notre correspondance et nos relations philosophiques ne se ralentiroient pas un instant, et qu'à nous deux, nous trouverions de quoi occuper et nos têtes et quelques milliers d'autres.

Ce qui m'importe à présent, c'est que la Monarchie Prussienne paroisse aussi.

pure qu'elle peut-être et forte de l'impuissance des critiques qui se sont annoncés avec tant de jactance. Au reste le Comte de N**** m'a appris à cet égard une anecdote curieuse qui vous fera plaisir et vous expliquera l'enigme dont vous cherchez le mot. Le Comte de H** n'est point détourné de la critique ou de la direction de la critique de notre ouvrage par ses occupations comme vous le croyez, mais par un de vos plus savans Auteurs en matière d'économie politique, qui a employé beaucoup de soins et de persévérance à le détourner de cette lutte perilleuse, et qui lui a très précisément soutenu et démontré, qu'il avoit tort sur tout, et qu'il seroit par conséquent battu sur tout. Le fier Ministre a retiré ses troupes, trop heureux de pouvoir donner ou insinuer le prétexte de ses immenses affaires. Il faudra pourtant persiffler un peu les annonces de Messieurs les traducteurs critiques et les provoquer surtout à fur et à méfu-

re des nouvelles preuves que l'on développera. Telle est la superbe induction que vous tirez des lettres de Frédéric à Voltaire. Sur le tout N**** et plusieurs autres Allemands m'ont unanimement dit, que c'étoit un ouvrage profondément estimé en Allemagne, et outre qu'il étoit d'un genre nouveau, déjà plus autorité statistique, qu'aucun autre connu. Voilà, mon Ami, une obligation que je vous ai toute entière. Que je vous aye aussi celle d'un prospect général de la situation de l'Allemagne, et des changemens survenus dans cet empire depuis notre ouvrage, comme aussi de l'influence probable de notre révolution sur ces nations intéressantes. C'est là la digne et véritable introduction de la seconde édition d'une si importante publication, dont la véritable saison arrive en France où tout le monde va sentir la nécessité de s'occuper d'économie politique. Aussi, mon Ami, ne regardé-je pas comme un arrêt de rigueur celui qui m'indique vo-

tre envoi pour le commencement de 1791. et j'espère du moins que pouvant diviser les volumes, vous me ferez plutôt jouir d'une partie de votre travail. Profitez au reste de l'extrême liberté de tout dire, qui est maintenant à notre méridien.

Vous avez raison de croire, mon Ami, que la carrière devient tous les jours plus chanceuse. D'abord je n'ai jamais cru à une grande révolution sans effusion de sang, et je n'espère plus que la fermentation intérieure combinée avec les mouvemens n'occasionne pas une guerre civile; je ne fais même si cette terrible crise n'est pas un mal nécessaire. Ensuite je suis devenu personnellement le point de mire des ambitieux, des factieux et des conspirateurs. La section du parti populaire, qui ne veut que le trouble, mattée par moi dans maintes occasions, domptée dans celle du droit de la paix et de la guerre, désespère de me voir abandonner les principes monarchiques, et en

conséquence a juré ma perte. Le maire du palais, qui fait bien qu'il faut compter avec moi, s'il veut être autre chose qu'un grand citoyen, et qu'il n'y a point d'anfes capables de me soulever hors de mes opinions, me fuscite tous les pièges du monde. Le ministère, aussi perfide que lâche, n'est pas capable de me pardonner, même pour son propre salut, les services que j'ai rendus à la nation. Le trône n'a ni conceptions, ni mouvement, ni volonté. Le peuple ignorant et anarchisé flotte au gré de tous les jongleurs politiques, et de ses propres illusions. — Certainement il est difficile de marcher dans une route plus semée de chausse-trappes. Mais j'y avancerai dans la même attitude; celle que donne la conscience d'avoir été utile, et de n'avoir jamais voulu que l'être. Cependant quand je dis: *J'avancerai*; ce n'est pas que je ne sois décidé à rester stationnaire, comme je le suis, aussi longtemps que l'assemblée fera corps administratif, au lieu d'a-

chever sa besogne de corps constituant. C'est ainsi qu'elle se perd et qu'elle nous perd, et je ne vois aucun remède que dans la formation d'un ministère bon et de bonne foi, laquelle formation est impossible aussi longtemps que l'on ne lèvera pas l'insensé décret qui interdit aux membres de l'assemblée toute place d'administration. Voilà le véritable obstacle, escarpé par les soins d'un homme, que le hasard a placé à la tête d'une révolution à laquelle il étoit étranger, et qui sent bien que son règne sera fini le jour du rétablissement de l'ordre. Tels les oiseaux de nuit disparoissent à la vue du soleil.

Je pense précisément comme vous, sur le décret des titres, livrées etc. etc. Ce qu'il est le plus impossible d'arracher du cœur des hommes, c'est la puissance des souvenirs. La vraie noblesse est en ce sens une propriété aussi indestructible que sacrée. Les formes varieront, mais le culte restera. Que tout homme soit

égal devant la loi; que tout monopole, surtout moral, disparoisse; tout le reste n'est que déplacement de vanité. — Mais, mon Ami, en voilà trop pour mes affaires et ma santé. Aimez moi, et comptez à jamais sur moi, qui ne ferai rassasié, que lorsque je vous aurai durablement, j'ai presque dit inséparablement, rapproché de moi. *Vale et me ama.*

Lettre 4.

3 Octobre.

Ecoutez moi, mon cher Ami, et répondez moi immédiatement toute affaire cessante. Le Prince d'Aremberg, Comte de la Mark, mon ami intime, a un fils âgé de 13 ans, qu'il faisoit élever dans les provinces belgiques à un collège Anglois, et que grâce au bouleversement de cet institut, il veut envoyer hors de France. Il étoit près de l'envoyer en Angleterre, lorsque l'idée m'est venue de vous le confier. Le Comte de la Mark,

homme de guerre très distingué, et par conséquent très juste appréciateur d'une partie de votre mérite, et qui m'en croit très volontiers sur l'autre, l'a adoptée très avidement. Il voudroit lui faire apprendre les élémens du métier, le perfectionner dans l'Anglois, l'affouplir dans l'Allemand, et en un mot lui procurer tous les moyens d'éducation militaire, qu'offre le pays le plus militaire de l'Europe. Mandez moi quels arrangemens on peut faire à Brunsvik, mais toujours vous supposé directeur de cette éducation; quels maitres on pourra y procurer à ce jeune homme sous vos yeux etc. Mr. de la Mark destine 10 à 12000 livr. de France à cette éducation; indiquez moi quelle seroit la repartition de cette somme, ou à peu près. Enfin, mon cher Ami, mettez moi dans le cas de faire quelque chose d'agréable et pour vous et pour lui. Je ne vous dirai rien aujourd'hui de nos affaires publiques toujours tempêteuses et même incertaines, mais

toujours cheminant. Vous aurez bien entendu parler de quelques nouveaux succès de votre Ami. Mais qu'il y a loin de là au port, et du port même au bonheur! Quant à mes affaires particulières, j'attends bien impatiemment votre révision de la Monarchie Prussienne. Car je mourrois triste si ce monument ne restoit pas sur mon tombeau. *Vale et me ama.*

J'oubliois de vous dire que le Comte de la Mark ne demanderoit pas mieux que de placer un de vos enfans dans son régiment héréditaire, qui est à mettre à côté de ce que la Prusse a de meilleur et de plus beau.

Lettre 5.

19 Octobre.

J'ai reçu, mon cher Ami, dans leur temps vos lettres des 23 Août et 4 Septembre. Lors de la première je venois de vous écrire alors un mot très

couru, mais très substantiel, pour vous charger de l'établissement du jeune d'Aremberg, qui me paroît pouvoir vous être agréable et utile. Je ne me pressai donc pas de vous répondre, et d'autant que vos quatre pages toutes aimables, toutes pleines des angoisses de ma position et des inquiétudes de mon avenir, ne pouvoient pas être mieux éclaircies que par l'événement lui même, qui, du moins quant à la procédure du châtelet, alloit être consommé. Il l'a été à la très grande confusion de mes ennemis. Le courrier, qui vous porte ceci, vous fait passer par Salzmann, et cette infame procédure, et ce que l'on a recueilli de mon discours le jour du jugement; car non seulement je n'écrivis pas, mais je dédaignai de me préparer. Le parti populaire depuis longtemps divisé par de très vils machinateurs, se réunit ce jour là, et les faux amis de la révolution, qui avoient résolu de la déserter ouvertement ce jour là, ne l'osèrent pas. Au reste

tout au travers des nuages de la distance et de la difette des anecdotes, vous démêlerez mieux notre situation politique intérieure dans cette esquisse de discours, que dans tout autre écrit du moment.

Vous trouverez réunis dans le même paquet mes deux discours sur la mesure des assignats, que j'ai fait passer et que je compte au nombre de mes principaux services. C'est vraiment là le sceau de la révolution; j'espère que vous l'appercevrez comme moi. Quant aux suites, leur succès est encore incalculable. Elle peut sans doute encore avorter au profit de l'anarchie. Mais certes elle ne rétrogradera jamais du moins en France au profit du despotisme. Je dis en France, car je sens bien qu'il n'en est pas de même ailleurs; et je ne vois que trop que si nous échouions dans notre très haute entreprise, d'un bout à l'autre de l'Europe les magistrats se dédommageroient cruellement des ménagemens qu'ils se

croyent obligés de garder en ce moment envers les peuples.

Je passe à votre lettre du 4 Septembre, parcequ'elle reclame quelques décisions sur la suite et l'organisation de votre travail. Vous avez pris un bon parti, celui de remettre après la révision générale de l'ouvrage à faire la nouvelle introduction, qui certes aura un beau cadre, un beau moment, une belle matière. C'est une vraie trouvaille, que l'ouvrage de M. Borgstede. Non seulement, mon Ami, vous avez bien fait de l'acquérir; mais je vous supplie instamment de vous procurer tout ce qui peut fournir la moindre lumière nouvelle, ou donner la preuve irréplicable de nos calculs et de nos rapprochemens.

Je crois que dans l'introduction générale, ou dans ce que vous nommez le résumé, et que je ne discerne pas bien distinctement, vous devez nettoyer le paralogisme de Mr. Busch, sauf à étendre ensuite votre théorie dans une disserta-

tion particulière, si le cas y écheoit. Mais la Monarchie Prussienne est un prospect si complet de toutes les vérités et de toutes les démonstrations de l'économie politique, qu'il ne doit y manquer aucune vérité générale, ni aucune objection principale, non plus que sa solution.

Vous entrez dans une grande apologie sur le prix auquel vous évaluez le nouveau travail sur le premier Volume. Eh, mon cher Ami! n'êtes vous pas encore plus fait que cela à mes principes, et à ma manière? J'estimerai toujours plus que vous votre ouvrage. Ainsi j'ai pris le parti le plus économique comme le plus honnête, en vous chargeant de cette évaluation. Je vous dois un avertissement à cet égard. Toute la librairie de Paris est renversée et les maisons florissantes sont celles qui attermoyent. Les le Jay sont dans ce cas, et vous pourrez le savoir. Mais que cela ne vous inquiète nullement. Car vos billets me viendront à remboursement et n'éprouveront pas

une minute de délai. Mais, mon Ami, au nom de notre gloire, et de l'instruction du monde, de laquelle seule naîtra la liberté, hâtez la révision de la Monarchie Prussienne. Vous m'effrayez en me parlant de Pâques. Du moins envoyez moi volume à volume. Et ne perdez pas un instant.

Oui, mon Ami, il faudra parler dans l'introduction de l'effet qu'aura notre révolution en Allemagne. Il n'est point nécessaire qu'elle soit consolidée 1^o) parce que les dés seront pourtant à peu près nombrés d'ici là, et les chances conséquemment faciles à calculer. 2^o) Parce qu'il faut calculer l'alternative du succès et de l'insuccès, lesquels ne porteront jamais que sur cette grande question: Un grand empire peut-il ou ne peut-il pas être organisé fédérativement et librement sous un seul chef, et une seule assemblée représentative? Or nous échouerions, que la solution du problème n'en seroit devenue que plus évidente, quoique moins prochaine.

Je finis par un mot sur notre situation du moment. Quatre comités réunis pour l'affaire de Brest ont proposé hier à l'assemblée de déclarer au Roi que son ministère n'a pas la confiance de la Nation. Cette mesure va avoir l'effet inévitable, soit en un sens soit dans un autre, de faire renvoyer tout ce bétail ; mais l'assemblée acharnée à soutenir le décret absurde, qui défend à tout membre de la législature de prendre une place d'administration, interdit par cela seul au Roi tout bon choix et toute unité entre le bras et la volonté. Voilà la crise du moment que puisse la guerre ne pas rembrunir. Mais en voilà bien long et tout le monde me tire. *Vale et me ama.*

Telle fut la dernière lettre du Comte de Mirabeau à son Ami en Allemagne, que les gazettes instruisirent six mois après de la mort de cet homme illustre.

L e t t r e

de M. le Marquis de Montalembert à
M. le Comte de Mirabeau.

A Paris le 25 Novembre
1788.

J e me suis procuré un des premiers, Monsieur, votre excellent ouvrage de la Monarchie Prussienne, et je l'ai lu avec autant d'avidité que de plaisir.

J'y ai trouvé quelques mentions qui me concernent, dont je n'ai qu'à me louer: mais je vois que vous n'avez pas eu une connoissance suffisante des différentes constructions que je donne à mes casemattes. Vous y dites p. 210 du 3^e volume, que la fumée du canon rendroit probablement inutile la grande casematte du Marquis de Montalembert, malgré toutes les ouvertures qu'il y ménage à la fumée. Vous avez fans doute entendu parler de la seule casematte, que j'appelle *Caponière casemattée*, car presque toutes

celles qui sont employées dans mon grand système des Polygones angulaires, sont ou peuvent être entièrement ouvertes en dedans; ainsi nul doute sur celles ci, et l'épreuve que j'ai eu ordre de faire faire au fort casematté, que j'ai fait construire à l'isle d'Aix, prouve que les ouvertures de ce que vous appelez ma grande Casemate feroient suffisantes, où en tout cas j'ai donné des moyens faciles de les augmenter autant qu'il seroit nécessaire; ainsi il ne peut plus y avoir d'objection fondée sur ce moyen le plus efficace de tous à employer pour la défense des places, surtout lorsqu'il sera exécuté dans mes proportions, c'est à dire de manière à rendre ces casemates capables de contenir la même quantité d'Artillerie qu'il s'en trouve déplacée dans les miennes.

Mais pour vous mettre dans le cas de juger du degré de force où j'ai porté l'art défensif, je joins à cette lettre un exemplaire de ma réponse aux Ingénieurs, que je vous prie d'accepter. Vous

y verrez si ces MM. ont été fondés dans tous les reproches qu'ils ont fait à mes méthodes, et si cette quantité de feux que je puis opposer aux attaques de l'assiégéant, peuvent lui permettre d'établir ses batteries à ricochet, ni ses batteries en brèche. Mais s'il ne peut en construire il ne pourra ouvrir la place, et s'il ne peut l'ouvrir il ne pourra la prendre.

Tels sont les avantages des méthodes que MM. les Ingénieurs (ou du moins celui qui est à leur tête) s'attachent à décrier. Ils s'opposent ainsi à ce que l'Etat soit à l'avenir mieux défendu et avec beaucoup moins de dépense. Ceux qui démontrent, ou si peu de connoissance, ou si peu de zèle pour le bien, ne devroient-ils pas en être punis? Mais bien au contraire, ce sont eux qui obtiennent toutes les graces et jouissent de la plus grande faveur. Rien n'est plus vrai que le tableau de ce qui se passe dans ce pays-ci, qui se trouve à la fin du

7^{ème} Chapitre de votre Tome 3. Aussi l'on voit ce qui en résulte.

Vous avez cité une de mes lettres comme un argument concluant contre les places fortes; mais je n'ai entendu parler que de celles qui ne l'étoient que de nom, telle que Stettin l'étoit alors. Je fais qu'on s'est appliqué depuis, d'après mes observations, à y remédier. Mais si vous aviez connu le Chapitre 1^{er} du 2^d volume de mes ouvrages, où je traite de l'utilité des places de guerre, vous auriez bien vu que je suis fort éloigné d'en condamner l'usage. Je demande qu'elles soient bonnes et j'en donne les moyens. C'est tout ce que je puis faire.

Au reste votre ouvrage est un travail immense: il contient les vérités les plus importantes. Il est fâcheux que les Cartes en aient été aussi négligées. Les cartes particulières ne contiennent aucuns détails, et les générales sont si confuses, qu'il est impossible d'y rien distinguer.

J'ai l'honneur d'être très particulièrement Monsieur etc.

le M^{is} de Montalembert.

Réponse du Comte de Mirabeau à M. le Marquis de Montalembert.

27 Novembre 1788.

J'ai reçu avec beaucoup de réconnoissance M. le Marquis, votre lettre et le livre que vous avez bien voulu y joindre. Quand j'ai rendu hommage à vos hautes vues, et au véritable génie que vous avez porté dans l'art, j'ai payé un tribut très désintéressé, mais commandé en quelque sorte, outre mon sentiment personnel, par le très véritable respect que j'ai vu dans les pays étrangers aux hommes de mérite les plus distingués, pour vos ouvrages. Or ce sont là vraiment les juges sans autre appel que celui de la raison et de l'expérience. C'est un d'eux (M. M*** Major du Génie au service de B***) qui m'a donné des dou-

tes sur votre grande casematte. Nous n'avions pas vos livres sous les yeux, nous raisonnions de mémoire, et M. M * * * m'étoit d'autant moins suspect, que, comme tous les Allemands, ennemi des François par nature, il vous a rendu un très bel hommage dans un excellent livre de guerre publié longtemps avant la Monarchie Prussienne. Je vais relire les parties de votre grand ouvrage, que vous m'indiquez; je vais lire celui que vous avez la bonté de me faire passer; j'en enverrai un à M. M * * *, je lui enverrai votre lettre et mes propres réflexions; je lui demanderai ses objections; j'aurai l'honneur de vous communiquer le tout et d'après vos observations personnelles, je le ferai avec d'autant plus de zèle, si je suis convaincu, que la mention équitable que j'ai cru vous devoir, m'a déjà attiré des reproches très fervens de plusieurs Ingénieurs, et que j'ai en horreur le Châlatanisme et l'esprit de corps.

Agréez au reste, M. le Marquis, tous mes remerciemens pour ce que vous voulez bien me dire au sujet de mon ouvrage. J'y ai mis du soin, de la patience, du courage, et je le crois utile, en ce qu'il en fera faire de meilleurs dans ce même genre, qui est neuf et bon, à ce que je pense. Mais je n'ai jamais compté que ce fut un ouvrage de vogue. Je ne lui ai même jamais désiré un succès prompt; il a trop besoin d'être lu et il est trop long à lire. Je ne connois qu'une dédicace de l'Antiquité; c'est celle d'Eschyle: *Au temps!* ce doit être celle de tout homme qui n'a pas une ambition subalterne, et qui, comme vous M. le Marquis, dédaigne les sentiers battus.

Quant aux reproches que vous faites aux cartes, et qui ne sont que trop fondés, hélas! M. le Marquis, les libraires ont fait du plus beau des commerces la plus vile des pirateries, et je ne connois pas, après les censeurs, une plus détestable race d'hommes pour les Ecri-

vains. J'aurai l'honneur, Monsieur, de Vous faire passer incessamment mes erratas raisonnés, qui sont vraiment importants.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens respectueux etc.

le Comte de Mirabeau.

Reponse de M. le Marquis de Montalembert
à la lettre de M. le Comte de Mirabeau.

Paris le 27 Novembre
1788.

Je reçois, M. le Comte, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne suis point étonné que n'ayant point mon ouvrage sous les yeux, M. M*** et vous, il vous soit venu des doutes sur l'évacuation de la fumée, dans ce que vous appelez ma grande casemate, nommée par moi *Caponnière casematée*. Vous n'étiez point instruit de l'expérience faite au fort de l'isle d'Aix le 7 Octobre 1781, où les ouvertures pour l'éva-

cuation de la fumée sont moins considérables que celles de ma caponnière. Mais indépendamment de cette expérience décisive, il est facile de voir que les ouvertures peuvent être augmentées à volonté, que même la voute au dessus de la partie du milieu peut - être entièrement supprimée sans que les batteries casematées en foyent moins bien couvertes.

Enfin cette pièce de fortification n'étant employée que dans la composition du fort *Royal*, elle n'est qu'un cas particulier, tandis que mon système relatif aux polygones angulaires est défendu par des flancs casematés, qui peuvent être totalement ouverts dans l'intérieur du côté de la place. J'en ai donné les plans Tome 2 planche 23 et les profils pl. 24 Fig. 9. Ce n'est donc plus une question depuis que ce volume a paru en 1777, que la possibilité de rassembler sous des casemates ainsi construites une quantité de bouches à feu si considérable que l'artillerie de l'assiégeant fera dans l'impossibi-

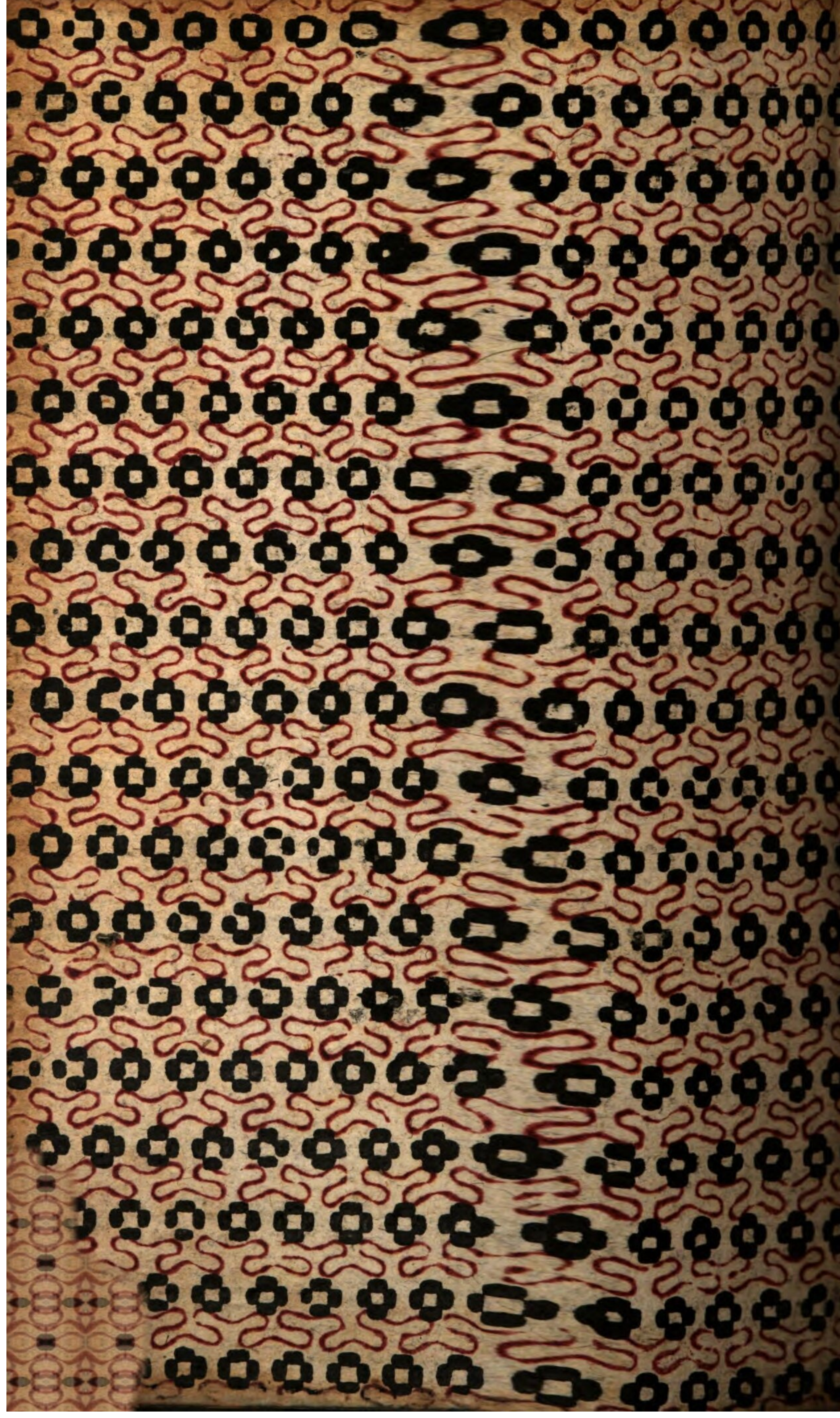
lité de lui résister. De là suit nécessairement le salut de toutes les places construites de cette manière.

Je ne connois point l'ouvrage de Mr. M*** je désirerois beaucoup le connoître; mais s'il est en Allemand il me seroit inutile, ayant le malheur de ne savoir que ma langue. Mais si votre projet est de lui communiquer ce que j'ai à opposer à ses doutes sur mes casemates, il seroit à propos que vous n'en puissiez plus former vous même, et pour cela il vous suffiroit de voir les différens réliefs que j'ai de ces casemates dans mon cabinet de fortification, qui est, je puis le dire, le plus riche qu'il y ait en Europe chez aucun souverain; je n'en excepte pas la galerie des plans en relief des Invalides. Quand vous voudrez je me ferai un vrai plaisir de vous le faire voir.

J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère attachement etc.

le Marquis de Montalembert.





Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de,

Lettres

S.l. 1792

Epist. 607

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10403477-8

VD18 14509121-001